

QU'EN EST-ON
DE LA QUESTION
DU JEUNE PUBLIC
EN GIRONDE ?



REGARDS CROISÉS DE PROFESSIONNELS,
PROGRAMMATEURS ET ARTISTES
AUTOUR DU SPECTACLE VIVANT ET DU JEUNE PUBLIC

Une conversation menée par l'iddac,
agence culturelle du Département de la Gironde 2018-2019





Depuis toujours, l'iddac accompagne la création artistique, ceci dans la volonté d'inscrire la présence artistique au cœur des territoires. C'est pourquoi le soutien à la vie artistique est autant envisagé du point de vue des artistes, acteurs de création, que des opérateurs culturels, porteurs de projets. Les missions de l'agence culturelle de la Gironde se nouent ainsi, autour de l'accessibilité et de la médiation culturelle, du soutien à la vie artistique et culturelle, de l'ingénierie et de la ressource territoriales.

La création artistique, dans sa dimension Jeune Public, est très tôt apparue comme un vecteur du développement des territoires girondins. Tout le travail en direction du Jeune Public qu'engage l'iddac, auprès du Département et avec ses partenaires artistes et programmateurs, permet de resserrer les liens entre l'éducation artistique et culturelle, l'offre de spectacles dans le cadre des saisons culturelles, et l'inscription de la présence artistique sur l'ensemble du Département de la Gironde. Dès lors qu'une Communauté d'intérêt artistique se crée entre acteurs et opérateurs culturels de la Gironde, l'iddac se propose d'animer ce réseau, d'alimenter cette communauté, et d'inventer avec l'ensemble des partenaires des modalités de coopération. Ainsi, il devient possible d'améliorer, d'adapter le soutien en direction des compagnies, d'expérimenter et de contribuer à la mise en œuvre de politiques publiques de la culture.

“ C'est ainsi qu'est née en 2017 une « Communauté Jeune Public » en Gironde.

L'idée est, bien sûr, de favoriser la circulation des œuvres comme la structuration au long cours des opérateurs engagés chaque jour auprès des artistes, des publics, des habitants. Elle est de soutenir plus fortement les artistes qui ont fait de la dimension Jeune Public un ADN majeur de leur processus de création. Elle est enfin d'assurer la liaison entre médiation culturelle, éducation artistique et développement local. Le Jeune Public en est un des leviers puissants, notamment dans la maturation progressive des politiques Enfance-Jeunesse et culturelles des intercommunalités. Très vite, cette communauté d'opérateurs culturels girondins a posé cette question, en apparence simple, qui interrogeait la pratique professionnelle de chacun : Où en est-on du Jeune Public en Gironde ? De quoi parle-t-on quand on évoque le Jeune Public, à quelles catégories d'âge s'adressent les différentes propositions pour le Jeune Public ? Quelles liaisons en direction de la Petite Enfance, et de l'autre côté vers l'adolescence et l'offre de spectacles familiaux ? Quelle est la part du Jeune Public consacrée par saison culturelle ? Comment aborder, soutenir, mieux accueillir en résidence les artistes qui créent pour le Jeune Public ? Peut-on identifier les ressources, les festivals, les lieux, et approcher d'un peu plus près cette dimension du Jeune Public devenue inhérente à la construction de tout projet culturel ?

De là, est venue l'idée collective de confier à un regard extérieur une enquête susceptible de nous éclairer sur nos propres pratiques d'acteurs et d'opérateurs culturels, pour interroger, révéler ce rapport que chaque programmateur, artiste, compagnie, opérateur, entretient avec le Jeune Public. Nous avons d'emblée souhaité des regards croisés. Nous avons pensé très vite à l'auteure Sophie Poirier, pour sa très bonne connaissance et de l'iddac et de la culture, son approche mêlant journalisme et curiosité. Son travail s'est peu à peu mué en un regard sensible, celui porté vers le Jeune Public, mais aussi sur celles et ceux qui en ont fait un engagement fort de leur pratique professionnelle. Ce qui devait être un collectage de données est devenu peu à peu une enquête sensible, au fil des 25 entretiens qui forment dès lors quelque chose d'autre : « une conversation au sujet du Jeune Public en Gironde ». Cela nous parle de ce rapport singulier et intime que chacune et chacun nourrit avec la création pour le Jeune Public, avec les artistes, les publics, et l'enfance.

Cette publication, livrée dans la spontanéité de la parole, est à mettre en lien avec une autre étude plus large, engagée par le Cabinet d'étude ABCD pour le compte de l'iddac, afin de faire un « État des lieux des saisons culturelles dans leur bassin de vie* ». Nous ne doutons pas que la dimension du Jeune Public y sera également prégnante, et que les rendus de cette étude se verront éclairés par le témoignage de ces entretiens autour du Jeune Public.

* Dont la restitution est prévue en avril 2019.

“ L'adresse au Jeune Public est devenue une priorité d'actions pour les structures, pour certaines compagnies, cela s'inscrit dans et avec leur parcours professionnel.

Un autre enjeu de cette vaste conversation à 25 est la découverte des uns et des autres, une mise en bouillonnement. Notre petite pierre à l'édifice : accentuer l'échange sur les pratiques de chacun, alimenter plus facilement encore le lien entre artistes et structures de diffusion, prendre connaissance des processus de création, sortir des catégories et des relations marchandes, organiser des rencontres qui mélangeront programmeurs, médiateurs, artistes...

Le Jeune Public soulève des sujets complexes, notamment sur l'économie, et la capacité à susciter l'éveil culturel... Il nous éclaire sur le regard que l'adulte pose sur l'enfance, et parfois, contre toute attente, sur celui que l'enfance porte elle aussi sur nos comportements d'adulte. À cet endroit précis, le spectacle Cheptel, de Michel Schweizer, provoque un effet de miroir bouleversant...

“ Bonne lecture...



Quelle nourriture artistique donnons-nous aux enfants ?

ENTRETIEN avec Sophie Grelie et Stéphane Guignard, Compagnie Éclats, Bordeaux
[page n° 7](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Y-aura-t-il du CoTÉAC pour tout le monde ?

ENTRETIEN avec Christophe Azéma, responsable du service culture Communauté de communes Convergence Garonne, Podensac
[page n° 16](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Quelles graines planter dans une salle de concert ?

ENTRETIEN avec Lili Dieu, responsable du pôle Action Culturelle, Krakatoa, Mérignac
[page n° 22](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Comment faire entrer un artiste dans une crèche ?

ENTRETIEN avec Delphine Tausin, Réseau Girondin Petite Enfance, Bordeaux
[page n° 29](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Comment faire avec la singularité au milieu de la norme ?

ENTRETIEN avec Sébastien Sampietro, Compagnie Les Volets rouges, Bordeaux
[page n° 34](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Qu'apporte le « méli-mélo » dans le projet culturel ?

ENTRETIEN avec Sophie Casteignau, directrice du centre culturel Simone Signoret, Canéjan
[page n° 40](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Et si on laissait faire l'imaginaire ?

ENTRETIEN avec Thibaud Keller, directeur du Champ de foire, Saint-André de Cubzac
[page n° 46](#) ou [téléchargez le PDF](#)

À quoi sert un cerisier dans un quartier ?

ENTRETIEN avec Lottie Amouroux, assistante médiation & communication du lieu Le Cerisier, Coordinatrice du Festival Les petites cerises, Bordeaux
[page n° 53](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Sans sécurité intérieure, l'enfant peut-il explorer ?

ENTRETIEN avec Docteure Anne Raynaud-Postel et Laurence Renaud, Institut de la Parentalité, Floirac
[page n° 60](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Où se trouve votre âme d'enfant ?

ENTRETIEN avec Sarah Dechelotte, responsable de la programmation, Direction de la culture, Pessac

[page n° 68](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Comment calculer le prix de l'audace ?

ENTRETIEN avec Karine Hernandez, chargée de diffusion, Compagnie Les Lubies, Bordeaux

[page n° 75](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Est-ce qu'il faut donner toutes les clés ?

ENTRETIEN avec Julie Laderach, violoncelliste et Chris Martineau, altiste, co-directrices artistiques du Collectif Tutti, Bègles

[page n° 80](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Il y a quoi derrière la porte ?

ENTRETIEN avec Hélène Debacker, secrétaire générale du Carré-Colonnes, Saint-Médard-en-Jalles et Blanquefort

[page n° 87](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Où est rangé l'esprit critique ?

ENTRETIEN avec Lise Saladain, directrice déléguée de la Manufacture CDCN Bordeaux Nouvelle-Aquitaine

[page n° 95](#) ou [téléchargez le PDF](#)

D'un point A à un point B : progression ou traversée ?

ENTRETIEN avec Célia Sanchez, responsable du service Culture de la Communauté de communes du Réolais en Sud Gironde, La Réole

[page n° 102](#) ou [téléchargez le PDF](#)

L'univers de l'artiste va-t-il entrer dans la petite maison ?

ENTRETIEN avec Valentin Rebillard, responsable pédagogique chargé du projet Éveil Culturel «A Petits Pas», Association les Francas de Gironde, Cenon

[page n° 110](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Comment installer un lieu culturel dans une géographie émotionnelle ?

ENTRETIEN avec Mathilde Avignon, responsable de l'espace culturel La Forge, Portets

[page n° 116](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Comment une baignade peut se transformer en solo de danse ?

ENTRETIEN avec Emma Carpe et Céline Kerrec, Compagnie La Collective, Bordeaux

[page n° 122](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Pourquoi éclairer un personnage de face plutôt que de dos ?

ENTRETIEN avec Monique Garcia, directrice du Glob Théâtre, Bordeaux

[page n° 130](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Peut-on emporter le texte avec soi ?

ENTRETIEN avec Géraldine Buisson, directrice adjointe Théâtre Le Liburnia et Fest'arts, Libourne

[page n° 136](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Comment tenir sur le fil avec tout ce désir ?

ENTRETIEN avec Zaz Rosnet, Compagnie Les cailloux sauvages, Bordeaux

[page n° 141](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Et si le quartier était un espace d'invention ?

ENTRETIEN avec Élisabeth Sanson, directrice et Audrey Brisse, chargée de l'action culturelle, de l'association Chahuts et de son Festival des arts de la parole, Bordeaux

[page n° 149](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Comment faire de la dentelle ?

ENTRETIEN avec Magali Godart, directrice de La Caravelle, Marcheprime

[page n° 157](#) ou [téléchargez le PDF](#)

Quels chemins emprunter pour sortir d'une boîte ?

ENTRETIEN avec Estelle Martinet, co-responsable de La Boîte à Jouer, Bordeaux

[page n° 162](#) ou [téléchargez le PDF](#)

C'est quoi une expérience pour vous ?

ENTRETIEN avec Michel Schweizer, Compagnie La Coma, Bordeaux

[page n° 169](#) ou [téléchargez le PDF](#)

QUELLE NOURRITURE ARTISTIQUE DONNONS-NOUS AUX ENFANTS ?



ENTRETIEN / AVEC SOPHIE GRELIÉ ET STÉPHANE GUIGNARD,
COMPAGNIE ÉCLATS

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / AVEC SOPHIE GRELIÉ ET STÉPHANE GUIGNARD, COMPAGNIE ÉCLATS

La Cie Éclats créée en 1987 est un ensemble d'artistes, réunis par une commune passion pour le geste musical, la voix, les écritures contemporaines. Depuis le début, ils créent à destination des adultes et des enfants.

STÉPHANE G.

Notre formation initiale de musicien, Licence et Maitrise de Musique et pédagogie, a donné une place très importante à la transmission : comment faire entendre ? Comment faire écouter et pratiquer la musique ? Nous avons également une formation à la musique électro-acoustique et concrète. Les attitudes du musicien de musique concrète sont celles d'un chercheur de son, et elles correspondent de façon assez forte avec l'attitude de l'enfant lui aussi explorateur de son.

SOPHIE G.

* = Centre National de Formation du Personnel Territorial]

Dès 1985, à la fin de mes études, j'ai tout de suite proposé des actions dans les crèches à Bordeaux. Cela répondait à un besoin et très vite, j'ai proposé des formations pour les professionnels de la petite enfance à l'éveil sonore et musical, dans le cadre du CNFPT*. Donc, avant même d'être une compagnie, nous avons travaillé à la pédagogie. Nous avons aussi monté des ateliers « Éveil musical » auprès des jeunes enfants, à La Maison des enfants, à Bordeaux, et ensuite, nous avons développé notre propre lieu.

STÉPHANE G.

C'est important de préciser que notre recherche artistique ne se réduit pas à la création de spectacles : elle est dans la fabrication d'objets artistiques, comme des concerts, des installations, des performances, des actions hors des lieux de culture... Et, nous parlons plutôt de l'enfance que de jeune public. Et de la famille. Par exemple, hier soir, lors du concert de notre programme **Les petites surprises d'éclats**, nous avons accueilli trois générations : les parents, les grands-parents, et les enfants. Je trouve très intéressant de voir comment les enfants éclairent les adultes, par leurs réactions à ce qui est à entendre ou à recevoir.

SOPHIE G.

On parle de spectacle Jeune Public, or les enfants ne vont pas tout seul au spectacle. C'est une démarche de l'adulte d'emmener son enfant au spectacle. C'est une triangulation entre : ce qui se passe sur scène, l'enfant et l'adulte. Les choses doivent pouvoir circuler entre ces 3 pôles. Et si ça ne circule pas entre l'adulte et l'enfant, cela ne fonctionne pas.

“ Le spectacle est pour tout le monde.

STÉPHANE G.

On le voit avec les collégiens. Si le professeur n'est pas concerné par la proposition artistique, les enfants peuvent rater quelque chose... Nous avons aussi pour mission de toucher les adultes. Nous indiquons seulement la mention à partir de tel âge. On ne ferme plus dans un cadre d'âge.

STÉPHANE G.

Je tiens beaucoup à cette question : quelle nourriture artistique donnons-nous aux enfants ? Nous, nous avons été naturellement portés vers ces propositions-là. On ne s'est pas dit tout d'un coup « Tiens, on va faire du jeune public ». Depuis le début, nous avons créé des propositions artistiques aussi bien pour les familles, pour les enfants, pour les adultes.

“ C'est l'objet artistique qui nous motive d'abord.

STÉPHANE G.

J'ai fait un premier spectacle pour les bébés en 1992, parce que j'avais quelque chose à dire à ces bébés, de moi, de mon parcours. Et je n'ai jamais refait de spectacle pour les tout-petits. Pour plus grands, oui. Par contre, Sophie, elle, elle a toujours des choses à leur dire... Ça dépend des artistes. Bien sûr, je sais comment faire un spectacle pour les tout-petits, je pourrais.

“ Mais il faut vraiment que cela soit des gestes de sincérité humaine et artistique.

SOPHIE G.

On crée une œuvre, parce qu'il y a quelque chose d'urgent à dire. D'important. Qui se dit par ce biais-là pour nous. Je suis toujours en lien avec le monde de la petite enfance, par des formations, des ateliers, et l'un nourrit l'autre en permanence.

“ C'est parce que je suis en lien avec ce public-là que j'ai toujours des choses à dire.

STÉPHANE G.

Sophie est dans une démarche de recherche entre ethnomusicologie, psycho-pédagogie, sociologie ... Elle questionne. Par exemple, comment arrive la parole ?

SOPHIE G.

Oui, avec **Graines de voix**, la présence pendant une journée de chanteurs(euses) lyriques dans les crèches, ce n'est pas seulement faire entendre les voix, c'est aussi se questionner : Qu'est-ce que c'est la voix ? Une voix lyrique ? Qu'est-ce que ça fait de recevoir ces voix ?

La question du genre aussi est posée, puisqu'après avoir organisé trois Graines de Voix avec trois chanteuses en 2017, ce sont des trois chanteurs lyriques qui sont venus dans les crèches de la ville de Bordeaux en 2018.

Je travaille, je cherche dans la littérature philosophique, avec des psychologues, je me nourris de tout ça. Et Graines de voix, a aussi pour objectif de rassembler et partager cette expérience avec les adultes, lors de rencontres professionnelles.

Tout mon travail est sous-tendu par une recherche. Le dernier exemple en date, la création de **Toi & Moi Dix Doigts**, a pour thématique le stade du miroir chez le tout-petit.

“ Cela m'emmène aussi dans une recherche personnelle.

STÉPHANE G.

Et là, tu déposes, dans les crèches, des œuvres, des objets artistiques, qui ne sont pas forcément sous la forme de spectacle, mais c'est de l'art quand même, de la nourriture artistique.

SOPHIE G.

*Chanteuse lyrique

Ce qui m'intéresse aussi, c'est d'amener les artistes à côtoyer cette petite enfance et à re-questionner leur pratique. Ça les remue, cela ne va pas changer leur vie, non, mais ça les questionne vraiment. Muriel Ferraro*, a interprété **Ma** un peu plus de 200 fois : c'est quelque chose d'exceptionnel que de chanter du répertoire contemporain autant de fois. Cela permet de pénétrer la musique autrement. Et chanter, jouer devant des tout petits, c'est aussi accepter une écoute différente du « public » avec des réactions corporelles et vocales. Ce sont des expériences humaines qui marquent aussi les artistes.

“ Cela demande beaucoup d'humilité pour l'artiste-musicien de jouer devant des enfants, qui ne sont pas dans une écoute silencieuse, qui bougent... ”

STÉPHANE G.

Entre un enfant de 6 mois et un enfant de 10 ans, il y a déjà des différences de rythmes, d'écoute. On sait qu'un petit de 6 mois peut rester 30 mn à écouter, mais cela va dépendre aussi de choses qui nous dépassent, comment il a dormi la veille par exemple. Donc la question de la durée d'une proposition pour les tout petits est importante, mais il ne faut pas non plus se limiter. L'enfant n'est pas que dans une relation au temps.

SOPHIE G.

*Metteur en scène

Il faut s'autoriser les temps de rêverie, qu'il puisse y avoir des moments de décrochage, à partir du moment où on sait qu'on peut rattraper l'enfant quelque part. C'est important qu'il y ait des instants un peu trop longs pour le tout-petit... Le laisser partir ailleurs... Puis, le retrouver. Même pour les plus grands. C'est aussi lui donner à vivre une autre expérience : celle de la rêverie ou de l'ennui, nécessaires à la construction de l'être. Claude Régy* en parle très bien.

“ Que le temps du spectacle laisse un temps au spectateur pour s'évader du texte, de ce qui se passe sur scène et revenir. Ça nous emmène dans notre imaginaire ou dans notre pensée intérieure. Un tout-petit qui regarde un spectacle peut en sortir, une suspension... Et hop, revenir. ”

STÉPHANE G.

On crée du désir. En tant qu'artistes qui nous occupons d'enfants, l'écriture du temps est différente. Cette élasticité du temps chez l'enfant se rapproche d'ailleurs de notre élasticité du temps en tant qu'artiste et par rapport à la musique. Ce qui fait l'originalité d'Éclats, ce sont nos ingrédients de

recherche musicale contemporaine. Et nous choisissons des sujets qui résonnent chez l'enfant, mais ils résonnent aussi, et peut-être d'abord, en nous.

SOPHIE G.

Dans **Groink**, tu traitais de la question de la fraternité, de la fratrie.

STÉPHANE G.

Oui. Avec **Groink**, j'avais envie du plaisir, du ludique, de liberté, de jubilation, du rouge, du rose. **Jungle**, la création en cours, c'est plutôt le sauvage, la question de la liberté encore, des territoires. Comment on s'émancipe ? Qu'est-ce qu'on doit choisir pour devenir un adulte ?

“ Le petit Mowgli ne peut pas être que ça : il sera un peu de ça, un peu de ça, et finalement il est un peu de tout à la fois... ”

SOPHIE G.

On traite souvent de ces mêmes choses. Dans **Groink**, entre les 3 petits cochons, chacun a son mode d'action, qui correspond à certaines libertés qui empêchent ou qui permettent. Qu'est-ce qu'on choisit au bout du compte ? Les 3 petits cochons, c'est une histoire qui dit le passage de l'enfant à l'adulte, comment grandir...

STÉPHANE G.

Je n'intellectualise pas autant. Sur le plateau, avec les artistes, j'oublie la psychanalyse.

SOPHIE G.

JMoi je lis beaucoup. Mais sur le plateau, c'est pareil.

STÉPHANE G.

“ Nous travaillons avec des visions, des intuitions. Heureusement qu'on n'explique pas avant comment le travail va être fait. ”

SOPHIE G.

Dans le travail avec l'enfance, il y a quelque chose de notre propre enfance qui est là. La musique électro-acoustique me renvoie à ma manière d'être dans l'enfance et que je n'ai jamais perdue. Je ne sais pas pourquoi c'est comme ça. Pourquoi j'ai toujours eu ce plaisir de la manipulation des objets, des objets sonores ? J'en ai des souvenirs dès ma toute petite enfance.

STÉPHANE G.

J'en reviens à ça : qu'est-ce qu'on leur offre, qu'est-ce qu'on leur donne ? Le rapport à l'enfance est vraiment signifié par notre attitude de recherche, de sonorités, de comment jouer, et du plaisir. Tout ça à faire avec beaucoup d'attention, de respect, et de continuité...

SOPHIE G.

“ Nous sommes dans l'exploration. Au bout de 30 ans, on ne se lasse pas. J'ai toujours quelque chose à faire, à dire. ”

Il y a des sujets qui peuvent être tout public. Il y a des démarches joueuses, ludiques, qui s'adressent aussi aux adultes...

Le processus intérieur de création est le même.

Au sujet des contenus, par exemple, je reviens sur ce que nous appelons Les petites surprises d'Éclats.

* quartier du Grand-Parc

“ Nous avons donné un concert pour les enfants, à partir de 5 ans : de la viole de gambe, aux enfants de CE2 de l'école Schweitzer*, du Réseau d'Éducation Prioritaire (REP). Ils sont venus dans notre lieu écouter un concert de musique baroque et contemporaine. Une proposition complètement à côté de leur réalité à priori.

Nécessairement, cela demande de l'accompagnement. Il y a au moins entre dix et quinze cultures différentes dans la classe. Donc, quelques jours avant le concert, je suis allé dans leur classe, j'ai fait écouter, montré des photos et vidéos, j'ai parlé et échangé avec eux. Quand ils sont venus, ils ont pu être à l'écoute. C'était de la musique des XVIII^e et XXI^e siècles et les enfants ont vécu cette expérience pendant 45 minutes, curieux et à l'écoute. Je précise que ces musiques n'ont pas été écrites pour les enfants. Je tiens à ce qu'on reste aussi dans ce type d'expérience, d'exigence. Ça ne fait pas spectacle, mais ça fait concert. Des adultes seuls aussi viennent écouter ces concerts. Ils aiment la durée de ce format, pour découvrir. Et ils apprécient la présence des enfants, pour la spontanéité des réactions. Et nous leur expliquons aussi les besoins des artistes : par exemple de ne pas applaudir à chaque fois que la musique s'arrête, pour permettre au musicien de rester concentré et imprégné de la musique qui résonne en lui.

SOPHIE G.

“ Avec les tout-petits, c'est merveilleux, ils n'applaudissent pas du tout. J'aime ce dernier moment du spectacle, ce temps de silence, de résonance, un temps de suspension où l'enfant n'est pas encore revenu à lui, c'est magique.

STÉPHANE G.

Dans notre pratique, les lieux peuvent nous inspirer. Nous trouvons important de sortir le spectacle du théâtre, d'aller à la rencontre du public ailleurs. Les médiathèques sont intéressantes de ce point de vue. Et venir dans les crèches, ou dans une salle polyvalente ou tout autre lieu public peut devenir une aventure. Mais certaines choses sont intéressantes aussi dans la salle de spectacle : le noir de la salle, le plateau, le jeu des lumières. Et puis, ça amène aussi des adultes accompagnateurs dans un endroit de culture où ils n'entreraient peut-être jamais sinon. L'enfant devient le lien. Les deux types de lieux sont intéressants.

Pour Jungle, créé à l'auditorium de Bordeaux en 2019, je propose un parcours artistique avec les collégiens de REP, Schweitzer Grand-parc, d'abord un travail en classe, puis on se retrouve tous en mai 2019 dans les grands foyers du Grand-théâtre à Bordeaux avec les 4 artistes, non pas pour leur montrer le spectacle qui aura lieu en novembre 2019, mais pour une performance en rapport, appelée **Voix sauvages**. Ces collégiens se déplacent de leur

quartier du Grand-Parc au centre-ville, à l'Opéra. Nous allons faire d'autres performances avec ces **Voix sauvages**.

“ J'apprécie de décliner les objets artistiques sous différentes formes parce que d'abord ça m'inspire, mais aussi pour que ça puisse être entendu à d'autres endroits. À chaque fois, c'est justifié.

SOPHIE G.

Qu'est-ce que ça veut dire la médiation ? Qu'est-ce qu'on veut faire ? Quel sens ça a ? Le paysage est différent aujourd'hui. Nous en faisons depuis 30 ans. Nous connaissons bien notre sujet, on a tellement travaillé la transmission, que l'on sait ce qu'on veut et ce qu'on ne veut pas. Ce qui nous permet par exemple dans le parcours artistique et culturel* Au fil de l'eau de proposer des actions qui répondent à la demande tout en respectant nos capacités et nos compétences.

*CoTÉAC

“ On essaie de résister à la consommation forcenée. Que tout le monde touche à tout, oui, mais qu'est-ce qu'on offre ? À quoi ça sert ? Il faut pouvoir proposer quelque chose qui permet la relation intime, personnalisée. Les enfants dans les quartiers « sensibles » ont besoin de ça, de cette attention.

STÉPHANE G.

C'est compliqué pour certains artistes de faire leur spectacle et après, de faire de l'animation, ce n'est pas leur métier, en tout cas ce n'est pas le même. J'ai eu des équipes artistiques qui ont refusé de faire des ateliers de pratique, tu ne peux pas les obliger...

SOPHIE G.

“ Nous accompagnons les artistes qui acceptent de le faire. Aller face à des enfants et être dans une transmission, ce n'est pas la même chose que d'être dans le spectacle. Cela demande une pensée, une réflexion. Et une sincérité.

STÉPHANE G.

Nous, nous sommes capables de le faire parce que nous avons cette double formation, depuis longtemps. Il y a 20 ans, le mot utilisé ce n'était pas médiation, mais sensibilisation. Nous faisons des actions de sensibilisation, il fallait sensibiliser... Ce serait intéressant de se demander pourquoi on est passé de ce mot sensibilisation au terme médiation. Oui, il faut réfléchir à la médiation ou la sensibilisation. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut de l'accompagnement. C'est important... Avec cette société où les enfants ont accès rapidement à toute chose, l'immédiateté des ordinateurs, des téléphones, et ces habitudes de consommation, nos projets doivent être bien bien préparés, qu'on ne passe pas à côté.

SOPHIE G.

L'accompagnement, c'est le mot juste. Et souvent, les accompagnateurs des enfants ont autant besoin, sinon plus, d'accompagnement que les enfants. D'ailleurs, je propose beaucoup plus de formations et d'ateliers aux adultes qu'aux enfants. Dans le cas de la petite enfance, les enfants n'ont pas besoin d'être préparés.

STÉPHANE G.

Les programmeurs profitent de la présence des artistes pour organiser des ateliers, alors qu'ils pourraient y avoir des animateurs pour ça. Sur notre territoire Bordeaux et métropole, il n'y a pas d'animateurs musiciens dans les écoles. Sauf à Blanquefort. Il existe une formation pour ça, le CFMI, Centre de Formation des Musiciens Intervenants, mais ici ils n'ont pas beaucoup d'offre de travail en écoles primaires.

SOPHIE G.

Certains lieux font plutôt comme ça. Dans le Finistère par exemple, où j'accompagnais un spectacle, j'ai été contacté par les intervenants musiciens, qui allaient s'occuper des ateliers et qui me demandaient des pistes de travail.

“ Les artistes interprètes sont là pour livrer une œuvre d'art. Ils n'ont pas forcément d'intérêt ou de compétence à la pédagogie. Nous, on le fait, encore une fois parce qu'on a cette double formation depuis le début. Quand je travaille en tant qu'artiste, je suis forcément dans la transmission de quelque chose, mais parfois c'est à double tranchant, quand je vois certaines choses proposées en pédagogie je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie d'intervenir.

STÉPHANE G.

Travailler au niveau de l'enfance est moins bien coté, et moins aidé financièrement. Dès lors que tu t'adresses au Jeune Public, le montant de production n'est pas le même que pour du Tout public et les prix de cession sont aussi beaucoup plus ajustés au coût de production (très, très peu de marge sur la vente d'un spectacle). Les parents parfois nous disent, alors qu'ils viennent à un spectacle pour enfants, C'est payant pour les enfants ? Au cinéma, ils ne demanderaient pas ça. Nous voyons les changements. Les jeunes programmeurs ont une culture différente, des compétences différentes, et ils sont plus attentifs à l'économie et aux politiques, puisqu'ils sont au service du territoire. On peut se poser la question de la prise de risque... Pour nous la durée de vie d'un spectacle Jeune Public, il y a 10 ans c'était en moyenne 5 ans, aujourd'hui c'est 2 ans...

SOPHIE G.

Ce n'est pas la même économie. On va nous dire «C'est plus diffusé donc plus rentable». Parallèlement, les programmeurs parlent de coût fauteuil, sauf qu'avec les jeunes enfants, on a souvent des jauges limitées pour privilégier une proximité avec l'artiste. Quel est l'objectif : remplir des salles ? Que souhaite-t-on ? Une société de consommation et de divertissement ?

“ Ou une société qui laisse place à la réflexion, à la rêverie, au questionnement, en un mot à l’art ?...”



Le souvenir de votre rencontre avec l’art

STÉPHANE GUIGNARD

Ce qui m’a marqué, c’est une musique : *La symphonie du nouveau monde* de Dvorák. J’avais gagné le disque lors d’un prix en tant que flutiste. Il n’y avait pas de musique chez moi.

SOPHIE GRELIÉ

Moi aussi, d’abord les disques. Le jazz classique que ma mère écoutait beaucoup. Et puis *Variation pour une porte et un soupir* de Pierre Henry, acheté après que mes parents soient allés voir les ballets de Béjart et que mon père mettait sans l’écouter, juste pour montrer la qualité de ses enceintes ! Et les Pink floyd que mon frère adorait... A 20 ans, déjà loin de l’enfance, j’ai eu un choc artistique avec un concert de Joan La Barbara pendant le *festival Sigma* de Bordeaux.

Y_aura-t-il du cotéac pour tout le monde ?



ENTRETIEN/ AVEC CHRISTOPHE AZÉMA,
RESPONSABLE DU SERVICE CULTURE
CDC CONVERGENCE GARONNE

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



* = Contrat territorial d'éducation artistique et culturelle

L'Enfance et la Jeunesse est une compétence forte des communautés de communes. Depuis 5 ans, un premier CoTÉAC* a été mené avec la Communauté de communes du Réolais en Sud Gironde, il est passé de 3 à 7 parcours culturels. En Vallon de l'Artolie, l'histoire commence il y a une dizaine d'années.

Nous proposons des spectacles et des actions culturelles en dehors du temps scolaire. À l'époque, la CAF participait financièrement, donc les spectacles devaient toucher toute la famille. Les parcours ont d'abord été menés en direction de la Petite Enfance et des centres de loisirs, parce que la Cdc s'occupe des crèches et des accueils de loisirs hors temps scolaire, cette question de la Famille est importante. Beaucoup de nos actions sont des services pour les habitants. Le Jeune Public élargi à la famille, c'est un angle qui concerne vraiment les Cdc. Cela a amené les écoles à se grouper et à nous demander : Pourquoi pas en temps scolaire ? Pourquoi ne pas démultiplier ?

Avec plusieurs écoles intéressées, nous avons mutualisé et fonctionné par tranche d'âge. Il y avait un spectacle et éventuellement une action autour, mais rien à voir avec ce qu'on fait maintenant. Ça a démarré de cette façon.

L'iddac ayant observé que la Cdc du Réolais faisait la même chose avec des propositions de spectacles Jeune Public, l'agence culturelle nous a réunies en nous proposant de mutualiser et de partir sur un projet plus large de coopération. Deux ans de préfiguration et un premier CoTÉAC mené pendant trois ans.

“ **Toutes les tranches d'âge dont les adolescents sont aujourd'hui concernées : les 0-3 ans avec crèches Multi-accueil RAM ; les 3-11 ans avec maternelles, primaires et centres de loisirs ; et les adolescents avec le Point accueil Jeune et collèges.**

Un spectacle est systématiquement (ou presque) diffusé à la fois en temps scolaire ou en Tout public pour les familles. Cela permet d'ouvrir au grand public et aux enfants qui ne bénéficient pas des parcours d'EAC.

Cette année, nous commençons le deuxième CoTÉAC.

Notre territoire d'origine a fait l'objet d'une fusion/extension. On est sur l'année 2. Depuis 2017, la Communauté de communes Convergence Garonne* rassemble deux anciennes communautés de communes : la Cdc de Podensac, et la Cdc des Coteaux de Garonne, ainsi que quatre communes de la Cdc du Vallon de l'Artolie + la commune d'Escoussans., L'ex Cdc du vallon d'Artolie était la seule à avoir un service culture, c'est celui-ci qui poursuit le travail.

* = 27 communes dont Portets, Cadillac, Podensac = 32 000 habitants

* = Contrat
d'éducation
artistique et
culturel

En 2018, nous démarrons un premier partenariat avec l'Espace culturel La Forge sur la commune de Portets, avec une prise en charge de certains spectacles Jeune Public, pour harmoniser les propositions avec les parcours d'EAC et permettre à d'autres publics de voir des spectacles.

Ce sont comme des itinéraires bis, pour les classes ou les centres de loisirs qui ne sont pas atteints par les parcours du CoTÉAC*. Avec des spectacles limités en jauge ou en tranches d'âge, nous ne pouvons pas prendre en charge toutes les classes, et les 8 centres de loisirs, les structures petite enfance... Les parcours ne peuvent évidemment pas toucher tout le monde, alors nous orientons ces structures sur d'autres projets. Cela permet d'autres possibilités d'EAC dans les équipements culturels du territoire : La Forge, la médiathèque intercommunale, le château de Cadillac, le cinéma... Nous, nous pouvons coordonner sur le territoire, aider, accompagner, orienter un enseignant ou un encadrant... Comme tout le monde ne peut pas bénéficier du CoTÉAC, nous proposons des pistes : aller voir tel spectacle à La Forge, qui peut être combiné avec une venue à la médiathèque, ou une exposition au château, ou tel film au cinéma.

Le CoTÉAC implique un engagement de l'enseignant et de sa classe sur une année, avec une formation. Certains enseignants trouvent ça génial, d'autres ne s'y retrouvent pas, et cherchent d'autres pratiques moins impliquantes. En plus du CoTEAC, il y a les parcours départementaux.

“ Cette année, nous avons rassemblé toutes ces ressources sur papier, pour présenter aux collègues, en invitant l'iddac, pour présenter les dispositifs, les prises en charge, les projets culturels du Département et de la DSDEN.

Depuis la fusion, notre politique culturelle est en construction. Nous avons de nouvelles structures partenaires. Nous avons signé une première convention avec L'espace culturel La Forge à Portets, il y en aura d'autres avec, par exemple, le Cinéma ou le château de Cadillac.

Nous travaillons ensemble, sur les parcours du CoTÉAC, pour croiser les propositions. Par exemple en 2019, nous accueillons **Nobody knows**, qui est un concert dessiné, proposé par la cie **Les Volets rouges**. Les représentations en temps scolaire sont jouées à la Forge. À la Médiathèque, ont lieu les représentations Tout public et les rencontres avec l'auteur, et le cinéma propose un prolongement avec une programmation de films.

Un spectacle comme **Mythologie***, du groupe **Anamorphoses**, par le sujet de la mythologie, sera accompagné par les équipes de la médiathèque auprès des enseignants et connaîtra des prolongements au château de Cadillac avec des visites théâtralisées autour du thème.

La programmation de spectacles liée au jeune public se fait en collaboration avec La Forge, pour ce qui se joue dans leur salle. Ce sont 3 spectacles que nous prenons en charge dans la saison, en partenariat avec l'iddac ou l'OARA également. Ce qui est bien, c'est que nous avons des sensibilités assez proches concernant la programmation. Et La Forge est un lieu déjà référencé par les collectivités publiques.

Notre travail nécessite de se déplacer pour voir des spectacles et de suivre certaines

*Le destin de
Persée

compagnies. Dans le futur, nous pourrions trouver des formes de compagnonnage. Pour des raisons budgétaires et donc de proximité, nous travaillons surtout avec des compagnies girondines. Nous avons beaucoup de volume, cela veut dire beaucoup d'ateliers, plusieurs sessions dans l'année.

“ Une permanence artistique plus longue ou plus récurrente sur le territoire, c'est plus compliqué. Cela nécessiterait une autre logistique.

Dans le cadre du CoTÉAC, les ateliers de pratiques sont systématiques puisque c'est imposé par le dispositif. Avec la compagnie, le cadre est posé au départ : une diffusion du spectacle et des ateliers avec un nombre d'écoles... De par la taille de notre territoire, les volumes sont élevés. Certaines compagnies commencent à refuser, devant ce que ça représente en temps, et si cela tombe sur une année où la compagnie est en création ou en tournée, c'est difficile à tenir.

Nous avons grossi avec la fusion. Nos deux territoires ensemble, avec le Réolais en Sud Gironde, représentent beaucoup d'enfants. Un certain seuil est atteint. Comment faire ? Les compagnies ne peuvent pas passer deux mois à faire des ateliers, mais il est difficile de refuser à des classes de participer alors qu'on a suscité le désir.

La demande est forte maintenant sur les parcours. En cycle 2 et 3, cela représente 16 classes. En plus, en maternelle ou primaire, souvent on dédouble les classes. Et à la demande de certaines compagnies, on a limité les inscriptions, alors qu'on pourrait aller jusqu'à 20 classes...

“ Cela pose la question de l'artiste-médiateur.

Certaines compagnies l'intègrent dès le début : il y a un projet, des comédiens, et une équipe de médiateurs en lien avec la compagnie ; certaines ont une équipe assez grande, et la médiation fait partie de leur projet ; il y a ceux qui ont des spectacles et qui ne sont pas intéressés par la médiation ; et les compagnies qui disent «On travaille avec une classe mais pas avec 15 classes» ; et ceux qui se lancent sans avoir mesuré la charge...

“ Nous sommes vraiment vigilants là-dessus aujourd'hui, de bien prévenir les artistes.

Il faut faire attention aussi dans le réseau des CoTÉAC car nous sollicitons les mêmes artistes en Gironde. Ce n'est pas évident pour nous de prendre trop de risques. La compagnie doit être autonome, organisée, avoir beaucoup de rigueur et d'énergie.

Certaines compagnies se spécialisent dans la médiation.

Ils ont à la fois le spectacle et le projet de médiation, avec des intervenants liés au spectacle. Mais c'est certain que quand l'artiste est lui-même le médiateur de son œuvre, c'est passionnant.

“ Pour nous, c’est l’œuvre qui est toujours au centre du projet. Pas les ateliers. Si cela n’a pas de lien, c’est contre-productif.

Se rassembler entre opérateurs culturels, lors de réunions, de séminaires, aide à réfléchir sur le fond, ou à échanger sur des projets. Cela permet d’imaginer d’autres façons de faire. Les échanges d’expérience nous font vraiment évoluer. L’échange entre professionnels est indispensable.

Nous sommes plutôt accés sur le spectacle vivant. Sur notre territoire, avant de travailler avec La Forge, nous n’avions pas de plateau. Ce partenariat nous permet d’élargir la programmation. L’enjeu, c’est aussi de mailler le territoire. Les artistes le sillonnent... En fonction des lieux, ils doivent pouvoir s’adapter. Cela resserre nos choix vers des petites formes, le plus possible autonomes techniquement.

Une des pistes d’évolution, c’est peut-être de travailler des parcours sur deux années avec les compagnies, une année en Réolais, une année sur Convergence Garonne. Et de ce fait, les temps d’ateliers seraient étalés. En diffusion, cela ferait davantage de représentations. Pour une compagnie, jouer 16 fois en une semaine, c’est satisfaisant, et ce n’est pas pareil que de faire une semaine de médiation. En Gironde, cela s’organise. Le temps de préparation et de coordination doit se comptabiliser... Il y a deux temps possibles de médiation : pour accéder à l’œuvre ou pour se la réapproprier. Nous évaluons avec la compagnie ce qui est le mieux, avant ou après, parfois les deux.

“ Cette médiation, c’est un autre champ qui s’ouvre pour les artistes.

Dans ce cadre du CoTÉAC, nous pouvons difficilement accueillir des artistes en résidence de création. Et le terme résidence de médiation est encore difficile à définir. Nous allons tenter une résidence performative. La compagnie Les Volets rouges* présente une lecture dessinée d’un texte de l’auteur Gilles Abier. Dans le même recueil*, il y a 4 autres nouvelles, qui vont être créées dans les collèges, deux par territoire. Ce n’est pas une création complète, c’est comme une performance pour restituer un travail fait pendant 2 ou 3 jours à partir d’une œuvre écrite. Certaines créations que nous avons choisies, comme cet autre concert-dessiné de la cie Les volets rouges*, Ces filles-là de Evan Placey, croisent davantage des questions sociétales actuelles, cela va permettre d’élargir l’action au champ social. Au niveau artistique, c’est aussi un croisement : du livre à la lecture dessinée. Avec cette compagnie, nous faisons deux projets sur deux parcours, un en temps scolaire et un, hors temps scolaire. Cela permet de sillonner le territoire : médiathèque, la Forge, cinéma, collèges... Les sujets abordés dans ces spectacles, la discrimination et le harcèlement, nous permettent de créer beaucoup de passerelles autour du spectacle comme un cycle de conférences, des temps de rencontre avec les parents...

*Lire l’entretien de Sébastien Sampietro

*Accrocs, édité chez Actes Sud Junior

“ Le Jeune Public pour « amuser les enfants », ce n’est pas notre vocation. Aujourd’hui, l’exigence et la qualité artistique sont vraiment au niveau du reste de la création. Parfois, même plus. Et les auteurs Jeunesse sont très bons.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Enfant, je n'avais pas accès à toute cette offre. Je vivais en Dordogne, en milieu rural. Nous n'étions pas du tout confrontés à l'art vivant. Seulement à la musique, la radio, la télé, le cinéma, et les livres... Le spectacle vivant, le théâtre, la danse, ou même les arts plastiques, c'est arrivé plus tard. Quelle chance ont les enfants aujourd'hui d'avoir la possibilité de cette rencontre... Enfant dans la ville ou en zone rurale, ce n'est pas le même accès à la culture, c'est évident. Encore maintenant. Peut-être que mon engagement aujourd'hui vient de cette absence ? Ici, malgré tout ce qu'on met en place, ce n'est pas la même offre qu'en milieu urbain.

Les festivals permettent de faire ces rencontres. Ils s'adressent à toute la famille. Certaines personnes n'ont jamais vu de spectacles. Mon grand souvenir, c'est pendant le premier festival auquel j'ai assisté, La vallée du Rock. Là, j'ai vu mon premier spectacle de rue, la cie **Generik Vapeur** qui jetait des voitures à plusieurs mètres de haut, dans les années 90, j'avais 17-18 ans. **C'était un choc : l'art dans l'espace public !**



QUELLES GRAINES PLANTER DANS UNE SALLE DE

CONCERT ?



ENTRETIEN / LILI DIEU,
RESPONSABLE DU PÔLE ACTION CULTURELLE DU KRAKATOA,
SMAC D'AGGLOMÉRATION BORDELAISE, MÉRIGNAC

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / LILI DIEU, RESPONSABLE DU PÔLE ACTION CULTURELLE DU KRAKATOA, MÉRIGNAC

Nous aimons parler de Propositions artistiques adressées au Jeune public. Le mot « proposition » est ouvert, laisse à chacun son espace. La proposition est à disposition.

L'adresse au Jeune Public fait partie intégrante du projet culturel et artistique de la structure, l'équipe du Krakatoa et les artistes se sont appropriés ces temps et sont associés au pôle Jeune Public et médiation. Et le public qui est fidèle est relais.

Le pôle médiation Jeune Public s'est créé en 2009. L'envie de l'équipe du Krakatoa est arrivée au juste moment, le Krakatoa était grand... Adulte. Ils avaient l'envie de ce partage, également avec le public qui fréquentait ce lieu depuis 19 ans, un public qui a fait des enfants. Il y avait une demande, des envies.

La transmission fait partie de nos missions en tant que scène de musiques actuelles. Ces rendez-vous ne sont pas une programmation « simple ». Nous les envisageons sous l'angle de la transmission, de la découverte, avec l'appropriation du lieu, de l'inspiration, de la création. Au Krakatoa, cela s'appelle :

“ Pôles médiation, jeune public et création : on pourrait l'écrire sans les virgules, cela fait un tout.

On m'a proposé de monter ce pôle, et d'abord j'ai dit quatre fois non parce que je pensais que je ne savais pas faire. Et puis l'administratrice m'a dit « Tu es médiatrice dans la vie, tu peux le faire professionnellement. » C'est vrai que ça me passionne... J'allais voir à titre personnel des spectacles jeune public parce que tout m'intéresse. Avant, j'avais travaillé à la production, attachée de presse, un peu à la diffusion. Dans le théâtre, la danse, le cinéma.

Pour créer le pôle, j'ai eu presque une année en tant que chargée de mission, un temps précieux d'observation dans le secteur jeune public et de la médiation. Au sein du Krakatoa, j'ai eu du temps et une grande liberté pour aller voir ce qui se faisait en médiation artistique autour de toutes les formes, en art contemporain, au théâtre, en danse... Et trouver le sens. Maintenant, nous sommes deux. Mathilde travaille avec moi depuis 3 ans, et c'est bien parce que l'échange est stimulant.

Les rendez-vous Jeune Public qui se déroulent au Krakatoa s'appellent les Krakakids.

Quand j'ai intégré le lieu, il y a 10 ans, j'ai appelé ce rendez-vous les Krakakids, en attendant de trouver un nom... Mais il s'est installé de lui-même.

L'équipe s'était approprié le nom avant même qu'on fasse le premier ! Le principe : des rendez-vous et des propositions musicales à vivre en famille.

Le rendez-vous Krakakids, que j'affectionne tout particulièrement, est le goûter-concert : 40 mn de concert, suivi d'un échange en bord de scène animé par Didier, le directeur

* = Master of Ceremony

du lieu et notre MC* qui facilite la relation entre les enfants et l'artiste. Puis, les tables sont installées devant la scène et tout le monde prend le goûter ensemble, la relation se poursuit alors entre les artistes, le public et l'équipe du Krakatoa. Maintenant, il y a une vraie communauté Krakakids. C'est très drôle le rapport qu'a le jeune public à ces rendez-vous. C'est à eux.

“ **Quand ils viennent acheter des billets, les enfants disent Je suis un Krakakids, je fais partie des Krakakids. Ils sentent qu'ils ont un espace à eux, dans ce pôle Jeune public, avec cette programmation.**

Ces rdv sont des temps très pensés pour que justement le moment que l'on vit ensemble soit simple. Ils sont très travaillés dans la forme mais jamais dans le fond. Nous prenons aussi des propositions artistiques qui ne sont pas spécifiquement dédiées à l'enfance. Ce matin, nous étions avec un musicien qui fait partie d'un collectif d'artistes mais qui n'a jamais joué pour des enfants. Nous avons échangé avec lui pendant deux heures et demie pour préparer un futur goûter-concert. Les groupes invités sur ces rdv Krakakids participent à leur conception. Avec Mathilde, comme toute l'équipe ici, nous sommes extrêmement exigeantes sur la proposition artistique, autant que pour le Tout public. C'est seulement la mise en forme qui est adaptée, notamment avec une jauge réduite pour que les enfants puissent vraiment s'exprimer et recevoir la proposition dans les meilleures conditions. La proximité avec l'artiste installe un joli rapport. Certains enfants vont courir, d'autres vont se coucher par terre, d'autres vont danser, ils sont là, ils s'approprient l'espace, ils le font leur... En ça, cela rejoint la médiation. Donc on tient compte de la jauge et d'une qualité de son très travaillée. Pour favoriser les sorties en famille avec toute la fratrie, nous avons des casques pour les bébés. Très fréquemment sur un goûter-concert, il y a des enfants de 8-10 ans et des bébés dans les poussettes, ou des parents qui viennent avec leurs enfants qui n'ont pas quatre ans... Ils grandissent avec nous, et nous avec eux ! Ils sont inspirants... Le tarif, c'est 3 à 5€. Parfois c'est trop pour certains, mais on ne peut pas faire moins, ce n'est même pas pour atteindre l'équilibre. Avec des jauges réduites et des tarifs bas, ce n'est pas possible. C'est donc un vrai choix de programmation inscrit dans le projet culturel du Krakatoa. Nous ne sommes pas soumis au remplissage, jamais. Et pour la médiation, cela offre une grande liberté.

“ **On provoque les moments, on les vit pleinement, ce qui permet les rencontres et nous permet d'inventer d'autres formes, d'autres projets. C'est pour cela que ça fait sens.**

La culture de l'accueil au Krakatoa est aussi très importante, pour le Tout public comme le jeune public. Nous accompagnons beaucoup, nous envisageons la place, la relation. Nous sommes très attentifs à cet accueil de l'enfant et de la famille, nous échangeons beaucoup avec eux. Nous recevons les retours des parents et des enfants.

J'ai passé du temps au tout début de ces rendez-vous – tout le monde trouvait ça archaïque ! Je récupérais les adresses sur un papier à l'entrée – à faire des mails personnalisés à chacun... Il faut accompagner beaucoup ce public, lui donner beaucoup d'informations, échanger, rassurer. Dès que la porte s'ouvre, Medhi, le merveilleux agent de sécurité du Krakatoa qui est à l'accueil de ces rendez-vous, joue le jeu, prend le billet à l'enfant...

On plante des graines. Elles poussent ou pas, on le voit ou pas... Elles sont plantées avec précision ou semées au vent ! Mais je ne suis pas du tout en train de fabriquer le public de demain. Je n'aime pas cette idée. Ce n'est pas ma mission.

“ C'est plutôt ouvrir l'espace, permettre au public de partager un moment, de découvrir sa place dans ce lieu. Ouvrir en grand les portes.

Nous avons aussi des propositions **hors les murs**, pensées avec les partenaires, crèches, médiathèques, lycées... Certaines municipalités ou Cdc* nous demandent d'organiser chez eux un goûter-concert, mais nous ne sommes pas dans cette forme de prestation de service. Nous les conseillons, leur expliquons plutôt comment faire, de s'attacher à l'accueil du public, de bien accompagner ce moment, de construire avec les artistes.

“ Là aussi, nous plantons des graines.

Pour moi l'artistique, la création, la médiation, l'éducation artistique et culturelle, tout cela est intimement lié. Certains rendez-vous Krakakids vont nous inspirer pour d'autres actions menées dans d'autres lieux, avec d'autres publics.

Nous construisons une relation avec des artistes, qui se poursuit parfois sur un projet de médiation, autrement, ailleurs.

Un artiste vient au Krakatoa sur un goûter-concert, et cela donnera peut-être un autre moment, un projet de médiation. Il y a certains artistes avec lesquels on sait que ça s'arrêtera à ça, ce qui est déjà très beau. Avec d'autres, une relation se noue...

Avec Ceïba, ça a commencé par un goûter-concert. La programmation Jeune public Krakakids est aussi source de rencontres et d'inspiration. Nous avons pris le temps de la rencontre. Je lui ai parlé de nos interventions au CHU depuis 9 ans, des déambulations musicales, une résidence de création dans les chambres et les services. Elle a bien voulu m'accompagner sur une déambulation.

C'est la relation humaine qui compte. Les artistes sont vraiment au cœur de tous nos projets. On passe beaucoup de temps avec eux.

“ Certains artistes interviennent avec nous aujourd'hui à l'hôpital des enfants, mais nous avons fait d'autres projets avant, dans d'autres espaces. C'est un chemin à faire ensemble.

* = Communauté de communes

Nino et les rêves volés est le premier spectacle musical jeune public, produit et coordonné par le Krakatoa, que nous avons créé avec le soutien de l'iddac, de l'OARA, de la SACEM et de la SPEDIDAM. Écrit, composé et interprété par les musiciens Laure Fréjacques, Benoit Crabos et Guillaume Martial. Cela a commencé avec Guillaume Martial sur un goûter-concert. Il avait invité Benoit Crabos et Laure Fréjacques. Nous nous sommes dits Pourquoi ne pas aller plus loin, pourquoi ne pas créer ensemble ?

“ Ce « On va plus loin » n'était pas pensé au préalable. Quand le moment est juste, que la liberté et le temps d'installer sont là, il est possible d'inventer...

Nous avons associé dès le début de la création de **Nino & Les rêves volés** une école de Mérignac avec laquelle notre structure est jumelée. Au début, les artistes n'étaient pas convaincus... Ils ont fait une première résidence de création. À la sortie, ils avaient créé 3 morceaux et deux classes sont venues pour écouter, échanger. Quelques mois plus tard, les enfants avaient gardé en tête les morceaux. Après nous avons invité l'école* à chaque résidence de création du spectacle, pour les associer à la création. Ensuite, après le spectacle, pendant 1 an, nous avons poursuivi avec l'école un projet de médiation. L'école s'est pleinement appropriée l'histoire de **Nino et les rêves volés** et des projets en ont découlé en arts visuels, théâtre, danse contemporaine. Certaines classes avançaient sur un projet plus cadré avec les artistes, d'autres classes étaient en autonomie. Les artistes rendaient régulièrement visite aux élèves.

Nous avons de nombreux temps de rencontres avec les professionnels de l'enfance, des crèches, des bibliothèques, les assistantes maternelles. Nous échangeons très largement sur la musique, le rapport à l'art ... Cela peut être de répondre à des questions précises, sur la musique et le jeune enfant, est-ce qu'on peut tout leur faire écouter ? Ou des témoignages, leurs pratiques culturelles...

Avec les bibliothécaires, nous avons construit un projet pour et avec la médiathèque de Mérignac et les bibliothèques de secteur. Nous y programmons régulièrement des rencontres musicales et ateliers de création, en nous adaptant aux espaces.

“ Au Krakatoa, nous ne sommes pas équipés pour ces temps de médiation avec le très jeune public. Ce manque nous a obligés à inventer et créer de nouvelles formes, de nouveaux partenariats et de nouvelles relations. Cette contrainte s'est transformée en atout.

À la médiathèque de Mérignac, nous organisons **Les Bulles musicales**, une proposition pour le tout jeune public, qui dure 25 mn. Dans un premier temps, viennent les enfants des crèches et ceux avec les assistantes maternelles, et dans un second temps vers 10h45-11h, c'est en famille pour les parents avec leurs enfants. C'est un spectacle en proximité et en acoustique. Et sur inscription, la

* = 172 élèves

jauge est réduite à 45 parents-enfants. La demande est forte. Commencer la journée par assister à une Bulle musicale, en crèche ou à la médiathèque, c'est une inspiration pour la journée et tout le reste. Avec Mathilde, nous passons beaucoup de temps à observer... Parfois, tu as l'impression, à regarder ses bébés dans la musique, qu'une heure entière s'est écoulée alors que cela n'a duré qu'un instant. C'est tellement riche... L'inspiration est incroyable. Beaucoup de projets ont cet effet-là. C'est d'ailleurs d'une Bulle musicale qu'est née la création du spectacle **Petits pas voyageurs**. C'est vraiment un chemin avec le public, les partenaires, les artistes. Je propose aussi du Tout public à du Jeune public : un bébé peut écouter Bach, les enfants sont curieux, qu'ils aient 3 mois, 3, 5 ou 10 ans, ils reçoivent toutes les esthétiques. C'est si joli ce qui se passe entre les enfants, les artistes, les parents... Nous avons invité **Ceiba** pour une déambulation en musique dans les services de l'Hôpital des enfants, puis sur plusieurs Bulles musicales. Elle a effectué au pôle maternité du CHU une déambulation musicale avec Laura Caronni. Elles ont joué pour des bébés qui venaient de naître à peine... C'est merveilleux. Tout ça l'a inspirée, cela a touché ce qu'elle portait en elle. Elle a eu envie de proposer une forme pour les plus jeunes : **Petits pas voyageurs**, un spectacle musical et poétique à base de vibration des voix, de violoncelle et de percussions, pour les 3 mois – 3 ans, J'ai accompagné toutes les étapes de la création du spectacle qui est produit par le Krakatoa*, et nous avons imaginé avec les musiciennes la médiation autour du spectacle.

* en partenariat avec l'iddac, l'OARA et la SACEM

Une jolie relation existe depuis 9 ans avec l'hôpital des enfants, au CHU de Bordeaux. Dans l'esprit des rencontres avec les professionnels et les partenaires, une fois par mois je participe à une réunion avec les cadres de santé, les soignants, et la médiatrice culturelle Lucile Renaud. Nous échangeons sur la vie à l'hôpital, sur les projets culturels que nous imaginons ensemble. Je propose des artistes, des écoutes. Les soignants sont associés de fait à ces projets, puisque pendant les concerts, ils sont forcément là, ils refont les perfusions, des choses comme ça... Parmi les artistes, des musiciens locaux ou encore des musiciens de passage pour un concert au Krakatoa comme Gaëtan Roussel par exemple, qui joue régulièrement au Krakatoa. Il vient pour le prochain concert, un après-midi, dans un service de l'hôpital pédiatrique.

Avec Grégory Desgranges et Julien Pérugini, nous avons créé il y a 6 ans une conférence-concert interactive : **Blues is roots, histoire des musiques actuelles**. Là encore, c'est né d'un autre moment de médiation avec des collégiens, à qui les musiciens parlaient de rap, les élèves connaissaient Booba mais c'est tout, et encore moins les racines du rap... Nous avons décidé de raconter l'histoire des musiques actuelles, depuis l'esclavage et les racines avec le Blues. Les élèves écrivent un worksong qui est joué, et revisite toutes les esthétiques des musiques actuelles du blues au rap. Ce projet a été proposé à l'IME* de la Villa Don Bosco. Des garçons, adolescents en difficulté, vivent là avec une maîtresse de maison et des éducateurs. Pour la première rencontre, nous avons organisé un dîner en musique.

* = Institut médico-éducatif

“ L'harmonie entre l'artiste et les jeunes garçons s'est installée très naturellement. L'artiste est resté avec eux quelque temps. Nous avons eu du mal à quitter ces jeunes et ce projet, qui a été très réussi.

Au niveau du budget, nous n'avons pas toujours les moyens d'accueillir certaines propositions qui nous font envie. Financièrement, nous ne pouvons pas prendre un spectacle à 2 500 € avec une jauge réduite et une place entre 3 et 5 €. On ne cherche pas l'équilibre, mais on ne peut pas creuser le trou non plus. Cela nous oblige à faire autrement... Sur les créations **Nino et les rêves volés**, et pour **Petits pas voyageurs**, nous avons pensé à ça, que le prix soit accessible aux scènes de musiques actuelles, qui n'ont pas les moyens de programmer du Jeune public, c'est une réalité. Ou alors certaines SMAC font le choix de remplir avec 600 enfants. Ici, nous ne le faisons pas. L'Inspection académique nous a demandé de programmer un concert pour des scolaires très prochainement, déjà 460 élèves... Je pense que nous allons proposer deux séances... Peut-être que je me tracasse trop avec ça ? Et puis cela dépend aussi des âges...



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Mon choc esthétique absolu, c'est une visite au **CAPC** encore appelé L'Entrepôt Laîné, pour l'exposition de la collection Ludwig, L'art depuis les années 60... une œuvre de Rauschenberg. J'avais 11 ans. C'est mon corps qui a parlé, un tremblement, aucun mot à mettre dessus. J'étais avec Madame Treny, ma prof d'arts plastiques. Elle a bouleversé mon existence avec ce temps de médiation ! J'aimais beaucoup cette enseignante parce qu'elle était un peu à part, elle avait un certain âge mais elle était très contemporaine dans sa façon de se saisir de l'espace, de s'habiller, je la trouvais merveilleuse... L'espace de L'Entrepôt Laîné était fou aussi. Cela ne ressemblait pas à un musée, c'était encore plutôt dans un chai... Je me suis retrouvée devant ce tableau... Un grand bouleversement. Qui m'a duré longtemps. On peut vraiment avoir un moment comme ça dans la vie, qui nous construit.

COMMENT FAIRE ENTRER UN ARTISTE DANS UNE CRECHE



ENTRETIEN/ DELPHINE TAUZIN, PSYCHOLOGUE
RESPONSABLE DES ACTIONS DU RÉSEAU GIRONDIN PETITE ENFANCE

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**idac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / DELPHINE TAUZIN, PSYCHOLOGUE RESPONSABLE DES ACTIONS DU RÉSEAU GIRONDIN PETITE ENFANCE

* = RGPE

Notre structure Réseau Girondin Petite Enfance* est née d'une signature, en 1989, du protocole d'accord entre le Ministère de la Culture et de la Famille. Martine Jardiné, maître de conférence en psychologie à l'université de Bordeaux, et d'autres professionnels du Département ont mis en place des actions autour de l'éveil culturel en partenariat avec la DRAC.

Le projet, au départ regroupant 5 communes et s'appelant Action Eveil Culturel a pris de l'ampleur et s'est transformé en Réseau Girondin Petite Enfance grâce à la signature d'une convention avec l'Université de Bordeaux ainsi que les différents partenariats institutionnels.

Une de nos missions concerne des actions autour de l'éveil culturel. Nous avons un partenariat institutionnel important avec le Conseil départemental et la CAF, ainsi qu'avec toutes les collectivités* de Gironde qui le souhaitent. En fonction des demandes et besoins des différents territoires, nous intervenons auprès des professionnels et des familles.

Nous les accompagnons sur différents projets en fonction de leurs attentes : construction du projet, accompagnement à la réflexion, financement...

Nous travaillons avec des intervenants extérieurs, des artistes et des professionnels de la culture. Soit c'est le RGPE qui propose une action, ouverte à toute la Gironde, soit le RGPE répond à un besoin, une demande, sur un territoire particulier. Notre spécificité est surtout là. Nous sommes interpellés de différentes façons : soit dans la recherche de contenu, la recherche d'intervenants, accompagner le projet, soit pour être un partenaire sur la totalité du projet.

Les actions que nous mettons en place ou que nous accompagnons sur les différents territoires sont très variées en fonction des besoins de chacun.

Nous pouvons accompagner une commune sur la mise en place d'un projet inscrit dans une certaine continuité, par exemple un éveil à la musique sur toute une année, avec la mise en place d'interventions régulières. Ou ce sont des projets plus spécifiques comme par exemple, la création d'un spectacle : mise en lien avec une compagnie, accompagnement du projet.

“ C'est à la fois accompagner, participer à la cohérence des actions et au sens qu'elles ont pour les enfants et les professionnels. ”

* = expositions culturelles ludiques itinérantes

Nous avons aussi des expositions, les ECLI*. Réalisées par des professionnels de la Petite enfance, une par an, elles circulent ensuite dans les communes qui la demandent. Ce sont des expositions composées de différents modules sensoriels et ludiques adaptés aux tout-petits. Elles se déclinent sur des thématiques comme : les couleurs, les émotions, les enfants du monde, les maisons, les

contes... Un artiste peut accompagner les professionnels qui le souhaitent pour la création d'un module ou sur un plus long terme en accompagnement de l'itinérance de l'exposition.

Une de nos autres missions est la mise en place d'actions de formation autour de l'éveil culturel : autour de l'éveil musical, des arts plastiques, de la création de marionnettes, autour des albums, avec des ateliers de lecture à voix haute, ou comment appréhender le livre, et aussi comment à partir d'un livre créer un outil, un personnage, un Kamishibai, un tapis de lecture.

Les formations sont faites par des artistes : des musiciens, des comédiens, des plasticiens, des auteurs...

La formation permet aux professionnels petite enfance de partager des expériences avec l'extérieur, de sortir du quotidien de la structure et de construire des savoir faire à transmettre aux enfants.

“ L'idée, ce n'est pas de leur donner des recettes à appliquer mais plutôt de découvrir, de ressentir, de s'autoriser à créer pour ensuite rendre possible la création et le partage avec les enfants et les familles.

* = Réseau Girondin Petite Enfance

Le RGPE* propose une mise en place d'ateliers pour les enfants, pour les professionnels, pour les familles... Nous sommes vraiment dans la réponse à une demande, un besoin. Toutes les formations sont faites par des artistes. Parfois en binôme avec un professionnel de la Petite Enfance (psychologue, éducateur de jeune enfant, puéricultrice...) avec un temps d'échange sur la façon dont l'enfant ressent, perçoit et reçoit la proposition, pour aider les professionnels à participer aux ateliers, les éclairer sur le sens, par exemple ne pas forcer l'enfant, ne pas finir la création de l'enfant... Pour les professionnels de la Petite Enfance, cette sortie du cadre, quand l'enfant est dans l'éveil artistique, n'est pas toujours facile à appréhender. Le laisser faire, ou le rapport à la beauté, ne pas donner d'injonction du style « utilise toute la feuille, ou prends cette couleur, c'est plus joli ». C'est important de former les professionnels de l'enfance aussi à la pratique artistique, accepter la proposition de l'artiste sans condition. Pour avoir confiance en lui, qui n'arrive pas là par hasard. Pendant une intervention, il bouscule parfois les pratiques et habitudes...

“ L'artiste est souvent sans consigne, favorisant le plaisir, la découverte, et il faut que les professionnels puissent partager ce moment de liberté.

Dans le cadre du partenariat avec l'iddac, nous organisons des journées sur l'éveil culturel pour la Petite Enfance, qui s'adressent à la fois aux professionnels Petite enfance et aux professionnels de la culture. C'est intéressant de mêler les savoirs et expériences et de partager les apports.

Avec l'iddac, nous accompagnons aussi le projet **Graines de Voix** de la compagnie Éclats, à la fois sur le contenu et financièrement. Les retours de la précédente journée ont été très positifs. Le film réalisé autour de ce projet a permis de partager cette expérience de la présence de chanteurs lyriques dans les crèches. Et a donné des envies. La venue des chanteuses lyriques a permis aux professionnels de vivre par soi-même, de ressentir, d'accepter ce que cela nous provoque, et de mieux comprendre le ressenti et le vécu des jeunes enfants. Notre connaissance sur le développement de l'enfant et sur la psychologie du jeune enfant nous permet d'ajuster, de mettre du sens, de comprendre : Comment va-t'on à un spectacle avec un tout petit ? Comment fait on entrer un artiste dans une structure Petite Enfance ? Des détails peuvent être compliqués pour un tout-petit ou à l'inverse, pour l'artiste, il peut avoir besoin de mieux comprendre ce public, qui ne canalise pas ses émotions, qui interagit...

L'éveil culturel ouvre l'enfant au monde. Cela lui permet d'être acteur de ses découvertes, de ressentir par lui-même, tous ses sens en plein développement sont nourris.

“ Plus l'enfant va baigner tôt dans cet éveil, plus il aura envie de poursuivre et d'élargir le champ de ses découvertes. Plus les adultes participent à des ateliers, découvrent des spectacles, se nourrissent, plus ils ont envie de mettre en place des projets, de partager avec les enfants.

Des artistes viennent régulièrement nous présenter leur travail. Les professionnels Petite enfance nous font remonter leurs besoins. Nos liens avec les communes sont simples et directs. Les choses peuvent se mettre en place et s'accompagner au fil des projets ou des besoins. Nous sommes attentifs à la demande, que le projet soit réfléchi, qu'il y ait du sens. Par exemple, des communes vont emprunter une exposition pendant quelques mois et vont se servir de cet événement pour y joindre des actions pour les professionnels, les enfants et les familles, nous les aidons à apporter et maintenir cette cohérence.

“ Le RGPE est comme un « outil » à utiliser pour la mise en place d'un projet.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Je me souviens en sixième avoir été au théâtre, c'était Huis-clos de Jean-Paul Sartre. Cela jouait dans une toute petite salle, nous étions très près, et cette proximité m'avait touchée. Mais le plus fort pour moi, ce sont les souvenirs de théâtre où j'allais avec ma mère.

En seconde, lors d'un voyage scolaire en Autriche, je me souviens d'un spectacle La Ronde. Et finalement, sans tout comprendre, il y avait encore cette sensation physique. Que je ressens à chaque fois de la même façon quand je vais au théâtre.

Comment
faire avec
la singularité
au milieu de
la norme ?



ENTRETIEN / SÉBASTIEN SAMPIETRO, COMÉDIEN ET METTEUR
EN SCÈNE, COMPAGNIE LES VOLETS ROUGES

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'iddac, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / SÉBASTIEN SAMPIETRO, COMÉDIEN ET METTEUR EN SCÈNE, COMPAGNIE LES VOLETS ROUGES

Depuis le début, 2007, notre compagnie implantée à Bordeaux s'adresse au Jeune Public. Dans l'ADN : faire du Jeune Public de qualité et aller là où il n'y en a pas. En 2007, la programmation Jeune Public n'en était pas là, ni au niveau de sa place dans les théâtres, ni tous ces festivals dédiés. Et la place pour ce qu'on appelle aujourd'hui l'EAC, n'en était pas là non plus.

Nous avons toujours fait un bord de scène, après le spectacle. Comme on tourne beaucoup dans les écoles primaires, dans les petites communes, ce n'est pas rare qu'un travail soit pensé en amont, en aval, ou les deux. Depuis le début, on fait ça, partager nos pratiques de création avec les publics pour lesquels les spectacles sont créés. Au départ, certains nous regardaient comme des animateurs socio-culturels... Moi cela ne me dérange pas. Nous avons créé ensemble - et co-dirigé jusqu'en 2015 - avec Julien Lot*.

Nous avons tous les deux à la fois un pied dans l'artistique, depuis l'adolescence, et un passé dans l'animation. On avait envie de s'adresser au jeune public pour aller tout simplement à l'endroit où ça commence, les nœuds, toutes les peurs, la construction sociale, le rapport aux autres...

“ On faisait de la médiation, ou de l'action culturelle, très naturellement. Et aussi, très en miroir avec notre travail, puisque nous aimions faire des répétitions publiques, interroger le public à différents endroits du processus de création pour savoir si on est juste.

Nos supports ont toujours été la littérature Jeunesse. Avec le premier spectacle *L'Ogrelet*, nous avons joué un peu aux auteurs, en adaptant les personnages. *L'Ogrelet* a joué une soixantaine de dates. Ensuite, c'est un album jeunesse, « Moi, j'attends », que nous avons adapté, nous y avons ajouté nos improvisations. On était 4 à toutes les fonctions, avec Bénédicte Chevallereau, entrée dans la compagnie sur la direction d'acteur de *L'Ogrelet* et Juliette Lasserre-Mistaudy qui s'occupait de la diffusion de ce même spectacle... C'est un projet qui a été très long à aboutir, écrit à 8 mains, joué à 4 puis finalement à 3. À l'arrivée, un théâtre hybride, spectacle d'objets et d'images, avec une musique originale de Julien Lot, qui s'occupe de la création sonore pour la compagnie. *Fil d'Attente* se développe dans le même réseau d'écoles et de petites municipalités, sauf que *Fil d'Attente* est une forme exigeante techniquement, qui demande une journée entière d'installation dans un lieu pas équipé, mais le spectacle a bien tourné quand même, une cinquantaine de dates... À la suite de ça, j'avais un solo en tête, une idée qui a commencé à mûrir quand je travaillais au Théâtre des Chimères*, autour de la question de l'homosexualité. J'ai beaucoup lu, pendant plusieurs

* = compositeur et musicien

* = à Biarritz

années. Mais la littérature pour adultes qui traitait cette question était toujours marquée par la présence du sida, l'isolement social, la fracture familiale et souvent la dépression voir le suicide... Ce n'était pas cette parole-là que j'avais envie de porter. Finalement, c'est dans la littérature pour adolescents que je vais trouver un texte qui porte sa part de lumière, avec des personnages homos qui vivent tout un tas d'aventures, leur homosexualité n'étant pas le sujet principal des œuvres. Donc j'ai adapté un roman de Thomas Gornet «Qui suis-je ?» qui deviendra **L'Endive au vestiaire** pour le théâtre. Cette pièce, dont l'iddac a été co-producteur, ouvre le travail de la compagnie à destination des adolescents. La première a été jouée en novembre 2013. L'adaptation du roman est passée essentiellement par le travail de plateau. Et nous sommes passés d'un fonctionnement de collectif à un travail d'équipe. J'ai demandé à Julien de composer une musique et à Bénédicte de venir sur la direction d'acteurs. En m'investissant sur la production, pendant 1 an et demi, j'ai été identifié comme metteur en scène de la compagnie. Ce projet ne rompt pas avec la ligne artistique des Volets rouges, mais il a ouvert la voie à autre chose, une première création pour les adolescents, un premier spectacle subventionné, de nouveaux partenaires et une autre façon de travailler. Dès le début du travail de production, j'ai compris que **L'Endive au vestiaire** serait le premier d'une trilogie, parce que j'avais trop d'envies pour un seul spectacle.

“ Je nomme ce triptyque : «Je me lève vacillant et je sors de ma cachette», une phrase tirée de la nouvelle **En groupe** de Gilles Abier qui a donné naissance au deuxième volet.

C'est une lecture-dessinée, **Nobody knows**, créée en 2015. Cela tourne toujours. Le texte est celui de la première nouvelle du recueil, **Accrocs***, de Gilles Abier. Pour le troisième volet, j'ai décidé que j'écrirai moi-même le texte. C'est un travail en cours. Depuis le départ d'Estelle Martinet, qui a collaboré avec la compagnie de 2011 à 2016, nous n'avons plus de chargé(e) de production et de diffusion. Rassembler des partenaires est donc plus compliqué et plus lent. J'entame le travail de production cette saison. En 2017, nous avons joué **Nobody knows** pendant **La Quinzaine de l'égalité, la diversité et la citoyenneté**, devant 3 classes de lycées différents : Porte du Médoc au Taillan, Montesquieu à Bordeaux et Ellie Faure à Lormont, avec à chaque fois des ateliers animés avec la Maison des ados. Cette lecture-dessinée a été créée avec **l'auteur de BD Alfred**. On s'était rencontrés sur un festival de littérature Jeunesse à Grateloup dans le Lot-et-Garonne. Je travaillais avec des classes de collège sur ses BD. J'ai vraiment aimé sa relation avec les élèves. Je lui ai demandé d'abord de faire l'affiche de **L'Endive au vestiaire**. Puis il y a eu **Nobody knows**. Il a fait toutes les premières. Maintenant, on le joue avec l'illustratrice, **Laureline Mattiussi**.

Les points socles de la trilogie : une parole masculine à la première personne du singulier au présent, la pression du groupe sur l'individu, le rapport de la singularité à la norme, d'où elle vient, comment elle nous est transmise, et comment on s'arrange avec le fait de ne pas se sentir dans une norme. Tout ça à l'adolescence, le moment où c'est le plus violent, le plus cristallisé, le plus ancré, à la fois dans une recherche hyper forte d'appartenance au groupe et un besoin puissant de se distinguer

* = édité chez Actes Sud Junior

Pour 2018/2019, nous sommes inscrits dans le parcours du CoTÉAC. Lise Saubusse de la Cdc Convergence-Garonne et Célia Sanchez, de la Cdc Réolais en Sud Gironde connaissent le travail de la compagnie, à travers **L'Endive au vestiaire** et **Nobody knows**. Nous avons construit un double parcours, sur les deux territoires du CoTÉAC. Il s'ouvre avec **Nobody knows** et verra la création du recueil **Accrocs** sous la forme de quatre lectures dessinées. Nous serons en résidence de création sur les deux territoires et en miroir, nous proposerons des ateliers de pratique en écriture, théâtre et illustration. Avec d'un côté, du public en temps scolaire et de l'autre, hors temps scolaire. Je suis heureux de pouvoir porter le reste du recueil à la scène, j'en avais le désir depuis plusieurs années. Pour ces créations, je m'entoure de Lucie Chabaudie à la direction d'acteur et d'Élise Dupeyrat et Laureline Mattiussi au dessin. À la fin de la saison, ces 4 formes seront créées. J'espère qu'elles continueront leur vie. Cinq nouvelles d'un même recueil, adaptées au plateau avec deux illustratrices de sensibilités différentes.

“ Ça peut être intéressant pour un festival, une médiathèque ou un théâtre de se saisir de ce projet. En plus, l'auteur vit à Bordeaux, le comédien et les illustratrices aussi. Et nous sommes tous engagés dans l'EAC avec conviction et sincérité.

Clairement, la compagnie Les Volets rouges est à la frontière de l'artistique, de l'éducation et du social. On œuvre sur ces 3 champs, à notre endroit de compagnie théâtrale, mais la dimension éducative et sociale de nos projets est évidente. Pour la production de **L'Endive au vestiaire**, j'ai rencontré l'Éducation nationale, des structures de santé, sociales, je ne suis pas allé uniquement vers les instances culturelles, c'était évident pour moi. En début d'année 2018, à partir d'un autre texte pour adolescents, une pièce de théâtre cette fois-ci, nous avons créé une Lecture dessinée, toujours avec la collaboration de Lucie Chabaudie et au dessin, Marion Duclos. J'ai répondu à un Appel à projets de la mairie de Bordeaux pour la première «Semaine des droits des femmes», évènement construit autour de la date symbolique du 8 mars. Tout s'est fait très vite, entre la réception de l'appel et la restitution du projet, nous avons eu deux mois. Nous sommes allés à la librairie Comptines qui est une complice depuis plusieurs années. Les libraires ont fait une sélection de texte à notre demande et grâce à elles nous avons découvert **Ces filles-là***, une pièce de théâtre d'un auteur anglais, Evan Placey, qu'il a écrit sur un coup de colère, après une rencontre avec un groupe d'adolescentes qui considèrent que le féminisme n'a plus lieu d'être. C'était aussi en réaction à l'histoire d'Amanda Todd, une adolescente canadienne qui s'est suicidée suite au harcèlement dont elle était victime. Il montre, sur 40 ans, l'évolution d'un groupe de filles et la fabrication d'un bouc-émissaire. C'est l'histoire de Scarlett racontée par la voix du groupe de filles. Des monologues s'intercalent, qui embrassent le mouvement féministe depuis les années 20. Ce texte est extrêmement bien construit. La lecture dessinée **Ces filles-là** s'ajoute à notre répertoire. En parallèle du parcours, la Cdc Convergence Garonne raccroche ce spectacle et ce texte de littérature contemporaine pour les adolescents, avec l'exposition **Mauvaises filles** présentée au **Château de Cadillac**.

* aux éditions théâtrales
Jeunesse

Les parcours de CoTÉAC génèrent un énorme travail d'écriture et de coordination. Beaucoup d'allers-retours physiques, par mail ou par téléphone. Du côté de la compagnie je suis seul pour assurer cette coordination. Et ce travail n'est pas financé à la hauteur de son volume réel. Concrètement je ne suis payé que quand j'interviens auprès du public mais les Cdc font un geste financier pour considérer une partie du travail annexe. C'est toujours un enjeu délicat de multiplier les casquettes sur un projet. Mais tout mon travail tend vers un objectif commun, porter au plateau des paroles singulières et nécessaires. Je suis d'abord mu à l'endroit du comédien, le reste du travail est une conséquence de ma façon d'être artiste. Puisqu'il semble qu'on soit sorti des logiques strictes de diffusion, il serait intéressant de réfléchir au financement du travail de « coordination » demandé aux compagnies. Sur ces projets de Parcours, il faut une adaptation permanente, des allers-retours incessants, on n'est plus du tout dans un principe de diffusion sèche, où tu viens jouer et tu repars.

“ Chaque projet d'EAC est différent, demande à être personnalisé, ce n'est pas une formule toute faite à appliquer. À chaque fois on ré-écrit, on coordonne, on ré-invente, on cherche de nouvelles ressources... On a toujours pensé notre travail comme ça et je me réjouis que ces Parcours d'éducation artistique et culturelle ou Projets de territoire se développent de plus en plus. Puis, il faut avouer que ce parcours du CoTÉAC donne une belle colonne vertébrale à notre saison et que c'est une très belle opportunité professionnelle.

Quand j'ai commencé à lire des œuvres pour la jeunesse, je suis allé à la librairie Comptines, à Bordeaux. Ariane et Nathalie, les libraires, rassemblent des textes pour moi, nous sommes dans un rapport d'échanges, elles me questionnent Pourquoi tu lis ça ? Qu'est-ce que tu veux en faire ? J'ai rencontré l'auteur Gilles Abier à la librairie, lors d'une lecture qu'il faisait d'un de ses textes. Et la première de **Nobody knows** a eu lieu à Comptines. Pour la compagnie, la littérature jeunesse contemporaine est un moteur. Tous les spectacles (sauf Fil d'attente) posent la question de la différence, le regard sur l'autre, la singularité, la place de l'individu dans le groupe, jusqu'où on est prêt à aller pour être accepté... Je me suis intéressé à la littérature pour adolescents parce que je cherchais une parole ouverte et lumineuse sur l'homosexualité. Je pars plutôt des thématiques qui m'interpellent puis je cherche l'œuvre qui propose la parole que je veux amener au plateau. Si je devais remonter un spectacle pour les primaires, je sais déjà quel texte j'aimerais mettre en scène, je l'ai découvert dans mes lectures personnelles, une pièce de Suzanne Lebeau. Là, c'est le texte qui commencerait le projet. Les thématiques qui m'intéressent, c'est un regard sur l'adolescence et la recherche d'une parole sur l'ouverture, le questionnement, la différence, la discrimination, par ruissellement le harcèlement en milieu scolaire. Je pense que je n'ai pas fait le tour de l'adresse à l'adolescence. Cela fait six ans consacrés à l'enfance, là déjà six ans à traiter de l'adolescence. Peut-être que je refais le chemin ? Alors créer pour les adultes, c'est possible que ça vienne plus tard !

Nos spectacles sont visibles en Tout public. Les représentations où le public est mélangé sont souvent les plus intéressantes. C'est compliqué de faire venir les adolescents, il y a beaucoup de territoires où il n'y a aucune habitude prise par les ados, ou alors comme il n'y a pas de collège ou de lycée, on ne sait pas comment les toucher.

“ C'est plus difficile de faire des spectacles pour les adolescents que pour les primaires, c'est un public qui fait peur, on organise moins de sorties pour eux. Mais j'ai l'impression que la dynamique est en train de changer.

Lacie Les volets rouges ne porte pas une parole facile à recevoir, nos spectacles peuvent faire peur. Nos thématiques, tout le monde n'a pas envie de les défendre sur un territoire. Pas forcément par opposition franche, mais par peur de ce que ça peut générer chez les jeunes et surtout chez leurs parents. L'Endive au vestiaire a perdu une vingtaine de dates dans une dizaine de lieux après les élections municipales de 2014. On m'a signifié à mots plus ou moins couverts qu'on ne parle pas d'homosexualité dans telle ou telle commune. Dans les faits, entre 2013 et 2017, nous n'avons rencontré aucun problème avec les adolescents. Le seul, dans un collège privé du Lot-et-Garonne, un père a exclu son fils du projet de sa classe, en l'empêchant de voir le spectacle et d'assister aux médiations liées. Je ne dis pas qu'il n'y a pas des remous après notre passage, bien sûr ça génère des discussions, des prises de parole intime parfois et souvent beaucoup d'émotions chez les adultes qui replongent dans leurs années collèges. Mais nous n'avons jamais subi d'opposition violente. Défendre **Accrocs** n'est pas facile non plus. L'écriture de Gilles Abier n'est pas tendre, les sujets qu'il traite non plus. Mais les ados eux s'y retrouvent, leur réalité est même parfois au-dessus du niveau de violence que nos fictions proposent. Parfois, notre venue, avec un spectacle et l'EAC associée, leur fait prendre conscience de la violence de leur quotidien.

Le souvenir de votre rencontre avec l'art

J'ai rencontré le spectacle vivant à l'adolescence, directement par la pratique théâtrale. Un atelier théâtre, au lycée en seconde. J'y vais une première fois, je découvre une vraie salle de spectacle dans le lycée, la prof se présente et puis, elle nous demande de nous lever, un par un, de courir vers la scène, sauter, se retourner et se présenter. Pour moi, c'est le moment fondateur. J'avais aussi vu le spectacle de fin d'année Mère courage, monté par les Chimères avec des lycéens, et je m'étais dit Waouh on peut demander ça à des ados, de faire ça ?



Qu'apporte le **méli-mélo** dans le projet culturel ?



ENTRETIEN / SOPHIE CASTEIGNAU, DIRECTRICE
DU CENTRE CULTUREL SIMONE SIGNORET, CANÉJAN

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



**ENTRETIEN / SOPHIE CASTEIGNAU, DIRECTRICE
DU CENTRE CULTUREL SIMONE SIGNORET,
CANÉJAN**

Le Centre Simone Signoret a été créé, en 1985, il y a plus de 30 ans. Je suis arrivée à Canéjan fin 1988. C'était un lieu davantage destiné au cinéma, avec un accueil ponctuel de spectacles. Petit à petit, j'ai mis en place le projet artistique, en accueillant du spectacle vivant. La question du Jeune Public est arrivée assez tôt. J'ai une formation d'animatrice, donc je pense que ça a participé. En centre de loisirs, j'avais emmené les enfants voir des spectacles, j'avais cette connaissance-là. Rapidement, j'ai rencontré le centre de loisirs de Gradignan, à l'époque il n'y avait pas de centre de loisirs à Canéjan, à la Caisse des dépôts. Ils étaient favorables pour une programmation Jeune Public. C'est un peu grâce à eux. Les premiers spectacles Jeune Public, cela remonte donc à... il y a un certain temps !

Aujourd'hui, le Jeune Public a une part très importante dans le projet du centre culturel, tant en terme de fréquentation que de budget. Plus de la moitié des spectateurs, en comptabilisant le public des séances scolaires et celui des séances Jeune Public du mercredi ou en soirée. Cela représente 60%. En terme de budget, nous sommes sur la même proportion. Le Jeune Public coûte cher si on le ramène, à ce qu'on appelle dans notre jargon, le coût fauteuil. Sur une base de 360 places, un spectacle Petite Enfance a des jauges plutôt limitées à 60. Si on divise le prix du spectacle par le nombre de spectateurs, on arrive un coût fauteuil élevé. Donc, c'est un réel choix, validé par la ville, qu'une partie du budget soit attribuée au Jeune Public. Sur la fréquentation globale du Centre culturel, la distinction est faite entre le Tout public (adultes), le Jeune Public en séance hors scolaire, et les séances scolaires. Les données montrent qu'on a plus de fréquentation sur les moins de 8 ans. À Canéjan, toutes les classes de la petite section jusqu'au CM2 viennent voir 2 spectacles par an. On a la chance de pouvoir le mettre en place dans notre commune de 5 500 habitants et 500 enfants scolarisés. Les enfants de Canéjan fréquentent le centre culturel de façon régulière pendant leur scolarité. Cette réelle sensibilisation nous permet de toucher tous les enfants. Est-ce que cela contribue à former le spectateur de demain ? On y croit évidemment.

“ Pouvoir toucher l'ensemble de la population et donner l'accès à la culture à tous, les séances scolaires permettent de le faire, les séances Tout public non, puisque là, ce sont les parents qui choisissent d'amener leurs enfants.

Ce serait intéressant qu'il y ait une enquête, des étudiants pourraient travailler sur cette évaluation, les effets de cette fréquentation régulière sur les répercussions professionnelles, les pratiques culturelles...

Nous mettons en place un certain nombre d'actions de médiation autour de la programmation. C'est en fonction de chaque projet, de chaque compagnie. Tous les spectacles n'ont pas forcément une action de médiation liée, ce n'est pas toujours nécessaire. Nous avons un partenariat ancien avec les écoles de Canéjan, donc la confiance est réelle entre les enseignants et notre structure. Je propose aux classes un parcours : par exemple, cette année tous les CM2 vont venir voir **Les discours de Rosemarie** de la cie La petite fabrique et **Hullu*** du Blick Théâtre. C'est un programme imposé par section. En début d'année, je remets un dossier à chaque enseignant, ce qui leur permet de préparer le spectacle avant la venue au théâtre. Et le plus souvent, ils en reparlent après. Nous n'accompagnons pas tous les spectacles. Pour **Les discours de Rosemarie**, cela me semblait très important de préparer les enfants, la compagnie proposait d'ailleurs un certain nombre d'actions. Nous sommes aussi venus dans les classes, rencontrer les élèves, parler avec eux du spectacle qui me semblait un peu difficile par rapport à la densité du texte. Je l'ai fait avec la bibliothécaire. J'assume cette fonction de médiateur puisque il n'y a pas de poste sur la structure. Si on peut le faire avec des artistes, on le privilégie. Là, c'est plutôt à la sortie du spectacle que la rencontre s'est faite avec les artistes, lors d'un bord de scène, avec Betty Heurteubise la metteuse en scène. Avec la cie Éclats, pour **Groink**, un percussionniste était venu dans les classes pour leur faire entendre des extraits musicaux. Rien n'est automatique.

L'attention à la médiation est plus importante depuis une dizaine d'années. Les enseignants sont en demande. Nous avons toujours été attentifs de leur fournir les dossiers, de les aider à préparer et tenir ce rôle d'accompagnateurs, ce qui est aussi leur mission. Il y a davantage d'opportunités de médiation aujourd'hui. Les artistes proposent des outils plus développés. La compagnie La petite fabrique avait fait un dossier extraordinaire, préparé avec le réseau Canopé*, très complet.

Faire venir les artistes dans les classes, c'est très bien mais il faut avoir les moyens de le faire. On est sur un minimum de 60€ de l'heure. Si le nombre de classes est important, la réalité financière nous limite. L'année dernière, avec Presque Oui, le musicien Olivier Gerbeaud est intervenu, les élèves ont assisté au concert, après ils ont créé une chanson et vu comment on la mettait en musique. Mais, en général on est plutôt sur de la sensibilisation. Nous ne faisons pas toujours des séances de médiation. Nous sommes un des lieux du département à avoir autant de propositions Jeune Public adressées aux familles, en dehors du temps scolaire. En plus, de la programmation en temps scolaire. Les écoles de Cestas* viennent aussi, dans le cadre du partenariat.

Notre festival Méli-Mélo fêtera en 2019 sa dix-neuvième édition. Nous avons déjà une programmation Jeune Public régulière, mais pour ancrer le Jeune Public dans le projet culturel du Centre, nous avons créé ce festival. Au départ, un festival de marionnettes et de formes animées réservé au Jeune Public. Cela a permis de nous positionner vraiment en lieu Jeune Public. Le festival permet une autre communication, un temps fort qui nous donne une identité opérateur Jeune Public. Nous avons pu solliciter des aides de la région et du département. Le Festival s'est développé avec la commune de Cestas, puis ensuite nous avons créé un partenariat avec la Communauté de communes de Montesquieu, avec un certain nombre de séances

* joué à Gradignan, en partenariat avec le Théâtre Les 4 saisons

* = anciennement Centre de documentation pédagogique

* = commune limitrophe de Canéjan

proposées en temps scolaire et en Tout public. Le festival se déploie maintenant sur 10 communes, avec une cinquantaine de représentations.

Dans les évolutions de Méli-Mélo, nous essayons de nous adresser aux adolescents, plus difficiles à toucher, et aux adultes. La forme animée le permet. Pendant le festival, nous mettons en place des ateliers arts plastiques surtout, ou du théâtre de marionnettes.

Le lien avec les écoles permet pendant le festival de proposer des actions culturelles à tous. Nous avons le projet **Drôle de tête** : les enfants fabriquent leur marionnette, elles sont exposées dans l'espace public, ce qui participe aussi à la communication du Festival. Les communes s'en sont emparé. Il est mené avec des artistes ou avec des plasticiens, par exemple la **cie Liquidambar** * a mené des ateliers sur la Communauté de communes Montesquieu. On essaie que les spectacles montrés à Canéjan puissent être présentés aussi dans des petites communes. Elles n'auraient pas les moyens sinon. Pourtant, il y a aussi des envies.

* Le liquidambar est aussi le nom d'un arbre.

“ De cette façon, les enfants de ces communes peuvent aussi voir des spectacles, sans aller jusqu'à Bordeaux. Nous avons reçu un écho très favorable de la part des élus de ces petites communes. On leur propose des spectacles de qualité qu'ils peuvent accueillir en partage de frais, et mutualiser les frais annexes pris en charge par la CdC. C'est ce qui permet d'accueillir, par exemple, une compagnie grecque à Saucats.

La demande est forte sur les 0-3 ans et sur les 3-6 ans... C'est plus difficile sur les propositions de plus de 8 ans. Les jeunes parents sont vraiment en demande de sorties culturelles pour leurs enfants, mais à partir de l'âge de 8 ans, ils semblent qu'ils soient moins en demande. Nous avons plus de difficulté à remplir, c'est une réalité. C'est pour cela que la relation avec les écoles, les collèges, les enseignants, est importante pour favoriser ces sorties. Pour les adolescents – il y en a qui sont intéressés bien sûr – mais nous avons besoin des collèges et lycées pour les accompagner au spectacle. Certains spectacles sont spécifiques pour ce public. Cette année, nous présentons **Trait d'union** de la cie belge Trou de verre. Nous avons des spectacles Tout public qui peuvent intéresser les adolescents. Des familles viennent... Mais peu d'adolescents viennent spontanément tout seuls aux spectacles. S'ils viennent, c'est qu'ils sont accompagnés par les parents ou les enseignants.

Notre lieu, par sa capacité d'accueil, favorise une proximité avec les spectateurs. Nos abonnés posent des questions sur les spectacles, nous faisons du conseil direct, informel, auprès des familles tout au long de l'année. Nous présentons aussi la saison et le Festival, avec de plus en plus des petites vidéos sur les spectacles.

Le Jeune Public permet de renouveler les publics. Dans nos salles, nous avons un public vieillissant et le Jeune Public nous permet de toucher des jeunes adultes qui amènent leurs enfants, dès la petite enfance.

“ Cela génère une fréquentation du lieu par une nouvelle population. C’est donc primordial que l’adulte qui accompagne prenne aussi du plaisir au spectacle qu’il voit avec l’enfant.

Dans mes choix, je peux prendre des pré-achats de compagnies que je connais ou de spectacles que j’ai vus, mais c’est primordial pour moi qu’il y ait la dimension de double-lecture. Nous avons des adultes qui continuent de venir voir des spectacles Jeune Public, même sans enfants, parce qu’ils sont convaincus. En France, nous avons la chance d’avoir des spectacles de qualité. C’est bien aussi de voir les papas qui viennent avec leur enfant, qui arrivent en pensant s’ennuyer et qui passent un moment formidable.

J’ai pu voir le développement des propositions Jeune Public... Il y a 25 ans, il y avait quelques compagnies qui tournaient en région, dont on attendait avec impatience les créations. Maintenant, il y a beaucoup de compagnies, théâtre, danse, musique, même à l’échelle du département. Et de plus en plus de compagnies s’intéressent à cette création adressée à l’enfance et à la jeunesse. Nous sommes très sollicités pour un engagement en pré-achat, parce que les institutions leur demandent des engagements en diffusion pour les co-produire. Je reçois beaucoup de demandes. Avant, j’arrivais à suivre certaines compagnies. Maintenant, c’est plus difficile. Et puis, ce n’est pas souhaitable de faire une saison entière de créations. C’est bien de varier, de montrer d’autres propositions, d’ailleurs, un coup de cœur qu’on a pu avoir sur un festival, ou une forme particulière. Le pré-achat, c’est un risque aussi que l’on partage. Et souvent, le spectacle est présenté au début de sa création, alors qu’on sait que plus un spectacle va tourner, plus il va trouver ses marques et son rythme, et s’améliorer.

“ Il y a beaucoup de propositions. Je suis inquiète pour les compagnies, pour qu’elles arrivent à trouver des partenaires... Il y a les compagnies du Département, celles de la Région qui est devenue très grande, et de nouvelles compagnies qui s’intéressent au Jeune Public... Certains projets nous plairaient, mais je ne peux pas aller au-delà de 4 pré-achats par an.

C’est intéressant de recevoir une compagnie en résidence, de participer au pré-achat, de mettre en place une relation. On partage leurs doutes, leurs difficultés, cela donne une relation différente aux compagnies. J’essaie qu’on puisse les accompagner en pré-achat mais je ne peux pas toujours. La question du choix se pose. Pour la saison prochaine, j’ai déjà trop de propositions. Certes, la demande est forte. Mais j’ai peur que l’offre devienne plus importante que la demande. Nous, nous n’avons aucun budget de production. Je le faisais un peu par l’intermédiaire du **dispositif Créa’fond**. Je le trouvais intéressant parce qu’il m’a permis de connaître mieux la production des spectacles, le budget des compagnies. Peut-être que nous pourrions mettre en place un fond de production associant les lieux autour du Jeune Public.

Et puis, les résidences... Le lieu est mis à disposition, avec un technicien pour la mise en place, mais nous n'avons pas les moyens de rémunérer les artistes. Ce serait bien de pouvoir les rémunérer pendant ce temps de résidence.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Ma première rencontre avec le théâtre s'est faite au lycée. Nous étions venus à Bordeaux voir *Le journal d'un fou* de Gogol joué par une compagnie bordelaise dans un petit lieu. Je me souviens de la proximité avec le comédien, être dans cette proximité au niveau du jeu, du regard. Par ma formation – DUT animation culturelle – je suis allée voir des spectacles Jeune Public en accompagnant les enfants. C'était au moment où cela se développait. Ensuite, c'est plutôt devenant maman à mon tour, en accompagnant ma fille de 6 mois, je me souviens d'une proposition d'Éclats, ce sont des souvenirs émus de partage.



Et si on laisserait faire l'imaginaire ?



ENTRETIEN / THIBAUD KELLER,
DIRECTEUR DU CHAMP DE FOIRE, SAINT-ANDRÉ DE CUBZAC

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / THIBAUD KELLER,
DIRECTEUR DU CHAMP DE FOIRE,
SAINT-ANDRÉ DE CUBZAC

Après des études de Sociologie, j'ai bénéficié d'un emploi jeune, à la Scène nationale de Bayonne. Je me suis occupé de médiation pendant 7 ans, jusqu'à en être responsable et m'occuper aussi d'un festival.

J'ai ensuite travaillé un an à l'Opéra de Bordeaux, sur la programmation Jeune Public, avec des contraintes liées à une correspondance impérative aux disciplines «adultes» (danse, lyrique, musique). Puis, j'ai suivi une formation en Master droit et administration des établissements culturels. J'ai travaillé à Gradignan au Théâtre des 4 saisons pendant 7 ans. Depuis 3 ans, je suis responsable du projet, Le Champ de foire à Saint-André de Cubzac.

À ma connaissance, le Jeune Public a toujours fait partie du projet du Champ de foire.

Maintenant, ça l'est d'autant plus que nous avons signé un Contrat* de coopération territoriale d'éducation artistique et culturelle : **Les traversées imaginaires.**

Ce terme Jeune Public ne me dérange pas, même si je ne suis pas certain qu'il soit bien compris du public. Auprès des spectateurs, oui. Mais auprès de la population ? Assez souvent, j'utilise le terme de Spectacle Famille, ça me semble important que les parents soient associés. J'aime bien cette idée de sortie en famille, en soirée, que l'enfant soit là en tant qu'enfant, et pas en tant qu'élève. Les enfants qui ne sont pas à l'aise à l'école peuvent être en refus de ce qu'ils vont voir parce que justement ils viennent avec l'école. Néanmoins, les séances scolaires permettent d'avoir tout le monde. En soirée, ne viennent que ceux qui sont d'accord. On en perd forcément 3 ou 4, voir 4 ou 5. Les deux principes d'horaires sont complémentaires.

“ **Le terme Famille permet aussi d'inclure les spectacles pour les adolescents. Jeune Public s'entend souvent plutôt à destination de la maternelle, primaire. Ce n'est pas du tout le même type de spectacle.**

Quand j'ai commencé en 1999, le Jeune Public était un créneau économique pour les compagnies, ce qui n'empêchait pas la qualité, mais quand j'ai démarré c'était un peu, pour les opérateurs culturels, la variable d'ajustement, de remplissage complémentaire, d'une saison adulte. C'était très séparé du reste. Artistiquement, c'était dévalorisé. Souvent confié aux femmes comme s'il fallait être mère pour pouvoir jauger de la pertinence et la qualité d'un spectacle. Bon, ça date un peu... Cela a évolué, de circulaire ministérielle en contrat de coopération. Et surtout, le travail des compagnies a beaucoup fait changer ça. Celui des auteurs aussi, avec une vraie écriture théâtrale jeunesse, des auteurs qui vont sur des sujets peu évidents, l'obésité, le handicap, les discriminations... Maintenant, la création pour le

Jeune Public est vue comme un genre pertinent, à part entière, aussi intéressant que les autres professionnellement. C'est bien.

Dans les années 2000, certaines compagnies se sont mises à faire du Jeune Public. Les tarifs permettaient de faire des séries. Il y avait beaucoup d'argent pour l'éducation artistique et culturelle. C'était hyper intéressant. À Bayonne, on travaillait avec 45 collèges et lycées, il y avait des projets partout, on n'hésitait pas à faire 35 ou 40 heures d'atelier pour une seule classe...

Pour les compagnies, cela a permis un développement conséquent. Là, on arrive sur des choses intéressantes, très complètes, en équilibre sur la diffusion et les projets de médiation. Nous sommes passés de l'illusion que si on met l'enfant devant l'œuvre, il va avoir un flash qui va changer sa vie. C'est assez rare quand même...

“ Donc nous sommes passés à la mise en place, indispensable, d'un accompagnement vers la découverte, tout simplement. Plus de cohérence et de justesse, dans une réalité.

Quand je travaillais au Théâtre des 4 saisons, j'ai souvenir de parents reprochant aux enseignants d'emmener les enfants voir des spectacles sur des sujets d'actualité. Pour eux, leurs enfants étaient à l'école pour apprendre des choses, pas pour venir voir des spectacles sur les enfants-soldats, l'exil, etc... La frilosité sociétale se retrouve avec le Jeune public. Pourtant, le regard sur l'enfant a changé. Mais, les propositions artistiques adressées aux enfants sont mises en place et reçues différemment suivant les établissements, les villes où on est, comment l'école est perçue, comment l'avenir professionnel de l'enfant est perçu, quelle place on donne à l'enfant...

Une saison Jeune Public peut servir à faire découvrir des choses, à sensibiliser à des pratiques artistiques, mais aussi pour les enfants à être plus autonomes, à s'émanciper sur des questions importantes. Par exemple, cette saison, nous présentons le spectacle **Le Garçon à la valise**. Cet enfant, sans savoir de quel pays il vient, veut rejoindre sa famille à Londres. La pièce a été écrite en 2004. Elle rejoint des sujets dont les enfants entendent parler, sans savoir vraiment ce que cela signifie. Se le représenter par l'imaginaire au travers d'un conte peut permettre d'en avoir une appréhension à la fois réelle et par un biais imaginaire, pas directement frontale, ou cela peut faire résonance avec sa propre vie. Après avoir vu ce spectacle, s'il croise un enfant dans la rue, peu importe son pays, il peut se dire Je sais mieux ce qu'il est en train de vivre.

“ La programmation est là pour ouvrir des portes, peut-être faire des correspondances avec la vie des enfants.

Sur la saison Jeune Public, la diffusion est complètement liée au projet de médiation. J'essaie de tracer des fils rouges, des thématiques, de trouver des spectacles qui font des ricochets entre eux et qui se déclinent en parcours de médiation. Par exemple, l'année dernière, j'ai vu le spectacle de danse de Gaëlle Bourges qui raconte la découverte de la grotte de Lascaux, **Revoir Lascaux** et j'avais vu

*= une des plus anciennes grottes ornées au monde

Grrrrr de la cie Sylex. Il pouvait y avoir des correspondances entre ces deux spectacles, autour d'une danse un peu chamanique, d'un danseur-animal. En même temps, je découvre à côté de Saint-André la grotte de Pair-non-Pair*. Le parcours s'est construit comme ça autour de ces deux spectacles et de la visite par les enfants de la grotte. Nous y avons ajouté une autre visite, avec un naturaliste, d'un espace naturel et sensible situé derrière la grotte. Cela fait aussi un lien avec le territoire et le paysage. Nous prévoyons en plus un temps de formation pour les enseignants et une sensibilisation en classe sur la danse. D'avoir vu ces deux spectacles et d'avoir appris l'existence de cette grotte a donné la cohérence du parcours.

Un autre exemple : cet été, j'ai vu un spectacle à Avignon, Je suis la bête, d'une compagnie d'Annecy, que j'avais accueillie au Théâtre des 4 saisons. Cela traite de l'enfant sauvage. Je sais par ailleurs que la cie Éclats, en Gironde, prépare une adaptation du Livre de la jungle. Donc, si les deux spectacles se confirment et que les budgets vont, il peut y avoir un parcours, et ensuite, on réfléchit aux ateliers. Je laisse beaucoup venir ce genre de choses. C'est pour cela que souvent c'est difficile de répondre tout de suite oui ou non sur la programmation. Un spectacle peut être bien, mais tant que je n'ai pas autre chose à mettre dans le parcours, je ne sais pas s'il sera programmé ou non...

L'autre parcours de cette saison relie le spectacle Le Garçon à la valise, l'histoire d'un exil d'enfant, à un autre spectacle qui parle de famille recomposée. On a appelé ce parcours **Enfance et société**, il est assorti d'ateliers d'écriture. Je tiens beaucoup à ce fil rouge. Le seul spectacle de la saison vraiment déconnecté de la médiation est totalement festif, avec les Wackids. Mais même là, on pourrait imaginer un parcours découverte du rock ! Pour moi c'est important, cela met de la cohérence dans la saison.

“ Chaque parcours comprend des temps de formation pédagogique pour les enseignants, un temps avec une des compagnies, huit heures de sensibilisation en classe avec la compagnie qui vient en classe, un temps de restitution en fin d'année, et les deux spectacles, un vu en temps scolaire et l'autre en soirée avec les parents, pour partager s'ils veulent avec leurs enfants.

Dans le cadre de la médiation, l'Éducation nationale insiste sur le fait d'une restitution, ce qui met une grosse pression aux enseignants. Cela me semble moins fondamental que tout ce qui se passe pendant l'année, certains projets peuvent changer radicalement une classe, avec ou sans restitution. Mais je comprends le point de vue du rectorat, avoir un point final ou un document pour pouvoir évaluer, que les parents puissent voir ce qui s'est passé.

La médiation, j'y crois. Si cela ne marche pas, comme le disent de temps en temps des auteurs, c'est au contraire parce qu'on n'en fait pas assez. Même si nous pouvons réfléchir à d'autres pistes, à faire autrement. C'est sûr, j'ai connu l'âge d'or de la médiation où on pouvait faire 25 heures avec une classe... Mais j'ai vraiment expérimenté le fait que ça puisse rattraper un enfant dans sa scolarité ou changer le rapport d'un enseignant avec sa classe. Même avec une classe que l'enseignant pensait « perdue pour l'année », de vivre ensemble quelque chose d'un peu décalé du scolaire, cela provoque des changements.

La médiation demande de l'engagement de la part des artistes, c'est évident. Souvent ici, les compagnies viennent voir l'autre spectacle, puis ils ont aussi des temps de préparation entre chaque séquence.

Avec la **cie Les lubies**, l'atelier consistait à faire un masque à partir du moule du visage de chaque enfant, ce qui prend un temps fou. Mais c'est génial pour chaque enfant d'expérimenter ça, et d'avoir à la fin de l'année son propre masque.

Parfois, en plus, on ajoute des choses à ce qui était prévu... L'an dernier, pour clôturer le projet **Le voyage imaginaire, l'aventure à côté de chez soi**, avec le photographe **Nicolas Lux**, nous avons finalement décidé de faire un recueil. Nicolas y a passé un temps fou, à sélectionner les images des enfants, faire la maquette, mais l'objet final est très beau. Pour la logistique, dans le cadre des ateliers de médiation avec les compagnies, la mairie nous met à disposition un appartement pour les hébergements. C'est important. Nous organisons les ateliers en sessions, 3 fois une semaine dans l'année par exemple. Nicolas Lux, lui, est venu en résidence de médiation. Ce que j'aimerais, c'est que certaines séances de médiation se déroulent au Champ de foire, que cela ne soit pas toujours l'artiste qui se déplace, que les enfants viennent voir aussi le lieu, les métiers. J'aimerais aussi proposer un temps dédié aux adolescents, avec des cours qui auraient lieu au Champ de Foire, que cela se croise.

Les injonctions ministérielles sur le transdisciplinaire sont difficiles à tenir. Mettre plusieurs professeurs de disciplines différentes sur un même projet, c'est compliqué. Déjà, trouver un enseignant ressource, ce n'est pas facile. Quelquefois l'information que l'on transmet aux enseignants via les conseillers pédagogiques et les directeurs n'est pas reçue. Et puis, certains ont des attentes liées à leur programme d'enseignement.

**“ Ce n'est pas mon travail de programmer 15 années de suite
Les femmes savantes. Par contre, on peut explorer des choses,
trouver un spectacle sur l'émancipation... ”**

L'Éducation nationale était un fort ministère qui donnait de l'argent pour les projets. Maintenant, seul le ministère de la Culture finance, mais l'Éducation nationale reste contraignante dans ses demandes. Mais j'ai été mal formé ! Quand j'ai démarré à la scène nationale de Bayonne, la Drac nous donnait une enveloppe budgétaire dédiée à l'EAC et avec, on faisait ce qu'on voulait en expérimentant avec les profs motivés. J'allais voir les professeurs directement, je leur proposais des parcours avec une grande souplesse, et toujours l'exigence de voir un certain nombre de spectacles. Maintenant, nous sommes dans des dispositifs pré-établis, qui ont perdu la souplesse, et qui ouvrent des droits à telle ou telle somme. Un parcours Arts de la scène débloque tant de budget, un parcours Écritures contemporaines tel budget...

**“ Du coup, c'est moins souple, moins dans l'expérimentation et
parfois nous avons l'impression de devoir exactement entrer dans
la case pour bénéficier de la ligne de subventionnement. ”**

Une suggestion : Est-ce qu'au sein du réseau Médiation animé par l'iddac on ne pourrait pas constituer un groupe de 4 ou 5 lieux parmi les scènes partenaires du réseau qui pourraient servir de « cobayes », pour expérimenter de nouvelles formes de médiation, avec quelques enseignants motivés, réfléchir ? Parce que les budgets ne sont plus les mêmes, les contraintes sont appuyées sur le programme d'enseignement à tenir, les professeurs disent qu'ils n'ont pas le temps, amener une classe d'enfants au spectacle c'est aussi de plus en plus compliqué du point de vue de la sécurité. Ce qu'on nous demande n'est pas si simple... Il faudrait pouvoir dépasser, anticiper et précéder ce que les compagnies font au fur et à mesure que nous recevons les injonctions du ministère. Depuis dix ans, pas un spectacle n'est créé sans son volet médiation. C'est très bien, mais est-ce qu'on ne sortirait pas de cette déclinaison habituelle un peu schématique des interventions en classe ? Maintenant c'est le volet participatif, collaboratif, sur le territoire... J'ai l'impression que parfois c'est comme un effet de mode.

“ Anticipons, ou créons-le prochain volet.

Cette saison, deux compagnies ont refusé de faire des ateliers, parce qu'elles en ont trop fait. Cela leur prend trop de temps et leur demande trop d'organisation administrative. Comment faire avec les compagnies impliquées avec nous sur un CoTÉAC ? On nous demande de monter en puissance chaque année, mais ce n'est pas possible de passer à 10 heures d'atelier, ou d'augmenter le nombre de classes... En même temps, les compagnies en ont aussi besoin économiquement. Pour qu'elles acceptent, il a fallu montrer l'ensemble du projet, la cohérence, qu'il y avait deux spectacles et deux compagnies, plus la formation des enseignants, et que ça ne serait pas juste un spectacle et des ateliers. Je comprends leur réaction, il ne faut pas les transformer en animateur, ce n'est pas le même métier. Je trouve intéressant que ce soit l'artiste, depuis sa position, qui intervienne dans la classe. Et qu'il ne devienne pas un professionnel de la fabrication de marionnettes par exemple. C'est vraiment important, la Drac comme l'iddac sont vigilants là-dessus, que ce soient des artistes professionnels en création. C'est différent d'un artiste professionnel qui ne crée plus mais qui est devenu un animateur professionnel. Il peut mener par exemple des ateliers théâtre qui marcheront très bien. Et il pourrait être plus pertinent pédagogiquement qu'un artiste. Mais ce qui est intéressant justement, c'est le décalage qu'amène l'artiste dans la classe. Il a une autre langue, une autre perception, même de l'espace classe, ce pas de côté que propose l'artiste – et même si c'est plus ou moins bien proposé – est essentiel.

“ Un artiste, il n'a pas le même âge, il a un style différent, il bouge d'une autre façon dans la classe, des détails qui le font autre. L'effet produit par cette rencontre est sûrement à la marge, et concernera 3 ou 10 enfants, on ne sait pas. Cela résonnera plus tard, peut-être...



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Cette rencontre, je l'ai faite avec la musique. J'étais un privilégié parce que mes parents qui écoutaient de la musique et lisaient. Après la fac de Sociologie, quand j'ai démarré à la Scène nationale de Bayonne, j'ai pu concilier mon intérêt personnel pour la musique, le spectacle vivant et une sensibilité à la société, à ce qui s'y déroule, ce qui nous constitue collectivement. Travailler dans le culturel me permet de concilier les deux choses. C'est pour cela que ça m'intéresse, et que c'est plus qu'un travail.

Mes parents n'étaient pas artistes, et moi je ne pratique rien. Ce qui m'a toujours plu, c'est de partager et transmettre. À la fac, je lisais toute la presse musicale et Club et concert, et je sélectionnais pour les autres, il faut qu'on aille voir ça et ça. Encore maintenant, je fais des play-lists. J'ai encore beaucoup de plaisir à partager les émotions. Faire une programmation, c'est encore ça, se poser des questions sur ce qu'on a envie de partager, qu'est-ce que j'ai envie de montrer...

Enfant, mon père m'avait proposé de choisir un concert. Je choisis Téléphone, mais le groupe se sépare. Quelques temps après, je dis : Balavoine. Pas de bol, il meurt dans l'accident d'hélicoptère ! Un ou deux ans après, mon père prend des places pour ACDC, et on apprend en arrivant que le guitariste s'est cassé la jambe : le concert est annulé ! Le chat noir ! Donc, le premier concert, forcément je m'en souviens bien, c'était Sting, en solo, j'avais l'impression de voir un truc de grand.

Le théâtre me procure moins d'émotion immédiate que la musique, le cirque ou la danse. C'est un rapport plus réfléchi peut-être.



À quoi sert un cerisier dans un quartier ?



ENTRETIEN / LOTTIE AMOUROUX, ASSISTANTE MÉDIATION &
COMMUNICATION DU LIEU DE PRATIQUES ARTISTIQUES LE CERISIER,
BORDEAUX, COORDINATRICE DU FESTIVAL LES PETITES CERISES

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / LOTTIE AMOUROUX
ASSISTANTE MÉDIATION & COMMUNICATION DU LIEU DE PRATIQUES
ARTISTIQUES LE CERISIER, BORDEAUX
COORDINATRICE DU FESTIVAL LES PETITES CERISES

Le Cerisier, c'est le nom du lieu créé et géré par la **compagnie Apsaras**, inauguré en septembre 2015. Il a commencé à ouvrir ses portes à partir de janvier 2015. La cie Apsaras existe depuis 25 ans, avec des créations Tout public autour de l'Orient et plus contemporaines ces dernières années. Henri Bonnithon* est à l'origine de ce lieu intermédiaire de pratiques artistiques. Situé dans le quartier Bacalan de Bordeaux, un quartier prioritaire, plutôt populaire et excentré, **le Cerisier** s'organise en deux parties : le plateau avec un espace d'accueil, qu'un petit jardin relie à une maison dans laquelle se trouvent des bureaux partagés, les locaux d'Apsaras théâtre et d'autres associations, une compagnie de théâtre, des vidéastes.

Le projet du Cerisier s'axe surtout sur la partie plateau : pouvoir offrir un outil de travail adapté pour les arts de la scène aux compagnies et aux structures associatives pour qu'elles puissent y répéter, y mener des formations, et montrer leur travail sous forme de spectacles aboutis ou de sorties de résidence. Le principe de nos résidences correspond à une mise à disposition de l'espace en contrepartie d'une participation financière, réduite par rapport au coût réel de la salle, mais qui reste existante. Cela fait partie prenante de l'économie du lieu.

“ La compétence artistique de l'équipe est portée par Henri, c'est lui qui s'occupe de la programmation des «petites cerises», notre festival Jeune Public. Je suis davantage sur la médiation et la connaissance des publics. Il fait souvent une pré-sélection, et ensuite je regarde par rapport aux attentes connues des publics que nous cherchons à toucher.

Pour la compagnie Apsaras, c'est important de s'inscrire dans le territoire au travers de ce lieu. Une partie de notre accueil en résidence est sans sélection, il n'y a pas de prise artistique ni esthétique sur ceux qui viennent : c'est un vrai choix de laisser sa chance à tous et notamment à ceux qui sont en dehors des réseaux habituels de production diffusion. Par ailleurs, la compagnie programme aussi des formations tout au long de l'année, sous forme de stages de 3 jours autour du jeu théâtral plutôt axé sur du corporel, du masque, du clown, travail de la voix... Très vite, est arrivé le Jeune Public et le **festival Les petites cerises**. Le projet a été monté quand je suis venue en stage ici en février 2016. Mon stage durait 3 mois, dans le cadre de la Licence professionnelle Coordination de projets socio-culturels. Pendant cette période, a été monté la première édition du festival Jeune Public **Les petites cerises**. Henri Bonnithon et certains bénévoles membres du conseil d'administration avaient cette envie. Et dans

* metteur en scène de la compagnie Apsaras

* 5 établissements sur le quartier : une école maternelle avec une très petite section, deux élémentaires-maternelles, une école élémentaire et un collège.

ce désir d'ancrage dans le quartier, il y avait aussi cette volonté de travailler avec le public du territoire, avec le Jeune Public en particulier puisqu'il y a beaucoup d'écoles* ici. Par le scolaire, nous avons accès à des enfants entre deux et quinze ans.

La programmation Jeune Public est venue du projet du Cerisier. L'idée première : se lier avec les habitants du quartier. Qu'ils identifient cette ressource culturelle à côté de chez eux, et leur donner accès à une programmation de qualité, à bas coût, en adéquation avec eux, le public du quartier. Notre politique tarifaire est adaptée. Nous l'avons étudiée avec les écoles par rapport à leur budget. Par la suite, nous avons aussi développé un partenariat avec le **Collectif Bordonor** qui est une association qui existe depuis 20 ans sur le quartier « Bordeaux maritime ». En passant par eux, nous proposons sur les séances péri-scolaires et Tout public des tarifs préférentiels, 4 € au lieu de 7 €. La première édition du **festival Les petites cerises** en octobre 2016 est arrivée très vite. Nous avons accueilli 6 spectacles, en majorité des petites formes portées par la Cie Apsaras. La compagnie ne faisait pas de création Jeune Public, mais parmi ses comédiens réguliers, certains avaient envie de créer des spectacles, et ils sont passés par la compagnie pour le faire, pour avoir l'œil de Henri Bonnithon, le metteur en scène. Il y avait également la **Cie Liquidambar** avec **La maison aux arbres étourdis**, acheté ensuite par La Boite à jouer, et un autre spectacle **J'étais pas du voyage**, créé pour les adolescents, et issu d'ateliers d'écriture menés par la **Cie Les oiseaux de passage**. Des spectacles à partir de 5 ans et à partir de 13 ans pour les adolescents. Pour cette première édition, nous avons réussi à travailler avec les 5 établissements scolaires, alors que cela ne faisait qu'un an que nous étions ouverts : l'occasion des premières prises de contact avec les écoles, et de décider des modalités du festival. Nous ne prenons, a priori pas de spectacles qui durent plus de 35 minutes, pour pouvoir permettre un bord de scène après le spectacle.

“ C'est une volonté d'être dans une véritable sensibilisation, au spectacle vivant et aussi au fait d'aller dans un lieu culturel. Cette sensibilisation a fait tout de suite partie du projet, ce n'est pas juste donner un accès à du spectacle pas cher, mais aussi créer une appétence chez les enfants, qu'ils s'approprient ce lieu à côté de chez eux, qu'ils y viennent au fur et à mesure plus naturellement, et qu'on puisse peut-être devenir ressource pour leur dire « Il y a d'autres lieux, d'autres spectacles. »

A terme, nous pouvons avoir ce rôle là sur le quartier, en passant par le festival qui est un temps fort. Nous en sommes à la 3ème édition. Il y a déjà une régularité, des enfants qu'on voit chaque année, des enseignants qui sont des habitués du festival, des écoles qui réservent toutes les représentations tout de suite. Dès la deuxième édition, nous avons travaillé avec l'Inspection académique, par le biais de Laure Quémener, référente du **réseau d'éducation prioritaire** sur le quartier. Par elle, nous avons pu affiner notre programmation, optimiser la communication auprès des écoles. Elle prend en charge les réservations scolaires et nous avons inventé ensemble des outils de sensibilisation à proposer aux enseignants, que nous proposons aussi sur place.

Concrètement, cette année, nous avons des spectacles visibles à partir de 6 mois et des spectacles à partir de 7 ans. Sur ce quartier, nous avons une demande forte sur les 3 à 8 ans. Et en Tout public, il y a une véritable envie chez les parents.

Depuis deux ans, nous ne travaillons plus avec le collège. C'est vrai qu'à partir de 10 ans, ils sont sur-sollicités en propositions culturelles. Si on fait une proposition dans le cadre du festival pour cette tranche d'âge, on doit pouvoir entamer un vrai travail en amont du spectacle. Nous aimerions le mettre en place pour l'année prochaine. Il y a eu un changement de direction au collège, nous travaillons avec les associations du quartier, la nouvelle directrice en a envie... En tout cette année, en 2018, nous présentons 14 représentations et 5 spectacles : 8 scolaires, 4 Tout public et 2 péri-scolaires. Lors de la première édition, il n'y avait pas vraiment de Tout public. Suite au retour des compagnies et des bénévoles du projet, a émergé l'idée de clôturer le festival par une journée familiale. L'an dernier, nous l'avons testé. Le samedi, nous avons proposé 3 spectacles. Une représentation le matin pour du très jeune public, une l'après-midi, à partir de 6 ans, et le soir un spectacle Tout public, familial, facilement accessible à tous. Cela a très bien marché. Des enfants venus en scolaire sont revenus avec leurs parents le samedi. C'était intéressant de voir ce lien se faire, c'est tout ce qu'on essaie de mettre en place. Donc cette année, nous recommençons. Samedi, il y aura un spectacle, le matin, l'après-midi et le soir.

“ La représentation de l'après-midi rentre dans le cadre d'une sortie famille, organisée par l'amicale laïque du quartier Bacalan, donc cela veut dire que dans le public, 40 personnes adultes et enfants confondus, sont vraiment du quartier. Elles ont peut-être passé la porte du Cerisier une fois à l'occasion d'une soirée guinguette l'été – on essaie aussi d'être présent par autre chose -. C'est enthousiasmant !

La première année a été consacrée à la construction du festival et la relation aux partenaires, plus qu'à la médiation. Il y avait seulement les bords de scène. La deuxième année, suite aux retours - on essaie d'en collecter un maximum -, les bords de scène étaient animés conjointement par les artistes et par Florence Louis qui assurait le lien entre les artistes et les enfants. Elle fait de la philosophie avec les enfants. Les compagnies souhaitaient un temps après la fin du spectacle, plutôt que d'enchaîner. Cette personne amorce la discussion et ensuite, les artistes interviennent. Cette année, je m'en occuperai, en fonction de la demande des artistes. Certains tiennent à le faire seuls, mais s'il le souhaite, je peux faire l'interface entre eux et le public. Je connais la programmation et les enfants du quartier. Je suis aussi animatrice à Bacalan. Et je suis aussi identifiée au lieu.

Nous développons également une mallette pédagogique. Cette année, nous avons essayé d'associer les artistes à ça, de les aider à créer un kit pédagogique, cela a plus ou moins pris. La difficulté, c'est que les enseignants ne s'en saisissent pas ou peu. Ou les directions ne font pas redescendre l'information. Cette année, il y a eu une déception avec une compagnie qui avait fait un super boulot de dossier pédagogique, et aucun des enseignants

n'a reçu le dossier... Nous essayons de ne pas proposer qu'une simple consommation de spectacle. On s'adresse à des personnes qu'on imagine dans le même état d'esprit... Nous demandons maintenant aux enseignants de venir un peu en avance. Nous avons élaboré un petit jeu en amont du spectacle, pour parler avec les enfants de façon ludique de ce que c'est d'être spectateur, ce qu'ils peuvent faire ou pas.

“ Parfois, les enseignants veulent nous rassurer, qu'ils ont bien signifié aux enfants de ne pas faire ci ou ça, mais un spectacle c'est fait pour ressentir, prendre du plaisir, réagir... Il ne faut pas que les enfants arrivent en ayant l'impression d'être puni. Ce temps en amont est important. Les enfants comprennent mieux, en quoi par exemple c'est un avantage pour eux de ne pas parler pendant le spectacle. On invite aussi les adultes à se mêler au public et d'être présent, moi également.

Nous essayons d'être pluridisciplinaire et éclectique dans la programmation : théâtre d'objets, conte, marionnette, théâtre d'ombre, danse... Nous commençons à être identifié comme programmateur Jeune Public donc nous recevons pas mal de propositions. Le premier tri se fait d'abord en fonction de la durée, des tranches d'âge, de ne pas recevoir une compagnie deux années de suite. Comme nous travaillons avec le collectif Bordonor, nous essayons de faire le lien avec **la Boîte à jouer*** et de programmer au moins une des compagnies dont il s'occupe, pour qu'un même spectacle tourne un peu sur le quartier. Cette année, c'était la **Cie du Réfectoire**, nous avons repris **Élois et Léon**. L'an dernier, c'était le contraire. Nous avons accueilli en résidence de création le collectif **Jabberwok** avec **Les Tantalides** dans le cadre du dispositif «Coup de pouce» que nous développons avec les **3A, l'iddac**, la Boîte à jouer, le Collectif Bordonor pour accompagner une compagnie Jeune Public. Cela donne une résidence de création au Cerisier, des dates de création pendant le **festival Les petites cerises**, et ensuite des dates avec la Boîte à jouer. On aimerait le remettre en place l'an prochain sur un projet à destination des adolescents. Cela nous est arrivé aussi de repérer le travail de certaines compagnies venues au Cerisier. Par exemple, le spectacle **Fragile** qui a fait sa première date de création pendant le festival, la **Cie La tendresse du gravier** a ses bureaux dans notre espace partagé. On travaille à côté, ils nous ont montré leur spectacle, et cela nous a plu. De temps en temps, si d'avoir été usager du lieu ou des bureaux peut faire tremplin, c'est bien aussi.

Quelquefois, les artistes ont une mauvaise appréhension de ce que peut percevoir un jeune enfant d'un spectacle. Par méconnaissance, souvent. Par exemple, sous prétexte que l'on s'adresse à l'enfance, il faudrait du bruit tout le temps, de l'agitation. Si on ne laisse pas de place, qu'on explique tout, l'enfant ne va pas développer son imaginaire, c'est dommage.

“ Un enfant, même s'il ne capte pas tout du propos, comprend toujours quelque chose, il faut compter sur son imaginaire, il faut lui laisser la place... L'adulte devant un spectacle a besoin de rythme, de vide et de plein. Un enfant, c'est pareil. Il a besoin de

silences, de moments mystérieux pour s'imaginer des choses. Un enfant a une capacité à raisonner. Il ne faut pas l'oublier.

De même que, ce n'est pas parce que ce sont des enfants que trois bouts de ficelle leur suffisent. Bien sûr, les choses de bric et de broc peuvent être très bien, mais il ne faut pas rogner sur les choses sous prétexte que c'est un Jeune Public. Encore une fois, un enfant c'est un public, un spectateur, et lui aussi, il a le droit de voir du beau, de l'esthétique, du fascinant, de l'intrigant, que ce soit par le travail du décor, du son, de la lumière, du surprenant dans le jeu.

Et aussi, ne pas avoir peur de certains sujets. L'an dernier, nous avons reçu un spectacle de marionnette **La petite fille et la mer** par la **Cie Arthéma**. On finit par comprendre qu'elle vit à Tanger. Le personnage parlait à la fois arabe et français. Dans notre quartier, ça fait particulièrement sens. Pour certains enfants, de familles d'origine maghrébine – quatrième ou cinquième génération... - voir d'un coup, sur scène, mis en avant, une petite fille qui parle arabe. Ils ont fini par encourager en arabe la petite fille dans son aventure. Ensuite, d'autres enfants ont interrogé ça aussi : Pourquoi elle parle arabe ? Le spectacle Jeune Public est intéressant là-dessus aussi...Ça permet d'inverser les choses, d'aborder certains thèmes, comme la mort, de façon détournée.

“ Le spectacle vivant est là pour aiguïser notre esprit critique, ouvrir des nouvelles portes, de vision, de projection. Ça commence dès le plus jeune âge.



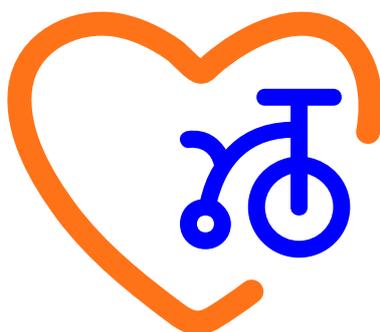
Le souvenir de votre rencontre avec l'art

LOTTIE AMOUROUX

Ma mère travaillait à la bibliothèque de Bordeaux, elle s'occupait de la programmation cinéma pour les enfants. Ensuite, elle a été professeure d'histoire de l'art. Et mes parents avaient monté une galerie d'art, **L'art content pour rien**, dans le quartier Saint-Michel. Donc, j'ai toujours baigné dedans. Pour le théâtre, j'ai moins de souvenir. Le théâtre, c'est plutôt par la pratique.

HENRI BONNITHON

J'ai une image très précise. Ma mère m'a emmené en 1971 au Musée des Beaux-arts de Bordeaux voir **l'exposition Surréalisme**. J'ai découvert un univers pictural, une rencontre avec la peinture extraordinaire. J'avais 11 ans, et après, je voulais être peintre ! Le spectacle vivant, c'est par hasard. Par la pratique. Avec l'école, plutôt des souvenirs de trucs chiants, comme voir Jean-Paul Sartre, Les mains sales, c'était épouvantable. Sinon, j'ai vu Marcel Marceau. C'était une belle rencontre.



Sans sécurité intérieure, l'enfant peut-il explorer ?



ENTRETIEN / DOCTEURE ANNE RAYNAUD-POSTEL ET LAURENCE RE-
NAUD / INSTITUT DE LA PARENTALITÉ, FLOIRAC

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / AVEC DOCTEURE ANNE RAYNAUD-POSTEL ET LAURENCE RENAUD / INSTITUT DE LA PARENTALITÉ, FLOIRAC

En s'appuyant sur la théorie de l'attachement, l'équipe de l'Institut de la Parentalité développe ses missions autour de l'information des parents et la formation des professionnels, de la périnatalité et de l'enfance.

ANNE R-P

Je suis psychiatre Adultes-Enfants, directrice et fondatrice de l'institut. J'ai été médecin généraliste, urgentiste, avant de devenir psychiatre. Mon parcours m'a amené à intervenir au cœur des familles, avec cette conscience que se jouent dans les premières années de vie des choses fondamentales et essentielles. La dimension curative n'a pas suffisamment pris en compte l'importance de cette période sensible, de ce prendre soin dans une vision préventive. Dans notre maillage sanitaire, ce n'est pas investi. Petit à petit, l'idée est venue : comment offrir cette prévention médicalisée ? Nous avons travaillé avec une petite équipe de six, dont Laurence faisait partie. En a découlé cette conscience que nous, soignants, devons investir un espace d'accompagnement spécialisé pour intervenir auprès des familles. Soit à travers des guidances très individualisées, pour accompagner les familles en cours de construction, mais aussi par des ateliers au sein desquels nous apportons des outils de compréhension et d'information aux parents. Ces actions ont pour objectif de les responsabiliser dans leur fonction parentale et de les nourrir des connaissances scientifiques que nous avons aujourd'hui en terme de développement de l'enfant, qui donnent réellement des modalités d'accompagnement très pertinentes dont les parents peuvent se saisir. Nous sommes également engagés dans la formation des professionnels, amenés à intervenir dans le champ de la petite enfance et la parentalité, soucieux d'avoir accès à ces connaissances-là.

“ Ces trois axes s'articulent autour d'un même focus théorique, orienté sur la théorie de l'attachement, un outil parfaitement accessible aux professionnels de première ligne, qui n'appartiennent pas au champ psy mais qui sont dans l'accompagnement des familles, et qui ont besoin de s'appuyer sur un outil de compréhension des interactions. Pour eux-mêmes aussi, en tant que professionnels, qu'ils puissent décoder leur vécu, et avoir un positionnement plus secure, adapté à leurs problématiques.

LAURENCE R.

* Cie Les Résonances

Je suis psychomotricienne, et j'ai travaillé en pédopsychiatrie avec le docteur Raynaud. J'ai aussi eu d'autres casquettes, notamment danseuse dans **une compagnie* spécialisée en public fragilisé**, et formatrice depuis longtemps. Ce qui m'a engagée dans ce projet de l'institut, c'est d'être passionnée du lien, comme l'est Anne, et comme elle le porte ici. Je l'ai suivie dans cette aventure où j'ai pris des missions de coordination et la responsabilité de l'axe de formation des professionnels. Le lien dont nous parlons se manifeste dans les différentes facettes de la vie. Et la culture est un formidable créateur de lien, à soi, à l'autre. Ce projet d'institut prend entièrement

sens sur ces questions : Comment prendre soin de ce lien au tout début de la vie ? Comment permettre à nos enfants de se construire avec une attention à soi et à l'autre ? Et, petit à petit, de faire évoluer une société où ça circulerait un peu mieux entre les gens... Nous sommes ressources à plusieurs niveaux : pour les parents qui concrètement ont des difficultés avec leur enfant ou leur futur enfant puisque nous accompagnons aussi en amont de la grossesse, donc au niveau micro de la cellule familiale. Et nous informons jusqu'à une échelle macro, avec des événements ou des conférences touchant un large public. Anne participait à **TEdX*** samedi dernier par exemple... Là, nous touchons une échelle plus large, sociétale, avec l'idée d'aller porter la théorie de l'attachement à tous ces niveaux, ce que Anne fait de plus en plus, au niveau politique, auprès de la justice. Nous souhaitons que l'on reconnaisse les premiers besoins de l'enfant, pour solidifier sa construction et son parcours de vie, qui ne sera pas sans embûche mais l'individu saura faire avec les embûches, ce qui change tout.

* événement =
une succession de
conférences (talk de
18 mn) pour partager
de nouvelles idées

ANNE R-P.

Nous avons plusieurs départements qui définissent nos champs d'intervention : sur le maillon de la prévention précoce, notre département Périnatalité, s'occupe du vécu de la grossesse, impactée par de nombreux d'aléas, pour lequel on néglige encore trop le vécu émotionnel. Parce que, pour nous, la parentalité commence dès le désir d'enfant. C'est encore mal connu en France, nous avons du mal à recevoir les parents assez tôt, la tendance est encore d'attendre que l'enfant témoigne d'une difficulté pour qu'on se dise Ah il se passe quelque chose. Nous souhaitons identifier la prévention dès le désir d'enfant. On le voit avec l'infertilité, les parcours de PMA sont pourvoyeurs de difficultés dans la mise en place des liens... La période essentielle est l'enfant de 0 à 5 ans et les professionnels de notre département Développement de l'enfant accueillent les familles en questionnement face aux difficultés des très jeunes enfants. Les connaissances en neurosciences sur le neuro-développement de l'enfant aujourd'hui le confirment : c'est une période extrêmement sensible, où nos interventions précoces vont être plus pertinentes. L'enfant a une plasticité cérébrale qui permet de réajuster et de ré-harmoniser les interrelations. Le résultat n'est pas instantané mais d'une grande rapidité, et il permet d'éviter que ne s'installent des troubles qui débouchent ensuite sur des pathologies chroniques. Le département Parentalités accompagne tous les changements sociétaux qui réorganisent la famille : coparentalité, homoparentalité, adoption.... Enfin, nous avons aussi un département pour les 5-12 ans, ce sont davantage des orientations vers des consultations ciblées, quand des liens sont mis à mal lors de séparations difficiles ou de décès.

* = centre médico-
psychologique

Mais nous ne sommes pas un **CMP*** privé. Nous nous questionnons vraiment sur le lien : qu'est-ce que le lien dans ces périodes-là ? L'institut est le premier site en France. Nous sommes sollicités pour en ouvrir d'autres. Notre concept est fondé sur la prévention médicalisée. Plus on va venir tôt, plus on va économiser, certes de l'argent puisque c'est un point qui compte dans notre société, mais d'abord épargner des souffrances psychiques. L'accompagnement précoce ré-harmonise les familles. Certaines témoignent «On retrouve la joie de refaire des choses ensemble, sortir...» Dans le milieu sanitaire et curatif, nous avons peu d'espace pour la culture. Nous ne sommes pas à première vue des partenaires culturels de l'iddac... Moi-même, je découvre ce médiateur qu'est la culture,

par le travail de Laurence, le travail des psychomotriciens, et aujourd'hui je m'en sers et j'y vois un intérêt grandissant.

“ Pour faire lien entre l'être et la vie, la culture est un outil. La dimension émotionnelle, quand on voit une œuvre d'art, quand on écoute une musique, nous fait passer par un éprouvé. Dans les soins que nous portons, nous ne sommes pas du tout sur une dimension cognitive intellectuelle, cela ne marche pas, on le sait. Nous invitons à repasser par la sensation, cet éprouvé. Et la culture permet cela.

LAURENCE R.

A l'Institut, Nous travaillons nous aussi avec le vivant, dans une forme de soin, du vivant qui a besoin d'aide. Nous avons acquis la connaissance du développement de l'enfant, où l'enfant se situe en fonction des âges, des stades, de quoi il a besoin. Ce sont peut-être des appuis à avoir quand on propose du spectacle jeune public, savoir à qui on s'adresse, qui est où à ce moment-là ? Nous voyons aussi comment la culture permet de réanimer certaines choses, faire éprouver à nouveau, être un moteur de développement, d'épanouissement, que ce soit par la pratique, d'en être acteur, ou tant que spectateur...

ANNE R-P.

Maintenant, nous l'utilisons pour nos conférences. Lier l'apport de connaissances et l'utilisation du théâtre pour retrouver ce qu'on va éprouver, par des petites scènes du quotidien, c'est innovant en terme de transmission des connaissances scientifiques. Nous l'avons utilisé il y a un mois, c'était très positif.

LAURENCE R.

Les retours des participants le confirment. Les situations théâtralisées permettent de se voir soi-même dans des moments du quotidien. Voir jouer la scène du parent qui crie À table ! Ensuite, le professionnel explique la situation, où en est l'enfant, de quoi il aurait besoin pour répondre à cette contrainte. Cela fait le lien entre les éprouvés de l'adulte et de l'enfant.

ANNE R-P.

C'est Laurence qui nous a permis cette jolie découverte. C'était génial et passionnant. Le fil s'est organisé autour d'un apport théorique initial, que j'animais ; ensuite deux membres de l'équipe (nous sommes 22 thérapeutes et une dizaine de formateurs) sont venus faire un éclairage ; puis la scène de théâtre mettait en scène l'éprouvé ; et enfin les professionnels retraduisaient ce qui avait été visité de l'éprouvé et de l'émotion, avec cette compréhension qu'on peut avoir du développement de l'enfant et de son besoin de sécurité émotionnelle. Les cinq courtes scènes ont rythmé la soirée. Les participants sont sortis en ayant le sentiment d'avoir appris des choses concrètement, et aussi d'avoir ri, souri, dans une respiration psychique qui ne les a pas mis en oppression. La prise de conscience des responsabilités du parent ne doit pas amener la culpabilité. La culpabilité fige, elle empêche d'avancer,

elle induit la peur, et la peur n'est pas un moteur de vie. Responsabiliser, c'est apporter les connaissances, qui vont donner les outils pour faire face au quotidien.

La théorie de l'attachement, ce n'est pas seulement pour des situations comme un deuil, c'est au quotidien : à table, pourquoi l'enfant nous kidnappe, les troubles du sommeil, pourquoi il pleure pour aller à l'école. On va parler de la violence ou de la colère, mais d'abord de cette sécurité dont l'enfant a besoin pour pouvoir explorer sa vie. Une fois que ce principe est compris, tellement d'applications en découlent.

“ L'idée, ce n'est pas de donner des notices pour être un bon parent. C'est d'avoir une conscience et une compréhension du besoin de l'enfant, qui nous responsabilisent, et ensuite d'ajuster au quotidien. On parle des parents, mais on peut parler aussi des personnes qui accueillent à la crèche, des enseignants, des juges qui décident des modes de garde de l'enfant, du maire qui organise la vie de sa commune pour la famille...

ANNE R-P

En quelques mots, c'est **une théorie décrite par John BOWLBY** dans l'après-guerre : on s'est rendu compte que les enfants avaient besoin de plus de choses que d'être nourri et changé. Qu'il y avait un besoin fondamental, mieux connu aujourd'hui. L'enfant, pour se construire, a un méta-besoin, comme un prérequis pour que son développement se fasse de manière plus harmonieuse, il a un besoin de sécurité émotionnelle, que son environnement soit cohérent, prévisible, et stable, qu'il soit réconfortant. Une fois qu'il a cela, il peut explorer et aller à la découverte. L'enfant n'a pas la possibilité de rationaliser des choses. Ce méta-besoin, on le connaît et les neurosciences le valident. Les sociétés qui ont remis cela au cœur de leur questionnement, comme le Canada, voient leur société changer. Au lieu de se demander ce que l'adulte veut faire, ils partent du besoin de l'enfant. Par exemple, pensez à l'enfant qui arrive à l'école, il est accueilli par une personne, puis ensuite la maîtresse, voir une deuxième, puis le midi à la cantine c'est encore quelqu'un d'autre, puis à la garderie du soir c'est encore une autre, et ensuite la nounou... Si, en plus il y a une situation de séparation, cela fait beaucoup.

La mise en application de cette théorie touche le champ de la petite enfance, celui des adultes, et aussi la personne âgée. Elle questionne une chaîne de responsabilités et une chaîne de sécurité. Au Canada, ils ont formé des juges, des professionnels, elle est vaste mais elle est très accessible aux professionnels non-psy.

“ Quand l'insécurité est stabilisée, alors on peut explorer. Et la dimension de la découverte culturelle est possible. Cette vision transversale, ce décloisonnement, comme en parler ici, est essentielle. Nos formations s'ouvrent à des personnes qui ne sont pas du champ sanitaire. Cela concerne tout le monde. Ce n'est pas un dogme non plus. C'est un outil, un médiateur. L'artiste qui vient se former enrichit cette théorie.

LAURENCE R.

Tant que l'enfant n'est pas en sécurité, il ne peut pas explorer. Et la culture, c'est justement quelque chose à explorer, c'est une expérience à faire. La pratique artistique pourrait se questionner à cette lumière : Qu'est-ce qu'il faut dans mon dispositif pour que l'enfant soit dans sa sécurité intérieure ? Ce serait dommage de rester dans l'intention de l'adulte sans se questionner sur le développement de l'enfant. L'effet sera amoindri...

ANNE R-P.

Toute une profondeur ne sera pas atteinte, ce serait dommage. Et puis, l'art et l'éprouvé sont une porte d'entrée pour aller retoucher cette sécurité. Nous l'utilisons nous aussi dans nos ateliers, le partage émotionnel, se reconnecter à son émotion.

LAURENCE R.

Parmi les éléments sécurisants, il y a la proximité. L'enfant doit savoir qu'il a toujours, pas loin de lui, quelqu'un sur qui il peut compter. Ce n'est pas juste une présence physique, c'est aussi une notion de disponibilité et de partage.

“ **Le moment du spectacle doit pouvoir être reparlé, l'aspect événement à un moment T doit être extrêmement bien préparé, avoir un sens globalement.**

ANNE R-P.

Le cerveau le plus actif de l'enfant jusqu'à 6 ou 7 ans est le cerveau émotionnel. Cette éducation émotionnelle est fondatrice et vitale. Dans notre société, il y a eu des diabolisations de cette expression émotionnelle. Nous pourrions nous interroger sur le fait d'avoir en consultation davantage de petits garçons... Le petit garçon doit être fort, ne pas pleurer, ne pas regarder la reine des neiges... La culture et l'art touchent. Passent par la dimension émotionnelle. C'est ce que nous cherchons à faire dans les ateliers parents-enfants, se reconnecter, recréer le lien, retisser. Passer des temps communs, dans une disponibilité l'un à l'autre, avec un partage émotionnel, en lisant un livre, regardant des dessins... À l'institut, dans ces ateliers, nous travaillons en particulier par la médiation théâtrale.

LAURENCE R.

La compagnie **Un soleil dans la nuit** intervient en binôme, avec un comédien Théo Barbe et une psychomotricienne, Andréa Torre ou Quiterie Hedde. Nos ateliers « médiatisés » fonctionnent avec un professionnel et un artiste. Concrètement, cela donne une douzaine de séances, un temps avec les parents, un autre avec les enfants, un troisième ensemble. Il y a une progression, chaque famille est accompagnée dans le collectif et par le collectif dans leur chemin : C'est quoi les émotions ? Qu'est-ce que ça fait ? Lesquelles sont les plus perturbantes pour soi ? Comment cela se manifeste dans la relation à mon enfant ? Nous aidons l'enfant à reconnaître ses émotions. Toute une génération de parents n'a pas été accompagnée à reconnaître ses émotions, donc nous aidons les parents aussi. Et à se rencontrer sur cette dimension émotionnelle. Quand l'émotion est là, qu'elle submerge, ce qui nous arrive à tous, comment on peut ne pas se désorganiser avec ça, trouver des pistes

pour se laisser faire, laisser reposer, faire redescendre, rester connecté à l'autre quand même ? Cela va être un jeu d'éprouvés. Différentes séquences : d'abord un travail d'éveil corporel aux sensations. Ensuite des expérimentations. Le comédien impulse un travail autour de la voix, ensuite cela se transforme, ça s'exprime, se verbalise.

“ La théorie de l'attachement peut être un outil pour les artistes. Ils peuvent se l'approprier avoir une compréhension de la base, de ce besoin pour l'enfant d'une sécurité émotionnelle pendant la proposition artistique, et donc être aidés dans leur réflexion sur l'environnement, le déroulement temporel, les positions, à tout ce qui se fait avant et après.

ANNE R-P.

Avoir cette connaissance peut potentialiser le partage de ce qui est proposé et imaginé sur un plan culturel. Construire une disponibilité va apporter une dimension supplémentaire, au vécu de l'artiste aussi. Ce n'est pas pour changer le travail de l'artiste, mais peut-être lui donner une conscience plus élargie de ce que sa transmission vient toucher. De même que, de notre côté, la médiation culturelle optimise et élargit ce qu'on veut transmettre. Ce que Laurence nous propose de faire lors des conférences nous sort des formations médicales habituelles, en utilisant du théâtre, la photographie... Cela nous amène à cette idée d'intégrer de façon plus générale la culture à nos vies.

LAURENCE R.

Nous pourrions envisager des formations ou des espaces de sensibilisation à la théorie de l'attachement auprès des artistes. Penser une approche informative pour le milieu culturel. Ou sur une approche plus individuelle, questionner des projets...

ANNE G.

La théorie de l'attachement pose une grille de lecture sur ce qui se joue, pour poser des actes en conscience, ce qui est très libérateur. On arrive à un autre pallier. Cela vient donner du sens, parfois à des choses faites intuitivement comme la façon d'accueillir des petits à un spectacle. Cette conscience libère la création, peut permettre d'aller plus loin sur ce qu'on a envie de transmettre et d'explorer.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

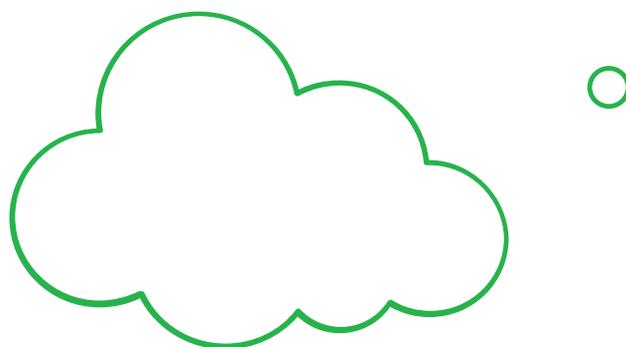
LAURENCE RENAUD

Je n'ai pas du tout été éduquée dans l'art. Voir même j'étais un peu frustrée... Du style pas de piano, parce qu'un piano prend trop de place. J'ai rencontré tout ça en devenant psychomotricienne. Pendant mes études, j'ai pratiqué la danse-théâtre. Avant, je n'ai aucun souvenir... Par contre, petite, j'ai fait ça, créer des spectacles et inviter tout le voisinage à venir voir, et je crois que j'étais assez moteur ! Mais il me semble que ce n'était pas en écho de l'école. Ah si, je me souviens d'un film vu au cinéma avec ma classe, *Le cheval venu de la mer*, qui m'avait touché mais sans comprendre. Peut-être même choqué. J'en garde cette sensation, d'incompréhension.

ANNE RAYNAUD-POSTEL

Moi j'ai eu un piano, qui petit à petit est devenu une forme de prison. Ma mère était professeure de piano et tout mon temps libre était consacré au piano. J'ai fait des heures et des heures de piano à partir de 4 ans. J'ai passé des concours d'excellence. Et puis j'ai fini par détester mon piano. Un passage par l'art plutôt dans la contrainte. Ensuite, les études de médecine, qui déconnectent de tout. Donc, après la performance musicale, c'était la performance médicale... C'est plus tard, en faisant de la photographie, que j'ai activé ce plaisir.

Moi aussi, d'abord les disques. Le jazz classique que ma mère écoutait beaucoup. Et puis *Variation pour une porte et un soupir* de Pierre Henry, acheté après que mes parents soient allés voir les ballets de Béjart et que mon père mettait sans l'écouter, juste pour montrer la qualité de ses enceintes ! Et les Pink floyd que mon frère adorait... A 20 ans, déjà loin de l'enfance, j'ai eu un choc artistique avec un concert de Joan La Barbara pendant le *festival Sigma* de Bordeaux.



Où se trouve votre âme d'enfant ?



**ENTRETIEN/ SARAH DECHELOTTE, RESPONSABLE PROGRAMMATION,
DIRECTION DE LA CULTURE, PESSAC**

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



**ENTRETIEN / SARAH DECHELOTTE, RESPONSABLE
DE LA PROGRAMMATION, DIRECTION DE LA CULTURE,
PESSAC**

Sur le Tout public, les distinctions se font au niveau des disciplines. Quand on parle de création Jeune Public, on distingue moins les disciplines : tout est ensemble, se croise. La notion de Jeune Public retient davantage l'idée d'une adresse, faisant de l'enfance un public à part entière, peut-être parce qu'il faut le différencier et avoir une attention plus particulière envers ce public-là. Mais ces artistes ne s'adressent pas seulement aux enfants, parce que les enfants ne viennent jamais tout seul au théâtre... Dans notre projet, à Pessac, maintenant, j'associe toujours Jeune Public et Famille, c'est important. Nous nous adressons à la famille entière.

Dans le service culturel de la mairie, je m'occupe de la programmation depuis deux ans, mais comme je travaille à Pessac depuis 7 ans, je connais le projet. Et je connais encore mieux le festival **Sur un petit nuage**, puisqu'étudiante, j'étais bénévole, et avant, j'étais spectatrice. Le festival a évolué, il en est à sa 17^{ème} édition. L'ancienne programmatrice Sandrine Weishaar m'a énormément appris, c'est son regard qui m'a donné envie d'évoluer. Ce projet m'intéresse, tant par rapport au public, qu'aux disciplines, qu'aux habitants.

“ Pessac est une commune avec beaucoup de familles, et le festival Sur un petit nuage est devenu un rendez-vous incontournable.

Le spectacle Jeune Public est d'autant plus intéressant, à mon sens, quand il y a un double niveau de lecture : il s'adresse aux enfants et à ceux qui les accompagnent. Si pendant le spectacle, le parent ou l'accompagnant regarde son téléphone portable ou autre, il n'y aura pas de partage entre l'enfant et l'adulte. Il faut sortir du cliché que s'adresser à l'enfant ne serait pas grand-chose... Et, éviter de programmer certains spectacles trop en surface. Les enfants sont des éponges. Ils sont curieux. On peut leur montrer beaucoup de choses. D'une façon générale, ils aiment voir des spectacles, ils aiment un peu tout, c'est à nous dans le travail de programmation de leur donner à voir autre chose, d'avoir une exigence positive, et de fabriquer des liens pour la médiation.

“ L'idée, ce n'est pas qu'ils soient forcément marqués par le spectacle, mais que sur le moment ils vivent quelque chose, qu'ils en gardent quelque chose, qu'ils puissent partager avec les parents ou les grands-parents, à l'école... Que ça les aide à grandir, à s'épanouir, à s'ouvrir aux autres et au monde !

Dans la programmation, mon attention se porte beaucoup sur le sens. Essayer d'aller plus loin. Je la construis en lien avec la médiation. Systématiquement, quand je choisis un spectacle, je pense aux partenaires, au territoire, à toutes les actions de médiation à mettre en place.

Depuis quelques mois, nous avons un nouveau médiateur culturel. Je fais en sorte de l'emmener avec moi voir beaucoup de spectacles pour qu'on puisse échanger. En sortant de voir un spectacle, nous discutons, « On pourrait faire ça avec le centre social, etc ». Il faut vraiment avoir le projet du territoire pour lequel on travaille en soi, le connaître. Et je m'oblige aussi à aller voir des spectacles même si a priori cela ne rentre pas dans le budget ou techniquement, pour rester en éveil, ne rien fermer. Voir la création contemporaine le plus possible, locale ou non.

Quelquefois, nous avons programmé un spectacle avec un projet de médiation, malgré des limites au départ. Nous l'avons construit différemment : de façon plus conséquente avec des centres sociaux, avec Domofrance, nous avons cherché d'autres partenaires. Les choses sont devenues possibles, alors qu'à la base, cela ne le paraissait pas...

Par exemple, pour le festival **Sur un petit nuage**, nous accueillons **Kolok**, par la cie **E.V.E.R*** de Camille Rocailleux. Le projet de médiation lié est conséquent, il y en a 3 ou 4 comme ça. La cie E.V.E.R est venue en résidence, a présenté une sortie de résidence, la création de Kolok se fait pour l'inauguration du Festival, en même temps qu'ils ont une carte blanche pour investir le lieu ce jour-là. Il y aura des ateliers, des parcours dans la ville, des rencontres avec les artistes, des ateliers d'initiation, la venue au spectacle... La compagnie a commencé en septembre, et le festival se déroule en décembre. C'est vraiment une présence sur le territoire, à différents moments, avec différents publics. Tisser les choses de cette façon me semble vraiment intéressant. Le temps du festival n'est pas l'idéal pour la médiation, il y a beaucoup de spectacles. Nous la développons plutôt en amont. Notamment avec les 3 centres sociaux. Nous programmons dans leurs lieux. Du montage au démontage du spectacle, il va se passer des choses, les enfants vont faire visiter le centre social aux artistes...

La médiation est en plein développement. Toutes les compagnies en proposent. Il faut être vigilant, cela ne doit pas devenir un fourre-tout. Toujours garder le sens. Tous les lieux n'ont pas les moyens d'avoir quelqu'un qui s'occupe de la médiation culturelle.

“ Nous, nous avons cette chance d'avoir un médiateur. Pour mener les projets, c'est super. Voilà un poste qui devrait se développer. Parce que c'est également favorable pour la fréquentation des salles.

A Pessac, le public est très en demande. La fréquentation sur le festival augmente d'année en année. Les parents et les grands-parents emmènent les enfants. Nous proposons beaucoup d'ateliers parents enfants. Quand c'est bien fait, c'est magique. Aujourd'hui, les ateliers de pratique menés pendant le festival le sont par des artistes. Avant, nous prenions des intervenants extérieurs. Mais avec les artistes eux-mêmes, cela donne un écho supplémentaire au spectacle. Avec certaines compagnies, selon les disponibilités, une discussion s'engage pour construire soit des ateliers ou alors une rencontre.

* = Cie ÉCLATS. Lire leur entretien.

Sophie Grelié* présente **Toi et moi Dix Doigts** au centre social de Saige. La bibliothèque de quartier juste à côté est aussi en demande. Le médiateur culturel en a discuté avec Sophie. Et en fonction de leur espace, elle a proposé un atelier parent-enfant avec des guitares et des miroirs. Donc, la bibliothèque Pablo Neruda qui avait ce désir va accueillir cet atelier.

Pas un spectacle Jeune Public dans notre programmation, festival ou saison, n'existe sans un lien ailleurs... Comme nous n'avons pas de théâtre à nous, le Jeune Public se déroule partout dans la ville. Dans les médiathèques, dans les salles du Château de Camponac qui sont habituellement des bureaux, dans les centres sociaux, le cinéma Jean Eustache, les bibliothèques de quartier, dans le Parc du Bourghail. Cette année, nous organisons une chasse aux trésors qui met en scène le patrimoine pessacais et le trésor se trouve à la salle Bellegrave, transformée en **Kid Palace**, la boîte de nuit pour les enfants, le spectacle qui clôture le festival. Ce sont des formes de transversalité, qui répondent à la demande municipale. Nous travaillons ensemble : culture, patrimoine, tourisme, lecture publique, spectacles.

“ Nous inventons à chaque fois. J'amène la programmation, et ensuite, avec le médiateur et les artistes, nous essayons d'imbriquer, de lier, donner du sens...

Parfois, c'est l'inverse. Nous développons un large projet de médiation **Souffleurs de mots**, autour du théâtre contemporain, avec une invitation de l'auteur. Là, par exemple, je dois trouver le spectacle qui va aller avec. L'an dernier, en Bretagne, j'ai vu le spectacle **Moi Canard**, par le Joli Collectif. D'abord, je suis sortie emballée, et ensuite j'ai pensé que ça allait complètement avec ce projet de médiation. Donc je l'ai pris en programmation de saison, en support de ce projet de médiation, même si l'auteure n'est pas forcément très connue dans la littérature jeunesse, mais d'autant plus, ça a confirmé mon choix. Le festival **Sur un petit nuage** est l'occasion de montrer des spectacles exigeants, et beaucoup de créations puisque nous souhaitons continuer de participer de façon importante au soutien à la création et organiser une journée professionnelle. Cette année, sur 14 spectacles, nous présentons 6 créations dont 4 de compagnies régionales. Nous essayons d'avoir un équilibre, diffuser des spectacles déjà existants, des coups de cœur que j'ai vraiment envie de montrer à Pessac, et puis des créations avec les risques que cela comporte. Sur les créations, j'ai tendance à suivre des compagnies dont je connais le travail, mais j'essaie d'ouvrir à des compagnies que je ne connais pas. En Gironde, il y a beaucoup de propositions. C'est important de donner des chances à des compagnies qui se lancent, ou dont cela va être le premier Jeune Public. **La Boîte à Jouer*** le fait beaucoup, c'est chouette. Avec la nouvelle région, il y a aussi beaucoup de découvertes à faire. Nous sommes très sollicités ! Les choix se font sans règle. **Gretel et Hansel** par Le Bottom théâtre, leur proposition m'a emballée de suite, sans rien avoir vu d'eux avant. Avec une autre compagnie, la relation a commencé, je les suis, sur un rythme plus lent. L'histoire avec la compagnie québécoise **Les Incomplètes** est intéressante. Nous l'avons accueillie en résidence à Pessac, et en co-production. À l'époque, nous avions un peu de budget pour des co-productions, nous n'en n'avons plus.

* = Lire l'entretien d'Estelle Martinet.

Elles reviennent 4 ans après, on accueille l'exposition **Les Berçantes, œuvres de mémoire** et le spectacle **Les matinées berçantes** qui sera la première française avant d'aller au **festival Momix** en février. J'en suis fière ! Pour l'exposition, elles ont réalisé certaines images ici, à l'océan, dans les Landes, elles ont capté des sons, elles ont travaillé sur des berceuses gasconnes entre autre. C'est très conséquent pour nous.

“ **Mais cela nous tient à cœur parce que c'est un projet, comme Kolok, qui repose sur une relation, une histoire.**

Nous sommes en régie directe, nous n'avons pas de demande de recette par rapport à la dépense. C'est un projet global. Ce qui peut permettre de programmer un spectacle plus cher, ou avec une jauge plus petite. Sans régie directe, ou en ayant des comptes à rendre sur le coût fauteuil, on aura tendance à devoir faire plus attention. La question de la jauge pour les petits est importante, elle peut remettre en question la qualité de l'accueil du public et du spectacle. Sur le festival, certains spectacles coûtent aussi cher qu'un spectacle tout public dans la salle du Galet avec 400 places... Dans les centres sociaux, on peut faire des choses plus légères qui sont tout aussi exigeantes. Parfois les équipes techniques le comprennent mal, pour 30 mn et une jauge à 200 mettre tout ça en place... Et avec des jauges à 30 sur la Petite Enfance, en deux semaines, c'est plein, et là, clairement, on ne peut pas satisfaire la demande.

“ **Le fait de ne pas avoir un lieu devient positif et favorise les rencontres. Cela nous oblige à aller sur le territoire. Le public nous le dit, ils apprécient qu'il se passe des choses dans leur quartier. C'est nous qui venons. Ce n'est pas évident du point de vue organisation mais c'est bien du point de vue relationnel, des liens tissés avec les centres d'animations, les partenaires sociaux, les habitants.**

C'est vrai que sans budget de co-production, c'est plus compliqué aujourd'hui de soutenir la création. Maintenant, nous faisons uniquement du prêt-plateau, c'est-à-dire que nous mettons à disposition le plateau et nous prenons en charge les repas du midi. Cela s'adresse principalement aux compagnies locales. C'est difficile à mettre en avant, ce n'est pas une résidence puisque les artistes ne sont pas rémunérés. Mais cela existe quand même, c'est un lieu de travail qu'on leur prête. J'essaie de lier ces pré-plateaux le plus possible à des projets, pour au moins accompagner financièrement à un autre endroit. Parce que, comment faire autrement ce soutien à la création ? C'est une vraie question... Ces projets qui lient création, diffusion et médiation, c'est une façon. Sur la journée professionnelle, j'essaie d'accompagner les compagnies qui présentent des créations ou des sorties de résidence, ce n'est pas évident, elles peuvent être encore dans la fragilité. J'ai déjà en tête pour 2019 des créations que j'ai envie de soutenir, et donc je réfléchis à cet ensemble pour donner un sens. La programmation de spectacle est intéressante

pour ça, de suivre toutes ces étapes. Et de travailler avec le médiateur, la technique, la communication, les équipes, etc. J'essaie de les encourager à venir aux sorties de résidence. Nous devons rester vigilant à ce que notre travail reste en lien avec l'artistique, de ne pas être trop embarquée dans l'organisationnel et l'opérationnel.

“ Ce n'est pas évident d'équilibrer, entre les créations, les fidélités à des artistes, et de laisser la chance à d'autres compagnies. Avec déjà 6 créations sur 14 spectacles, et ensuite respecter l'équilibre des âges, des disciplines, donc il faut faire des choix...

Je suis attentive à ce que font les autres programmeurs, qu'on ne soit pas tous partenaires du même spectacle. Avec Canéjan*, nous discutons beaucoup, où on en est, ce qu'on fait... Il faut une attention. Si l'un y va, alors parfois l'autre peut être pas. Mais attention ce n'est pas une règle, loin de là et parfois c'est quand même le cas. Nous ne pourrions pas accueillir toutes les propositions de 2019. Comment faire ? Est-ce qu'il faut tout mettre sur un spectacle ?

Je trouve que nous travaillons assez bien ensemble, entre structures. Certains spectacles tournent beaucoup. Pour le public, ce n'est pas gênant, au contraire, les gens vont voir les spectacles qui jouent dans leur ville, le plus près de chez eux. En terme de création et de visibilité, je ne pense pas que cela soit un souci non plus.

Je vais être plus vigilante sur un spectacle qui arrive d'une autre région. Parce que pouvoir présenter ce que j'ai repéré, c'est le fruit d'un travail, de déplacements. Et une réelle satisfaction de participer à cette découverte. Et à l'inverse, notre rôle de programmeur, c'est de parler des spectacles d'ici hors région, de défendre la création, de parler entre collègues, d'échanger. C'est bien aussi d'arriver à montrer des choses qui n'ont pas été encore vues en Gironde. Sur le festival **Sur un petit nuage**, je montre peu de spectacles qui auraient déjà beaucoup tournés en Gironde. En programmation de saison, oui. Mais pour le Festival, il y a des attentes du public, des partenaires, des professionnels. On doit amener ça aussi, des choses nouvelles. C'est pour ça que je vais voir beaucoup de choses dans les autres régions, on me donne les moyens de faire ces déplacements, donc je prends le temps de les faire. Avant tout, je suis chargée de programmation et par rapport au Festival, j'ai cette mission de découverte. Je suis attentive à la création contemporaine. Parfois, j'aimerais aller plus loin. J'aime beaucoup les spectacles sans histoire. Les parents vont avoir plus de mal, je le sais. Les enfants, non... ils ont cette capacité. Je me restreins un peu, pour garder l'équilibre. Dans le cadre du festival, le public de Pessac nous fait confiance, c'est un super public. Les artistes le disent. Il faut dire que le travail est mené depuis longtemps. Le Festival permet d'expérimenter, on peut s'autoriser de montrer des créations contemporaines très exigeantes. Plus on s'ouvre à différentes formes, plus on montre de choses, plus l'enfant a l'habitude d'être ouvert, cela l'aide à grandir je pense. J'aimerais aller au Festival **La grande échelle** au Montfort Théâtre à Paris, il présente beaucoup de spectacles plus difficiles à identifier, des performances, qui ouvrent les possibles. J'ai envie d'aller vers ça. Mais cela doit rester accessible. La médiation culturelle sert à ça aussi, à accompagner certains projets plus que d'autres.

* = Centre culturel Simone Signoret. Lire l'entretien de Sophie Casteignau.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

J'ai cette habitude du spectacle depuis toute petite. Ma mère m'amenait voir des spectacles, des expositions. Je ne me rappelle pas d'un début. Comme si ça avait toujours été présent et que c'était normal.

Plus grande, jeune adulte, j'allais souvent aux 4 saisons à Gradignan où j'ai découvert beaucoup de choses. Mais j'ai le sentiment aussi d'avoir été marquée et formée par ce que je n'ai pas aimé. Par exemple, je me souviens très bien d'un concert de Jordi Saval et la viole de gambe, je ne suis pas très musique, ma mère m'avait poussée à y aller. Je me suis ennuyée du début à la fin mais je me souviens vraiment des gens, du public complètement dans l'exigence musicale, les gens étaient dans une espèce de bulle, les rappels à n'en plus finir... Quelque chose de ce moment m'a marquée. M'a suivie.

Enfant et ado, j'allais voir des spectacles qui n'étaient pas étiquetés Jeunesse. On est attentif à ça aujourd'hui, mais je me rends compte que ma mère m'emmenait voir des spectacles Tout public, comme **Ilka Schönbein** qui est une artiste qui me fascine encore. Ma sœur, depuis, par contre ne peut plus voir un spectacle de marionnettes !

Un artiste marquant en Jeune Public, et qui est devenu une référence pour moi, c'est **Damien Bouvet**, nous accueillons son nouveau spectacle Lilelalolu. Ce n'est pas juste un spectacle, c'est un état d'esprit, une réflexion, il a une vraie adresse au Jeune public, Quand tu parles avec lui, il emmène plus loin, il ouvre le regard. Et en tant qu'adulte, il m'apporte aussi des choses. Ce sont des artistes qui font confiance aux enfants. Damien Bouvet est étonnant, il mesure 1m90 et s'adresse aux enfants de deux ans. La première fois qu'on le voit, on se demande ce que ça peut donner... Il rentre dans le jeu des enfants. À la fin d'un spectacle, il demande à tout le monde de faire quelque chose, un geste, même aux adultes, et il interpelle ceux qui ne font rien : elle est où votre âme d'enfant ? Comme dans les spectacles que fait **Sophie Grelié**. **Zaz Rosnet** aussi a ce regard que je trouve intéressant. Les professionnels peuvent avoir peur parfois des artistes comme ça, comme si cela en demandait trop aux enfants... Pourtant, ce sont des artistes qui se consacrent vraiment à la question de l'enfant, il y a une vraie force, ils font vraiment attention à eux, à leur place, comme des citoyens.

COMMENT CALCULER LE PRIX DE L'AUDACE ?



ENTRETIEN / KARINE HERNANDEZ, CHARGÉE DE PRODUCTION,
COMPAGNIE LES LUBIES, BORDEAUX

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / KARINE HERNANDEZ, CHARGÉE DE PRODUCTION, COMPAGNIE LES LUBIES, BORDEAUX

J'ai commencé dans ce métier il y a 7 ans avec **Les Lubies**. Profitant d'une reconversion professionnelle, j'intègre une formation à l'**iddac**, puis à Nantes chez **Artes**. J'arrive avec un background de secrétaire de direction mais je ne connais pas le métier de chargée de production/diffusion, je n'ai aucun réseau dans le milieu culturel, alors comment faire : plonger dans la piscine et voir si j'arrive à nager ! La chance que j'ai eue, c'est de rencontrer Les Lubies, c'est-à-dire Sonia Millot et Vincent Nadal qui avaient l'envie de reprendre le développement de l'association qui vivotait sur Bordeaux.

Comment s'y prendre ? Très vite, l'idée de reprendre **Ubu Roi**, spectacle que Sonia et Vincent avaient créé auparavant, semble être la meilleure stratégie. Cette nouvelle version deviendra **Ubu Roi Vrout**. Nous partons à la rencontre des programmeurs pour réactiver le réseau des artistes et échanger avec les pros, voir comment cela est réalisable ? Auront-ils envie de pré-acheter ? Spectacle classique revisité tout public, dès 12 ans, nous proposons en parallèle des médiations à l'attention des collégiens et lycéens. La confiance est là. Une dizaine de dates sont calées ! Autre bonne nouvelle, le spectacle sera proposé à Région(s) en Scène*, une chance de montrer le spectacle à une centaine de programmeurs. Succès, une tournée se met en place. Je suis dans le bain : devis, contrats, logistique... C'est parti !!

En parallèle, je cherche des dates pour un autre spectacle de l'association : **Une demande en mariage tout terrain d'après Tchekhov**. Ma mission est de le vendre hors Aquitaine. Pour avoir mes heures d'intermittence, je m'engage auprès d'autres compagnies, et pour des missions sur le festival d'Avignon.

Vient ensuite le moment de monter une nouvelle production des Lubies, et le désir d'un spectacle Jeune Public. Sonia et Vincent rencontrent Sandrine Roche, après avoir découvert son texte **Ravie***, et l'envie forte de travailler autour de cette ré-écriture de La chèvre de Monsieur Seguin, c'est décidé, c'est ce texte ! Le travail de production est un travail d'équipe, les premières envies artistiques s'écrivent, on établit un premier dossier, on estime les temps de répétitions, on chiffre. Viendra alors le temps des rendez-vous, et commencer à raconter notre nouveau projet. Quelques pré-achats se calent.

“ Cette fois-ci, notre chance viendra d'être invités à la Journée professionnelle de présentation des projets lors du festival de Pessac, où de nombreux programmeurs sont présents. À la suite de cette journée, de nombreuses options de pré-achats se caleront, Drac, Région, Département et Ville seront partenaires ainsi que des Scènes Nationales et Scènes conventionnées. C'est stimulant, mais ça met la pression...

* = dispositif de repérage de créations en région

* aux éditions Théâtrales Jeunesse

Le spectacle créé en Novembre sera invité à une journée Pro organisée par l'Oara. Le spectacle ne fera pas l'unanimité... Nous passerons les premières représentations à resserrer pour gagner en rythme, en espérant pouvoir faire venir à nouveau les programmeurs, chose impossible que je vais le découvrir... Pour autant, ce n'est pas un échec : 70 dates soutenues par des actions de médiations à l'attention des cycles 3. Les programmeurs qui nous accueillent sont contents, les scolaires se passent très bien, nos médiations et notre dossier pédagogique, nos bords de scène plaisent. L'équipe est très présente pour le public, échanges riches, on partage des affiches, Blanquette signe même des autographes... Nous aimons créer ces liens. Pour **Ravie**, et cette belle tournée, Sonia et Vincent ont formé une équipe pour assurer les nombreuses heures de médiations autour des représentations. Ils créent autour des spectacles des fiches Ateliers pour les médiations en lien avec les représentations. Rien n'est fermé, on peut toujours adapter aux volontés du programmeur ou aux contraintes de temps, d'horaires de bus... Mais il y a une base. On cadre. Actuellement, nous sommes en création sur un nouveau spectacle jeune public, nous reprenons les mêmes recettes : Vincent a déjà préparé le dossier pédagogique à l'attention des enseignants qui pourront s'emparer des différentes pistes à explorer avec leurs élèves et Sonia a préparé 3 fiches ateliers en lien avec le théâtre d'Ombres : une, à l'attention des Bibliothécaires et des Enseignants pour une formation Théâtre d'ombres ; la deuxième est un atelier Parent-Enfant, 15 duos qui repartent chacun avec leur petit théâtre d'ombres ; le troisième atelier correspond à une sensibilisation au théâtre d'ombres cadrée sur 1h30 mais variable selon l'âge des enfants.

* D'après «Histoires comme ça» de Rudyard Kipling

Le nouveau spectacle **Enfant d'éléphant*** est conçu et vendu avec un joli moment en fin de spectacle où l'on dévoile un peu les coulisses et quelques principes d'ombres. On transmet aux enfants quelques secrets. Cette façon de faire est issue de l'expérience des deux artistes autour d'un précédent spectacle **À l'ombre d'une histoire** que Sonia avait conçu avec la cie La petite fabrique*. Les petits castelets de l'histoire sont retournés à la fin du spectacle, les enfants adorent ce moment où la magie et les secrets de la fabrication sont montrés.

* À l'ombre d'une histoire, avec l'accord de Betty Heurtebise, est maintenant au catalogue de la cie Les Lubies

“ **Enfant d'éléphant est un spectacle de théâtre d'ombres nomade, à l'attention des 6/11 ans, pour une jauge de 120 enfants (4 classes). Cette création peut s'entendre comme une éloge de la curiosité.**

Nous continuons les résidences de ce nouveau spectacle sur 2019, en Janvier en Vallée d'Aspe, en février en Vallée de Josbaig, en mars à Mauléon, en avril à Arnac la Poste et Gradignan, en août à Gradignan, en novembre à Agen. La première représentation est prévue au Théâtre Ducourneau Scène Conventionnée à Agen, le dimanche 3 novembre après-midi en tout public, suivi de 2 représentations scolaires le 5 novembre. S'enchaîneront en suivant les pré-achats avec nos partenaires sur les saisons 19/20 et 20/21 (la Boite à Jouer, Espace Jéliote Scène Conventionnée d'Oloron, Communauté d'agglomération Pays Basque, Théâtre du

Cloître Scène Conventionnée de Bellac , Théâtre des 4 saisons Scène Conventionnée de Gradignan, Théâtre en Dracénie à Draguignan, Centre Culturel Simone Signoret – festival méli mélo, LaRural à Créon... À la demande de certaines communautés d'agglomération, nous personnalisons avec eux des projets de médiation autour du spectacle **Enfant d'éléphant**. Elles seront cadrées en fonction de leurs contraintes et de nos lubies. Côté médiation, il y a toujours un équilibre à trouver entre le nombre d'heures d'ateliers et le nombre de représentations.

“ Nous souhaitons proposer ces médiations sur une semaine, rester sur le territoire, prendre le temps avec les habitants, les enfants, les organisateurs, et donner l'envie de venir sur les représentations que nous proposerons à la salle des fêtes, au centre culturel, dans la salle de spectacle...

Aux Lubies, nous avons 6 spectacles au catalogue : **Enfant d'éléphant**, en tournée dès le 3 novembre 2019 ; **Ravie** de Sandrine Roche ; **Ubu roi Vrout** d'après Jarry ; **Une demande en mariage tout terrain** d'après Tchekhov ; **À l'ombre d'une histoire** et **Petit Ours**. Nous avons quasiment un spectacle pour toutes les tranches d'âges, de la Petite Enfance à l'école primaire. **Ubu Roi Vrout** et **Une demande en mariage tout terrain** s'adressent plus aux adolescents et aux adultes.

“ Dans mon travail, je considère qu'il faut aller voir, voir et voir des spectacles ! Cela me nourrit ; des thématiques reviennent, des modes apparaissent, des innovations.... Je vais voir des spectacles comme le font les programmeurs, on se rejoint à cet endroit de la découverte, de la rencontre avec un artiste, du joli moment. Le chargé de production/diffusion est un pivot entre le programmeur et l'artiste, qui doit comprendre et anticiper les problématiques des deux côtés et instaurer de la confiance et du respect.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Ma mère faisait du théâtre amateur. J'allais la voir à la salle des fêtes de mon village en Normandie. Je me souviens d'un grand plaisir, d'une grande fierté de ce joli moment ensemble. Mes parents n'allaient pas au théâtre, ils n'en avaient pas l'habitude. Un jour, les parents d'une amie m'ont emmenée au **Théâtre de Cherbourg**, écouter Anne Sylvestre. Je me souviens d'une grande émotion de découvrir ce magnifique théâtre à l'italienne. J'y suis retournée à l'adolescence puis jeune adulte. Comme je n'avais pas beaucoup d'argent, je prenais des places au Poulailleur... J'adorais y aller, chaque fois.

Il y a peu de temps, je suis allée à l'Opéra de Bordeaux, chaque fois je retrouve cet âme, j'aime y entendre les applaudissements claquer. De la même façon, j'aime quand les gens sortent de la salle des fêtes avec un grand sourire, d'avoir aimé, d'être étonnés, surpris par la représentation. Ravie si le temps d'un moment, ils ont oublié leurs soucis, leurs problèmes, leurs téléés... Ça me rend très heureuse, juste ça.

Mon rêve serait qu'avec Les Lubies, on aille jouer au Théâtre de Cherbourg, j'ai ça en tête, chaque fois...

Faut-il donner toutes les clés



ENTRETIEN/ JULIE LÄDERACH, VIOLONCELLISTE,
ET CHRIS MARTINEAU, ALTISTE,
CO-DIRECTRICES ARTISTIQUES DU COLLECTIF TUTTI

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



**ENTRETIEN/ JULIE LÄDERACH, VIOLONCELLISTE, ET
CHRIS MARTINEAU, ALTISTE,
CO-DIRECTRICES ARTISTIQUES DU COLLECTIF TUTTI
BÈGLES**

JULIE L.

L'association Tutti existe depuis 1993. La présence institutionnelle de Tutti a une meilleure visibilité depuis 2013 avec l'arrivée de Charlotte Duboscq, chargée de production qui a ainsi apporté une structuration pérenne. Tout le travail réalisé en amont avec Chris était intense, et la rencontre avec Charlotte nous a permis de prendre de l'envol. On nous a demandé de jouer notre spectacle **Les fleurs de Bach**, un duo alto-violoncelle, en Jeune Public. Avec Chris, nous travaillions toutes les deux autour de JS Bach, sans avoir l'idée d'un spectacle Jeune Public. C'est en rencontrant Joël Brouch à l'OARA qui nous a dit « Ce serait bien si vous pouviez élargir la proposition aussi aux enfants. » Mais le spectacle n'est pas devenu un Jeune Public.

CHRIS M.

* lieu dirigé par
Odile Robert et
ensuite par Agnès
Coisnay

Cela ne va pas être une spécificité, l'enfant est considéré au même endroit que n'importe quel «public». Il n'y a pas de hiérarchie ! Mais c'était logique, nous avons déjà tout un parcours en lien avec la **Maison des enfants***, dans les années 90, l'un des premiers lieux de diffusion de spectacle Jeune public et d'accueil d'artistes en résidence, en lien avec des ateliers d'expression artistique. Dans les années 2000, **Les Imprévisibles** (danseurs et musiciens improvisateurs de Tutti) ont avec la **Maison des enfants** mené des projets à l'Opéra de Bordeaux et dans l'espace public, réunissant enfants et artistes performeurs dans une même pratique d'improvisation partagée : Les Architectes de l'Imprévisible. Les parcours individuels de certains membres de Tutti sont en lien avec la Petite Enfance, avec l'enfance en général, autour de la transmission, comme l'éveil musical ou la formation des professionnels. C'est mon cas : mon histoire avec la **Cie Eclats** au sein de laquelle j'ai oeuvré par le passé dans un champ pédagogique et créatif, et plus récemment, pour le spectacle **Si le Sirocco s'y croit** et sa version en basque **Ai! Ze haizea!**, qui là est une commande spécifique pour le jeune public et donc pensée comme telle. Avec Tutti et la chorégraphe **Makiko Ito**, le spectacle **BB** est également pensé à la base pour des bébés. **Les Fleurs de Bach** et **Le Cri du Lustre** n'ont pas été pensés pour les enfants, mais proposés aux enfants. Nous avons composé, interprété, mis en scène nos musiques : posé un acte artistique. C'est ensuite une question de format. Dans l'ensemble, on dira qu'à partir de 7 ans, nos spectacles fonctionnent très bien, donc ils deviennent aussi «jeune public» et sont soutenus par des programmeurs dans ce sens. Nous créons pour des lieux dédiés mais nous proposons aussi des formes performatives improvisées. Ce sont deux choses différentes.

“ Chaque spectacle a ses exigences techniques, d'espace, de lumière, qui font partie de son écriture et nous en défendons la nécessité. Nous les adaptons, mais un minimum de magie doit être garanti !

L'association est devenue un collectif. Il y a tellement de projets différents, l'éventail de Tutti est large : jouer pour des bébés de 6 à 18 mois jusqu'à la performance, en passant par le travail avec les publics extraordinaires (nous appelons ainsi les personnes hospitalisées, âgées ou handicapées). On réfléchit à qui l'on s'adresse, mais notre langage, notre exigence, notre investissement sont toujours les mêmes. Suite à la rencontre avec Elodie Robine, altiste, et le violoncelliste Sylvain Meillan, une belle rencontre artistique et humaine, nous avons eu envie de développer notre duo **Les fleurs de Bach** en un quatuor, un duo-miroir, **Le Cri du Lustre**, un théâtre musical qui est davantage avec le corps. Le background des artistes de Tutti est de travailler en complicité avec des danseurs, nous sommes un collectif de musiciens et de danseurs improvisateurs. Nos spectacles mêlent danse et musique, et s'il n'y a que des musiciens au plateau, nous avons une attention particulière aux corps du musicien avec son instrument. Nous avons travaillé avec Stéphane G. Roussel pour mettre en scène **Le Cri du Lustre**. Yvan Blanloeil avait créé des images en mapping pour accompagner le concert **Les fleurs de Bach**, car on nous avait conseillé d'amener de la matière visuelle. C'est vrai que ça marchait, mais nous avons souvent joué en version musicale uniquement, et cela fonctionnait très bien aussi... On a souvent tendance à penser qu'il faut ajouter ci ou ça pour le Jeune Public. Nous l'avons fait avec Yvan parce que c'était poétique, et cela ajoutait une magie, mais le terreau principal est la musique et nous.

Dans **Le Cri du Lustre**, nous avons pris le parti de la musique/le corps/l'espace/la mise en scène/la lumière. Le cri : du silence au fracas. Du lustre : de l'éclat de lumière au noir. Rien n'existait pour cette formation inédite, ce sont donc des compositions, avec un travail d'écriture issu d'improvisations. On ne voulait pas un concert avec des applaudissements entre les morceaux mais une forme spectaculaire, comme c'était déjà le cas avec **Les fleurs de Bach**. 4 musiciens, l'effet miroir, jouer sur les différentes formations au sein du quatuor : le solo, le duo, le trio, l'unité et l'ensemble. Le spectacle tourne encore. Il a une belle vie. Nous l'avons aussi joué en tournée CCAS*, testé en tout terrain, en VTT comme on dit, Violons Tous Terrains ! C'est magnifique de pouvoir jouer et rejouer, parce que tu maîtrises et alors, tu peux vraiment jouer très près des gens. Dans les CCAS, on a joué pour les adolescents, que l'on rencontre moins dans les parcours scolaires qui s'adressent généralement à la maternelle et au primaire. Les adolescents arrivent à être étonnés, à s'émouvoir de nos instruments, un alto et un violoncelle, qui sont pour eux des instruments un peu classés, ou moins connus. Il y a beaucoup de joie dans ce spectacle. Avec Stéphane G. Roussel, nous avons travaillé sur des choses que peu de musiciens travaillent, comme le sourire. Être détendu, pour faire passer les choses plus simplement. Il faut être concentré évidemment mais si tu déploies ton regard, ton corps, tes épaules, tu t'ouvres, tu captas autrement, tu reçois autrement et tu donnes différemment. Dans le rapport au Jeune Public, on le ressent très fort. Un enfant, c'est une personne souvent plus ouverte et accessible qu'un adulte. Notre musique passe aisément dans les oreilles des plus petits. Cela crée beaucoup de force.

Le spectacle **BB** que nous jouons pour les bébés est issu d'une rencontre avec la danseuse chorégraphe japonaise Makiko Ito. Elle nous a conviés pour une expérimentation avec des bébés, 6-18 mois, en réponse à une demande du festival Turvenhoog à Amsterdam en

* = centre
communal d'action
sociale

2011. **BB** a été fabriqué en direct, parce que ça, tu ne peux pas le faire sur du papier, ni sur des concepts, tu le fais en vrai. Le travail de Sylvain Méret et Makiko Ito a été d'aller voir des bébés, les observer dans leurs mouvements, pour créer une extension de leurs gestes, de leur monde. Deux musiciens et deux danseurs viennent se poser avec eux, une magie, et l'exigence est au top, il n'y a aucun compromis. Les bébés sont extraordinaires. Avant le langage, ils captent tout. On l'a testé plus de 200 fois, on l'a joué dans des endroits très différents. Les artistes de Tutti ne sont pas dans le langage parlé, mais dans la musique et le mouvement, et avec les bébés il n'y a pas de frontière, on est dans l'avant-langage. Jouer **BB**, c'est une chance de le vivre. Dans **BB**, les bébés sont in situ, ils sont d'abord des spectateurs, et ils le sont vraiment, ils regardent, ils captent, pris dans le mouvement des danseurs qui leur ouvrent un espace à partager. Il y a à la fois une structure et en même temps, une grande liberté, c'est une gymnastique, une énergie incroyable. En 2011, c'était un peu avant-gardiste de faire ça, de laisser l'enfant vivre dans un cadre de représentation. Ce spectacle peut jouer à l'international, et on y travaille...

“ Avec les bébés, ça fonctionne ou pas. Cela rejoint le monde de la performance, tu es au cœur des gens, pas dans le rapport frontal scène-public, tout le monde dans l'espace. Les bébés sont un public à part entière. Et de ne pas raconter d'histoire, cela ajoute une immense liberté.

CHRIS M.

La difficulté principale est de figer un spectacle comme étant Jeune public. Nous disons plutôt Tout public et nous essayons de revendiquer cette appellation, mais les réseaux de diffusion étant séparés, cela nous empêche parfois de jouer dans certains lieux. Il n'y a pas assez de porosité dans notre domaine musical. Les programmeurs se déplacent peu. Il faudrait que les spectacles puissent tourner davantage et que les réseaux de diffusion se mélangent un peu plus ! Le soutien à la création n'est pas toujours suivi de diffusion pour les formes hybrides comme les nôtres. Nos créations sont difficiles à mettre dans une case stylistique : musique contemporaine, théâtre musical ? C'est un jeu d'ouvertures et de blocages...

“ Tutti a toujours développé des médiations liées aux créations. La question pédagogique a toujours été au cœur de notre recherche : l'association a toujours été présente dans des structures d'animation, des écoles, collèges, conservatoires, université, hôpital... quels que soient les âges.

JULIE L.

Pour **BB**, la médiation proposée est un atelier «Barbapapa», mené par Sylvain Méret, pour les papas et les bébés. L'atelier propose aux pères de s'emparer de cet instinct, de cette relation au corps. C'est toujours assez beau, cela se pratique peu, c'est l'occasion de donner aux pères la place et le temps : de se mettre par terre, d'observer son bébé, voir comment il communique... On ne joue jamais le spectacle **BB** dans le lieu de la crèche : les spectateurs se déplacent, viennent dans un théâtre, une salle de spectacle. On joue sur le plateau ou dans une salle avec la lumière du jour. Le

plateau doit être très éclairé. On ne fait pas de sas pour entrer dans le noir et arriver dans la lumière sur la scène. On installe les 20-25 bébés avec les parents ou adultes, le bébé devant l'adulte pour qu'il se sente en sécurité. Et on joue pour eux. Le meilleur, c'est quand ils sont âgés de quinze mois, ils sont craquants quand même...

Dans **Le Cri du Lustre**, nous avons travaillé autour du cri, le cri dans la musique, dans la vie, le cri à la naissance, le cri mêlé aux instruments quand on ne sait plus si c'est l'instrument ou la voix qui crie. Avec les altos, on ne sait plus différencier. Nous avons mené la médiation dans les écoles, collèges, et dans les conservatoires, les CHAM*, parce qu'on aime aussi pouvoir partager avec des élèves qui pratiquent le même instrument. La médiation n'est pas un atelier de pratique, mais une rencontre. Comment intéresser un enfant de 8 ans et son professeur, comment perçoivent-ils notre univers ? Qu'est-ce qu'on peut tirer comme fil dans le spectacle, plutôt du point de vue philosophique, ou conceptuel ? Qu'est-ce que l'on va partager avec les classes ?

* = Classes à
Horaires Aménagés
Musique

“ **On leur parle de la voix, qui est notre premier instrument, de la respiration, du corps, du corps résonnant, comme le violoncelle, du bois et des cordes... Ils font peu de musique à l'école. C'est bien aussi de venir simplement jouer. Entendre un violoncelle et un alto résonnant dans la classe, c'est déjà un moment en soi.**

Avec les adolescents au centre Upsilon*, nous faisons des ateliers, et parfois jouer du violoncelle leur fait du bien, la vibration peut être une forme d'apaisement... Souvent la lutherie les intéresse beaucoup, le bois, l'archet, le crin, l'onde... on passe un moment technique et précis dessus. Ils ont envie de toucher. C'est un travail enrichissant, pour l'équipe médicale aussi. On tisse avec eux. Mais nous ne sommes pas des thérapeutes, simplement des artistes. La médiation, c'est super et en même temps, c'est un souci. Arriver à transmettre, c'est bien. Mais est-ce qu'il faut vraiment tout révéler ? Parce qu'on pré-mache beaucoup, je trouve...

C'est dommage quand le spectacle est acheté seulement parce qu'il y a l'atelier. On te dit Vous jouerez là et là, vous ferez la médiation là et là, des cases à cocher, aller vers tel public. Parfois, à force de l'avoir trop fait, ça peut dessécher un peu... Est-ce qu'on ne peut pas simplement jouer ? Est-ce que les enfants ou les personnes vont se sentir mieux si on leur donne tous les codes ? Toutes les clés ? Est-ce qu'il faut accompagner absolument ?

Avec Chris, nous avons beaucoup réfléchi à la pédagogie. Moi, par exemple, je n'ai pas de formation pour cela. Nous avons un langage de musique et de corps, mettre des mots pour certains c'est difficile. On l'apprend s'il le faut, mais jusqu'où ?

C'est principalement pour le Jeune Public qu'il y a cette forte demande. Quand on est enfant, on voit des choses et au début, on ne comprend pas tout... Moi, encore aujourd'hui, quand je sors d'un spectacle, je n'ai pas forcément envie de voir l'artiste, ni envie de « redescendre ». Toutes ces questions, nous nous les sommes posées parce qu'on a fait beaucoup de médiation. C'est un vrai travail, un vrai investissement, un métier. Et est-ce que c'est l'artiste qui doit faire la médiation ? Ce n'est pas le même rôle... À Nantes par exemple, il y a beaucoup d'animateurs Dumistes en musique qui s'en occupent, et ils font un super travail.

* = Unité
Psychiatrique
Infanto-juvénile
et de liaison de
Gironde

Le prochain spectacle **Oumäi** – pour une musicienne et un danseur- est une sorte de traversée de l’humanité et une interrogation sur demain... La médiation est inhérente, c’est une production dans le cadre des **Juniors du Développement Durable**. Les artistes Denise Laborde et Sylvain Méret y travaillent déjà, cela demande du temps. Mais c’est génial pour la classe qui va travailler avec eux toute l’année.

C’est le côté excessif du nombre d’ateliers qui gêne, ou de jouer devant des jauges trop grandes. Avec le Jeune Public, on s’adapte beaucoup. Il existe beaucoup de dispositifs dans lesquels on va, c’est super, ça donne de l’élan, c’est important aussi. Mais cela nécessite une grande adaptabilité, modifier la durée du spectacle... Il y a beaucoup de cases, et on n’aime pas trop les cases. Sans être rebelle, mais est-ce que tout doit toujours être prévu ? Il peut y avoir du plein, du vide... Les attentes de spectaculaire sont très fortes. Alors que jouer en proximité permet d’embarquer dans un voyage.

Toute cette pratique, tu peux la faire à un certain moment de ta vie. Pas trop tôt. Je trouve qu’il faut avoir déjà un peu éprouvé différentes étapes de la vie, sinon ça peut être très difficile... Enfin c’est mon ressenti. Aller vers le Jeune Public, ça vient à un moment de ton parcours. Face aux enfants, c’est sans filtre, ça marche ou pas. Tu ne peux pas y être à moitié. À 9h30 ou 10h, tu es en scène, tu les embarques, à 11h c’est fini. Ce sont d’autres rituels que ceux du soir. Les enfants sont là, ils sont nombreux, et à 10h du matin, pour eux la vie est à 300%. Tu rejoues souvent à 14h, c’est un moins bon horaire, pour tout le monde, alors tu ne peux pas faire semblant...

CHRIS M.

“ **Nous accordons une grande importance à tisser des liens dès le plus jeune âge, ouvrir l’imaginaire, participer à un éveil esthétique, ici et maintenant, pas forcément dans un devenir. L’enfant est un être à part entière : c’est donc à la fois un acte poétique et politique...**



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

JULIE LADERACH

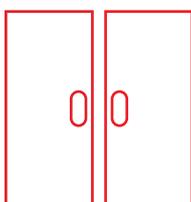
C'est très précis. J'ai six ans, ma mère m'amène au théâtre de Thionville écouter les élèves de l'école de musique, et je revois la scène : un élève s'avance avec son violoncelle, sa professeur vient l'accorder et après, il joue seul en scène. En sortant, j'ai dit à ma mère que je voulais être violoncelliste. C'est fou, c'était évident. J'ai commencé le solfège et j'ai aimé. L'année d'après, c'était le violoncelle. Pourtant, je ne suis pas du tout d'une famille de musiciens...

Le violoncelle était un instrument un peu difficile à assumer au collège, mais j'avais la foi. J'ai eu ensuite la chance d'aller aux Conservatoires de Luxembourg, Riga (Lettonie) et Tbilissi (Géorgie), être à l'étranger, avec des gens du monde entier. Et c'est la vie !

CHRIS MARTINEAU

Beaucoup de choses... On chantait toujours dans ma famille, il y avait un piano, c'était joyeux, c'était normal, ça traversait le quotidien, les fêtes, on prenait une guitare, des flûtes, nos instruments, sans barrières stylistiques... J'ai appris à jouer à l'oreille des danses traditionnelles du Pays basque en parallèle au Conservatoire qui était tellement didactique ! J'aimais improviser ! Je suis aussi allée au concert avec mes parents, au théâtre, ça m'ennuyait parfois, sauf la vibration physique des instruments en live, les timbales par exemple. C'était cette vibration physique qui me portait, la matière sonore plus que le langage. Ado, j'ai pu choisir mes styles musicaux, c'était mieux, le monde s'ouvrait... Puis j'ai voyagé, musicalement et géographiquement... Le désir de jouer du violon est venu vers 7 ans d'un choc esthétique, j'ai vu un violon. L'instrument, sa lutherie en somme, m'ont profondément émue, avec une « âme » à l'intérieur qui plus est... Peut-être que c'est juste un élan intérieur, profond et archaïque, qui existe en chacun de nous, comme une nécessité vitale. Comment faire pour ne pas l'éteindre chez les enfants ?

IL Y A QUOI DERRIÈRE LA PORTE ?



**ENTRETIEN/ HÉLÈNE DEBACKER, SECRÉTAIRE GÉNÉRALE
CARRÉ-COLONNES**

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'iddac, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / HÉLÈNE DEBACKER, SECRÉTAIRE GÉNÉRALE CARRÉ-COLONNES

Le Carré-Colonnes est une structure dont le projet artistique concerne la saison culturelle de deux villes, Blanquefort et Saint-Médard-en-Jalles, et de deux festivals : le **FAB***, en début de saison sur la métropole, et **Échappée belle** en fin de saison. Avec Sylvie Violan, directrice de la structure Carré-Colonnes, nous pensons la programmation comme un tout : 100 spectacles, 300 représentations, 100 000 spectateurs.

La création artistique adressée au Jeune Public existe principalement sur deux axes. Pour celui de **la saison**, l'adresse à l'enfance et la jeunesse est pensée comme un ensemble de propositions adressées à la famille. Sur 30 spectacles, 10 sont ciblés Jeune Public parce qu'ils donnent lieu à des représentations scolaires.

L'autre axe est celui du **Festival Échappée belle**, créé il y a 28 ans à Blanquefort. Sa création correspond à un moment fort du développement de la commune. Beaucoup de familles, beaucoup d'enfants et d'écoles. Il y a moins d'effectif scolaire aujourd'hui. Historiquement, l'attention au Jeune public est très forte, les Colonnes était une scène conventionnée Enfance et Jeunesse. La programmation s'est tournée naturellement vers l'enfance et la famille.

Au départ, Échappée belle se déroulait dans la ville, puis entre la ville et les parcs. Depuis 2018, uniquement dans le parc. C'est le parti pris d'un vrai festival de plein air. Cela fait aussi gagner du temps en évitant des trajets de bus entre différents lieux. Là, les enfants passent une journée entière dans le parc, dans lequel ils font leur parcours de spectateurs. Depuis le début, le fonctionnement est construit sur deux journées Jeune public, dédiées entièrement au parcours du spectateur, pour les 3-10 ans, avec des spectacles jusqu'au CM2. Sur le week-end, la programmation est plus large, plus ouverte, de 4 à 97 ans...

Le FAB, lui, n'a pas de propositions spécifiques Jeune Public, mais des spectacles Famille, à partir de... Le cirque, par exemple. Aux Colonnes, puisque c'était le lieu de la Jeunesse, nous montrons un spectacle Jeune public étranger : la première année, c'était les anglais de la **cie Forced entertainment** avec un spectacle à partir de 4 ans, **La Possible impossible Maison**, qui mélangeait cinéma et objets. En 2017, les belges **Bronks** avec un spectacle à partir de 8 ans, **Nous/Eux (Wij/Zij)**, sur le terrorisme. Et cette année, une adresse aux lycéens, **The Fall** par le **Baxter Théâtre Centre at the University of Cape Town**, d'Afrique du Sud. Dans le cadre du FAB, les propositions Jeune public sont plus engagées, risquées. **Nous/Eux**, le spectacle sur le terrorisme, tous les enfants devraient le voir, pour dédramatiser les exercices qu'ils font en début d'année, l'évacuation, Vigipirate. Les enfants sont dans une angoisse de toute part, les professeurs plutôt embêtés pour gérer cette angoisse ou simplement répondre aux questions. Hasard, ce spectacle a été créé la veille des attentats du 13 novembre 2015... Il

* = Festival International
des Arts de Bordeaux
Métropole

s'inspire d'un documentaire sur l'attentat de Beslan, en Russie, en 2004, quand trente-cinq terroristes tchétchènes ont pris d'assaut une école le premier jour de la rentrée des classes. Le spectacle reprend ça, le point de vue de deux enfants qui racontent l'intrusion de terroristes dans leur école, sous la forme d'un jeu... Ce spectacle a été vu beaucoup en Europe du Nord.

“ Nous avons choisi de le montrer dans le cadre du FAB, qui permet d'aborder des thématiques plus ardues et un accompagnement des classes et des enseignants. Nous ne l'aurions pas montré dans le cadre de la saison.

Mais cela reste compliqué de proposer un tel spectacle. Les enseignants se demandent comment expliquer aux parents qu'ils vont emmener leurs enfants voir un spectacle sur le terrorisme... Pour les accompagner, nous avons mis en place une conférence sur la résilience, donnée par Myriam Cassen, psychologue clinicienne*, qui permettait aux enseignants d'avoir des arguments. Mais certains ont préféré refuser. Pourtant, les parents qui sont venus voir le spectacle nous ont remerciés, parce qu'eux-mêmes manquaient de mots pour expliquer aux enfants. Nous étions encore dans le vif des attentats. Le spectacle a créé une catharsis pour tout le monde. Cette fonction-là du théâtre compte. Je pense qu'on peut tout montrer, mais certains spectacles nécessitent un accompagnement. Sur ce spectacle, nous avons organisé des bords plateau à toutes les représentations, en scolaires et en Tout public. Avec la compagnie d'Afrique du sud aussi. C'était une nécessité pour les lycéens. Le spectacle **The Fall** raconte une révolte étudiante en 2015, née d'un refus des jeunes que trône encore dans leur fac la statue d'un colon afrikaner. La révolte étudiante s'est étendue à toute l'Afrique. Elle est partie de ce reliquat de l'apartheid vers une révolte plus large au sein du groupe lui-même, des filles qui ont interrogé les garçons sur leurs comportements, l'égalité homme-femme, la question de l'identité sexuelle... Il y avait tout ça sur le plateau, des questionnements communs abordés dans un autre pays. Certains bords plateau ont duré plus longtemps que le spectacle, parce que les lycéens avaient un besoin de comprendre, les comédiens aussi étaient en attente de retours parce que c'était la première fois qu'ils jouaient en Europe.

Depuis le temps que je travaille dans ce métier, en multipliant les expériences, j'ai des doutes sur la grande utopie qui voudrait que si toute la jeunesse d'une ville allait régulièrement au spectacle, depuis la maternelle, l'école primaire, au collège, au lycée, on serait en train de créer les spectateurs de demain. Mais c'est indispensable, même si on ne jette que des mini-graines dans les têtes... Je reviens de l'étape à Marseille du Tour d'enfance, initié par **Scènes d'enfance - ASSITEJ France**. Le philosophe Christian Ruby* est intervenu sur la question « Quelle autonomie de l'enfant spectateur? ». Il n'aime pas le mot transmission, il trouve que nous sommes prétentieux dans la culture à vouloir prétendre transmettre quelque chose... Il nous a un peu mis à mal ! Les deux journées étaient riches. Cela nous a remis en question sur la médiation, son utilité, comment on la fait. C'est vrai que c'est compliqué à mesurer.

* et directrice de l'institut Montaigne

* auteur de "Devenir Spectateur", éditions de l'Attribut, 2017

“ Qu'est-ce qui se passe dans la tête d'un enfant qui fait un parcours avec une structure ?

Notre mission, c'est que les enfants et les adolescents puissent voir des choses très différentes, la pluridisciplinarité, constater que la danse ce n'est pas que du classique ou du hip-hop... Qu'ils fassent un parcours, voient des formes artistiques différentes, en plein air, dans l'espace public, dans un théâtre, et que cela les rende curieux...

En médiation, nous n'allons pas tout réinventer. Il y a des outils incontournables, comme la pratique, la rencontre avec l'œuvre, avec les artistes, les visites de théâtre. Moi, qui n'étais pas issue du monde de la culture, j'ai rencontré l'art en visitant un théâtre. C'était un univers inconnu qui s'ouvrait à moi. Entrer dans un théâtre n'est pas naturel. Cela doit s'accompagner tout le temps. C'est valable pour le jeune public mais pour tous les publics, même des personnes cultivés qui lisent beaucoup et vont au cinéma ne vont jamais au spectacle. Le grand public ne vient pas tout seul au théâtre, ce n'est pas vrai. Il vient parce qu'il a construit une habitude, de famille, ou avec l'école, ou son conjoint : quelqu'un l'a amené dans une salle à un moment donné.

Nous le faisons avec la jeunesse, c'est le plus facile, ils sont captifs, et nous avons les relais. C'est plus compliqué de le faire avec les habitants... Pour moi, l'action culturelle est permanente, nous ne devons pas limiter l'EAC à l'école. Il faut inventer... Les visites de théâtre décalées faites avec les rappeurs de **Street Def Records** nous les proposons aux habitants, au secteur social. S'autorise à y aller, et passer la porte, comprendre que c'est possible. Si on ne sait pas ce qui se passe à l'intérieur d'un théâtre, c'est normal de ne pas oser venir. Alors qu'on ne connaît pas le metteur en scène, que personne ne parle du spectacle à la télé, il n'y a pas de bande-annonce au cinéma. C'est compliqué d'investir 20 euros sans savoir ce qu'on va voir.

Et si on n'aime pas un spectacle, qu'on s'est profondément ennuyé, cela va être compliqué d'y revenir : le spectacle vivant démultiplie les effets, c'est très différent du cinéma.

Si la première rencontre est ratée, c'est difficile de rattraper. Le principe du parcours d'éducation artistique et culturelle que nous proposons est intéressant pour ça, l'enfant va voir des choses différentes. Je déconseille aux enseignants de ne réserver que pour un seul spectacle pour cette raison.

La relation avec les enseignants est précieuse. Ce qui est inquiétant, c'est tout ce qu'on demande à la jeune génération d'enseignants, en plus de leur métier, d'être des passeurs de culture, de sauver la citoyenneté, l'écologie, la sécurité. Beaucoup n'ont pas eux-mêmes cette culture-là, d'aller au spectacle. L'Éducation nationale s'en rend compte et aide ceux qui sont volontaires pour faire des projets. Mais on peut quand même s'inquiéter d'un manque d'appétence pour le spectacle de cette nouvelle génération de profs. Ils ont sûrement l'appétence pour d'autres choses, mais pas naturellement pour le spectacle vivant, pas autant que les plus anciens. De ce fait, nos relais dans l'enseignement sont vieillissants, il faut qu'on fasse attention. C'est dans notre mission d'être vigilant. Il faudrait proposer des modules de formation à l'ESPE* : comment monter un projet artistique ? Quand ils enseignent ensuite, ils sont sollicités pour être référent culture, mais qu'est-ce que cela signifie ?

* = école supérieure du professorat et de l'éducation

Nous avons une grande attention à la petite enfance. Un travail a été fait avant moi avec les crèches et les assistantes maternelles. Nous proposons des ateliers aux adultes, pour leur donner une autre vision de ce qu'on peut faire autour d'un spectacle. Et il y a de plus en plus de belles choses qui se créent. Nous avons fait un parcours avec **En attendant**, une compagnie de Dijon. À chaque fois, le metteur en scène Jean Philippe Naas arrive à emmener tout le monde. Les ateliers de lecture à voix haute pour les parents, c'était fabuleux. C'est venu d'un spectacle en crèche autour de l'objet livre. Après, à la crèche, les parents se relayaient une fois par mois pour faire la lecture aux enfants.

La programmation Jeune Public implique des publics relais. Professionnels et enseignants, mais aussi les familles. C'est important pour nous de faire du lien entre les deux. Pendant **Échappée belle**, nous y sommes attentifs, nous inventons des passerelles entre les journées Jeune Public et le week-end Famille. Pendant longtemps, nous demandions aux enseignants inscrits sur les journées Jeune public de mettre le programme du week-end dans le cahier des enfants et d'inciter les parents à venir. Cette année, nous avons offert des masques : ceux qui revenaient avec, entrez gratuitement. 101 enfants sur les 4 000 masques distribués sont revenus avec leur famille.

“ **Normalement quand l'enfant en parle à ses parents, quel que soit le rapport des parents au spectacle, le parent s'intéresse. On peut alors embarquer l'adulte à son tour. Le plus difficile va être de prolonger ce lien...**

L'**EAC** ne doit pas nous éloigner du projet artistique de la structure. Les jeunes médiateurs – mais au mot médiateur ou transmission, je préfère le terme de relation avec les publics, j'aime bien cette notion de trait d'union – ont tendance à se sentir investi de ce qui serait une bonne parole. Mais je leur demande Pourquoi ? À quoi on raccroche les ateliers ? Quel est le projet artistique de la maison ? Notre mission première, c'est de mettre du public devant des œuvres, faire en sorte que la rencontre ait lieu.

Je suis attentive à la cohérence artistique entre la programmation et le projet. Si un spectacle choisi n'a pas de médiation pensée, on l'invente. J'essaie de ne pas avoir de médiation qui ne serait pas connectée à la programmation.

Une difficulté, c'est que nous ne sommes pas un lieu de création. Nous avons eu quelque temps une compagnie associée. C'était très précieux. Cela a participé à l'élaboration du volet culturel de **La petite fabrique**, avec Betty Heurtebise. Souvent, nous répondons aux injonctions de la DRAC Nouvelle-Aquitaine, de l'iddac, de nos financeurs, d'une action sur tout le territoire. Donc nous faisons des classes à PAC*, des classes culture, des parcours découverte... Mais nous ne pouvons pas construire 30 heures de pratiques culturelles avec les artistes qui viennent du Pérou ou de Nancy. Et, à l'inverse, peut-être que cela n'a pas de sens de faire un parcours de 30 heures avec une compagnie que les enfants ne verront pas jouer parce que nous n'allons pas la programmer ?

* = Projet artistique et culturel

J'ai envie qu'on revienne au sens. En faire moins, mais mieux, avec du sens par rapport au projet défendu qui est aussi celui de la création contemporaine, des écritures contemporaines. C'est important de re-questionner. Par exemple, pourquoi ne pas plutôt inviter un artiste à faire une création dans l'école ?

Le compagnonnage avec le Carré-Colonnes dans sa forme actuelle et Betty Heurtebise - La petite fabrique - a 10 ans. Sylvie Violan* a voulu que La petite fabrique soit très présente sur nos territoires et elle leur a demandé de créer des petites formes légères pour tous les cycles, les **Petites pièces vagabondes**, comportant son volet médiation. Six Petites pièces vagabondes ont été créées. Ainsi que l'association **Les araignées philosophes**, qui travaille en amont les textes sur les questions philosophiques ou littéraires.

Betty Heurtebise a proposé à partir de ces Petites pièces de créer une vraie forme, légère, pour des lieux non dédiés, et de créer en résidence dans une ville du Médoc. Pouvoir échanger avec les écoles qui voudraient voir les répétitions, avec les associations qui auront envie. Créer aussi une autre **Petite pièce vagabonde** qui accompagnerait et pourrait se jouer à Échappée belle pour continuer à faire ce lien entre la saison, le festival et le FAB. Qu'une classe fasse le parcours : voir à Échappée belle une Petite pièce vagabonde, une autre jouée directement dans sa classe, puis voir un spectacle dans la saison et un autre spectacle d'une compagnie internationale au FAB qui n'a rien à voir avec tout ce que cette classe aura vu avant.

C'est un mix de médiation et de création qui s'est construit dans le temps avec la compagnie La petite fabrique. **Le terme compagnonnage est très juste.** La progression, ce qui s'est passé, a nourri le travail de Betty Heurtebise. Les Petites pièces vagabondes se sont exportées dans d'autres réseaux, sur des communes rurales, qui n'ont pas forcément de théâtre, parce que ce sont des formes légères, pendant que ses pièces étaient accueillies dans des CDN. Betty Heurtebise a nourri son travail de cette façon tout en poursuivant avec les auteurs qu'elle aime, en abordant les thématiques qui l'intéressent, sur la peur, comment on apprend à grandir, comment on devient citoyen. Nous accompagnons l'an prochain ce nouveau volet : **la résidence de territoire avec sa nouvelle création et la présentation de toutes les Petites pièces vagabondes créées pendant 10 ans.** Les Petites pièces vagabondes au départ sont une commande. Elles remportent du succès, elles sont jouées ailleurs, on a envie de continuer à les accompagner. Nous avons créé une cellule de production pour les vendre.

“ **Pourquoi ne pas faire cela avec d'autres compagnies ? Nous pourrions intégrer d'autres artistes pour ce type de compagnonnage. Avec une création en salle, des petites formes autour des spectacles, des objets pour la médiation mais qui peuvent se transformer aussi en petites formes spectaculaires.**

Depuis que Sylvie Violan est directrice d'Échappée Belle, il y a eu cette idée de parcours en 4 temps : voir deux spectacles, faire une rencontre, et voir une escapade. **Les escapades**, ce sont des commandes de formes légères. Les Petites pièces vagabondes en ont été. L'an dernier, nous avons rencontré le musicien **Camille Rocailleux**. Il voulait installer sa compagnie en Nouvelle Aquitaine et il

* = directrice de la structure Carré-Colonnes

souhaitait tester une forme d'une vingtaine de minutes avec un atelier participatif derrière. Il a créé cette petite forme de percussions corporelles avec un autre musicien, **Konvulsion**. Il l'a jouée devant les enfants, ensuite il a appris cette phrase musicale corporelle pendant 25 minutes aux 100 enfants devant lui. Il y a une création artistique à la base, et ensuite les enfants peuvent se mettre en jeu.

L'**EAC** doit être pensée avec le projet. Pour les compagnies spécialisées dans le Jeune Public, faire de la médiation est naturel. D'autres font des œuvres, et considère la médiation comme un autre métier.

Quand ils se retrouvent à en faire, répondant aux injonctions des programmeurs et du ministère, parfois c'est très réussi. Ils se rendent compte de la nécessité. Ils se prêtent au jeu. Certains y prennent goût. Comme le collectif **aa.O** qui faisait du spectacle tout public. Quelqu'un leur a demandé de faire une version Jeune Public de **Ether***. Carole Vergne n'avait jamais fait ça. Elle a créé **Cargo**, qui est un bijou. Elle a gardé le gris, et un petit personnage né des dessins et du travail d'animation avec Hugo Dayot pour Ether. On y trouve une vraie présence du corps, une belle poésie, quelques interrogations sur la planète. Elle y a pris beaucoup de goût. Ensuite, on lui a demandé de faire des ateliers. Elle ne l'avait jamais fait non plus. Elle a travaillé sur l'autoportrait en gris. Elle a pris beaucoup de plaisir, la relation avec les enfants a enrichi son imaginaire, et maintenant elle crée d'autres spectacles pour le Jeune Public. Sa prochaine création **i.GLU** sera à partir de 3 ans. Tout d'un coup, il y a une rencontre avec un public sans a priori. Si la rencontre a lieu d'humain à humain, l'enfant accepte tout. Pour Carole, c'est une expérience qui a nourri sa pensée.

“ Elle avait en face d'elle des petits philosophes qui lui racontaient son spectacle comme elle ne l'avait jamais pensé.

C'est bien de casser cette barrière entre les compagnies Jeune Public et les compagnies Tout public. Dans les rencontres professionnelles organisées (Onda, Oara, iddac...), on voit comment les choses sont encore cataloguées. D'ailleurs, il y a principalement des femmes, souvent directrices des publics ou en charge de la programmation Jeune Public, ou responsables des publics. Sur une réunion Jeune public, il n'y a quasiment pas de directeurs de lieu qui viennent. C'est encore très cloisonné. Il faut que cela commence à se décroisonner dans nos têtes. Moi je fais de la programmation. Si c'est pour une crèche, je vais seulement être attentive à des codes simples, la durée, quelques sujets à éviter.

Pour faire reconnaître un domaine, la création d'un label aide. Cela s'est passé pour la marionnette. Le Jeune public a voulu le faire : les collectifs des différentes régions de France ont demandé une mise en avant de la création Jeune public pendant un an, **La belle saison**, portée par le festival d'Avignon. Ils se sont constitués en association, **Scènes d'Enfance**, et organisent des rendez-vous les **Tours d'enfance**, sur des thématiques et pour voir ce qui se fait dans les différentes régions. La prochaine, sur la musique, a lieu au Krakatoa. En mars 2019, ils organisent des États généraux pour demander une politique publique de l'EAC avec une pensée et des moyens afférents. L'EAC que nous faisons est

* Solo chorégraphique immersif à la jonction entre la danse et les arts visuels

financée par des budgets propres à la structure. Nous n'avons pas de ligne EAC à moins d'être dans des dispositifs de l'iddac ou la DRAC Nouvelle-Aquitaine.

La médiation, c'est nécessaire pour accompagner le public dans la rencontre avec l'œuvre. Mais il faut réfléchir à cette direction à prendre. À quoi cela sert vraiment ? On ne peut pas nous demander de tout faire, ni aux artistes.

J'aimerais programmer davantage de spectacles Jeune Public... Avant, c'était 8 à 10 dans la saison. Maintenant moins. Je reste attentive et sensible à ce que la rencontre soit belle, mais qu'elle bouleverse aussi, que toutes les émotions puissent être éprouvées, la peur, la sensualité...

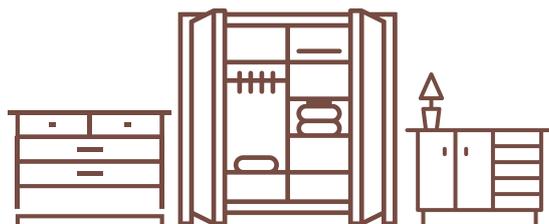


Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Je ne suis jamais allée dans un théâtre avant mes 17 ans. J'étais lycéenne, dans un lycée très rural du Nord de la France. Mes parents n'ont jamais mis un pied dans un théâtre avant que j'y travaille. Notre professeure de philo nous avait emmenés à Bruxelles pour assister à des débats au Parlement européen et tous les soirs nous avions des visites de musées, des rencontres avec des gens différents. Un soir, nous sommes allés visiter le **théâtre national de Bruxelles**, présenté par un relation publique extraordinaire. Et là, tout un monde s'est ouvert. Nous sommes allées voir un spectacle, je m'étais ennuyée mais j'avais découvert quelque chose... Ensuite, je n'ai eu de cesse d'aller dans les théâtres. Pour financer mes études, j'ai travaillé comme ouvreuse pour voir le plus de choses possibles. Je ne connaissais rien. Ma passion est née comme ça. Pendant ma première année de fac, j'étais tous les soirs au théâtre.

C'est par l'intermédiaire d'une prof, mais ce n'était pas dans un cadre construit de parcours de spectateur. C'était l'ouverture sur le monde. De ce fait, mon rapport au théâtre n'est pas lié au texte. D'abord, parce que j'étais dans le Nord de la France, et qu'il y a la proximité avec le théâtre belge, un théâtre plus corporel, qui vient des tripes. Peut-être que c'est pour ça que je suis plus sensible à la danse ou aux formes hybrides ? Pour les néophytes, cela peut être bien de commencer par ces formes de théâtre, de corps, de danse.

Quand on fait visiter le théâtre avec les enfants, je leur dis que chaque soir la représentation est différente et que s'ils veulent vérifier, je les invite. Un petit collégien l'a fait, il m'a dit «Madame vous avez raison, je n'ai pas vu les mêmes choses.»



Où est rangé l'esprit critique ?



ENTRETIEN / LISE SALADAIN, DIRECTRICE DÉLÉGUÉE, MANUFACTURE
- CENTRE DE DÉVELOPPEMENT CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL,
BORDEAUX NOUVELLE-AQUITAINE

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**idac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / LISE SALADAIN, DIRECTRICE DÉLÉGUÉE, MANUFACTURE - CENTRE DE DÉVELOPPEMENT CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL, BORDEAUX NOUVELLE-AQUITAINE

Auparavant, j'étais danseuse et professeure de danse, ensuite responsable pédagogique de la structure, puis secrétaire générale et maintenant directrice déléguée, sous la direction de Stephan Lauret.

Parce que je me suis trouvée, dans le champ professionnel, en relation avec l'Éducation nationale et les institutions de l'éducation sur la question de la transmission et la formation, j'ai décidé de reprendre mes études. J'ai in fine passé une thèse, et suis maintenant docteure en Sciences de l'Éducation.

Au sein de **notre structure**, le **festival Pouce !** canalise notre travail en direction du Jeune Public, notamment avec les classes du 1er degré. Les classes du second degré sont plutôt accueillies sur la globalité de la saison. Nous pilotons ce temps fort au niveau de la métropole. Sont jouées, sur l'édition 2019, 26 représentations. Pouce a été le deuxième festival de danse Jeune Public* en France. **Pouce !** est antérieur à la dynamique de la **Belle saison** et antérieur aux injonctions de l'état à travailler en direction de la jeunesse.

En 2007, nous avons été labellisés CDCN*. Nous programmions en moyenne deux pièces Jeune Public dans la saison, dont l'une en lien avec l'Opéra national de Bordeaux. L'idée du festival est venue du terrain. Nous avons tellement travaillé avec les écoles, les amateurs, les ateliers, que la demande en spectacle était forte, et notre programmation ne suffisait plus. L'idéal étant de porter un festival à plusieurs, nous sommes partis à la recherche de partenaires. Nous rassemblons actuellement 8 villes et/ou théâtres. Et nous avons réfléchi avec nos partenaires : Qu'est-ce qui fait festival entre nous ? Est-ce que c'est seulement programmer et communiquer ensemble ?

C'est un festival dans lequel il y a beaucoup de créations. Nous accueillons cette saison, 9 spectacles, dont 6 créations et 5 équipes artistiques régionales. Nous hébergeons également **MA compagnie de Marc Lacourt**, un artiste qui crée avec envie pour le Jeune Public. Nous avons programmé sa pièce **Tiondeposicom** 3 années de suite dans le **festival Pouce !**, tant nous la considérons comme porteuse de sens, de contenus, de références, avec une adresse au public extrêmement bien ficelée.

“ **Sur 7 créations coproduites cette année, nous avons produit 3 pièces Jeune Public. C'est un véritable engagement.**

La danse a peu de visibilité en France. Une étude révèle qu'un spectacle de danse, dès lors qu'il est créé, joue en moyenne 1,8 fois. Vous dire l'état de la danse en France au regard des autres arts... Muni de ce constat, il semble nécessaire de se réunir en réseau pour fédérer les acteurs culturels autour de la danse. Dans le cadre de la Belle saison, nous avons lancé avec le Gymnase-CDCN de Roubaix, des formes de commandes Jeune Public. Cela a été le début de la création de **LOOP**, un

* Le premier a été créé par le CDCN de Roubaix, Les petits pas.

* = Centre de Développement Chorégraphique National.

réseau de production pour la danse et la jeunesse qui réunit maintenant 20 partenaires, dont 3 CDCN Château-Thierry, Roubaix et Bordeaux, Chaillot, le CND, la Maison de la Danse de Lyon, l'Agence culturelle départementale Dordogne-Périgord, le Carré-Colonnes, le Grand bleu à Lille... Il y a une vraie nécessité de se réunir et coproduire. Et de le faire correctement, parce que le Jeune Public tourne beaucoup sur des formes de co-production très réduites. Attachée à ces commandes, nous avons développé une plateforme interactive numérique pour la découverte de la danse. Au départ, c'était à l'attention des enfants et des jeunes. Puis le théâtre national de Chaillot a trouvé cet outil intéressant, puis le CND et la Maison de la danse et l'Association des Centres de Développement Chorégraphique. Ils se sont fédérés autour de nous, pour la construction de cette plateforme, **Data-danse.fr**. Nous avons une grande implication au niveau national sur la question du Jeune Public.

* Metteur en scène. Lire son entretien.

Le réseau LOOP a passé sa première commande à **Anne Nguyen** et **Michel Schweizer***. Ces deux chorégraphes n'avaient jamais créé pour les enfants et les jeunes. La commande consistait simplement de partir de textes, pas nécessairement dévolus à l'enfance. Ils ont travaillé à l'aune de leur processus de travail habituel. Certains spécialistes du Jeune Public produisent de très bonnes pièces. C'est un créneau à prendre évidemment, pour les salles et les artistes, puisqu'il y a une volonté des institutionnels. Avec le danger de formats préconçus, et une adresse parfois mal adaptée. L'adresse à l'enfance se réfléchit, se pense. Cela ne signifie pas de pervertir son travail.

Sur la production de notre dernière commande, deux formes de 20 mn, créées par **Emmanuel Eggermont** et **Robyn Orlin**, sont réunies. Deux mêmes interprètes incorporent les écritures d'un chorégraphe. Cela nous intéresse que les enfants voient et s'interrogent sur cette transmission de la chorégraphie de corps à corps, et comment s'opère dans un même corps l'incorporation de deux écritures différentes. Chaque chorégraphe a travaillé 4 semaines sur cette pièce « courte ». Une production en danse, en moyenne, c'est 8 semaines de travail. C'est rien... D'autant que les productions – toutes disciplines confondues – sont créées sur des temps découpés, une semaine de résidence là, une autre ici trois mois après, c'est parcellaire.

“ Avec le réseau, nous essayons d'améliorer les conditions de production et de créer des outils de médiation autour de ces pièces-là. Pour accompagner les pièces, mais aussi pour inciter les salles qui ne programment pas de danse à le faire... Souvent, le Jeune Public est le premier accès pour sensibiliser une salle qui ne programme jamais de danse.

Une bonne pièce Jeune Public, c'est en fait une pièce Tout public, avec des petits tiroirs qui permettent à chacun d'entrer. Dans le cadre du **festival Pouce !**, nous avons accueilli, par exemple, **Le petit chaperon rouge** créé par **Sylvain Huc**. Il reprend le conte avec tout ce qu'il comporte de dur, notamment le sujet de l'inceste. Il est arrivé à construire différentes strates et accès, pour que l'enfant entre par un endroit, l'adulte par d'autres. C'était une pièce d'une grande radicalité, avec une adresse à l'enfant très respectueuse. Souvent en danse contemporaine,

les visages sont très fermés. Et là, sur des sujets difficiles, il y avait quelque chose d'ouvert, de facétieux, de ludique. Entrer dans le jeu, se mettre en jeu...

Nous accompagnons plus d'un millier d'enfants sur des projets à long terme. Lors d'une des réunions partenaires, nous avons lancé l'idée d'inviter les enfants à parler de leur expérience face au spectacle et de nourrir et régénérer le temps du festival avec ces mots. De cette réflexion est né **EspritDeCorps_Critique**, pour mettre en crise la notion d'esprit critique au sein des projets EAC, plus spécifiquement en danse : Qu'est-ce que l'esprit critique, comment il émerge, comment on peut l'observer ? Qu'est-ce que le corps produit au niveau de l'esprit critique ? Nous menons ce travail en partenariat avec l'université de Bordeaux, et le Laboratoire Culture et Diffusion des Savoirs. Nous avons invité des chercheurs déjà engagés sur ce type de réflexion à observer ce dispositif. **EspritDeCorps_Critique** a été présenté dans le Tour d'enfance organisé par **Scène d'enfances - ASSITEJ France** à la Maison de la danse de Lyon, dans le cadre de **la biennale**. C'est un dispositif né dans le contexte des élections présidentielles de 2017, où chaque citoyen s'accommodait un peu rapidement des inexactitudes proférées lors des débats politiques. A alors surgi au niveau médiatique le terme de post-vérité... Pour faire court, nous nous sommes interrogés sur la capacité des projets d'EAC, qui revendiquent souvent comme objectif de développer l'esprit critique, à agir réellement. Avec quels outils ? Est-ce vraiment consubstantiel de l'œuvre ? Cet enjeu est-il également celui des artistes ? A priori non.

“ **L'art n'a pas pour fonction de développer l'esprit critique. L'artiste propose un regard singulier sur le monde. Avec le Jeune public, il peut y avoir une forme d'instrumentalisation liée à certaines injonctions ou attentes. Il faut faire attention de ne pas assigner à l'œuvre de fonction au risque de la dénaturer.**

La première expérimentation d'**EspritDeCorps_Critique** a concerné 4 classes. Chaque classe a bénéficié de 8 heures d'atelier de danse avec un chorégraphe ou un interprète et 6 heures d'atelier d'écriture avec un journaliste. Les enfants ont produit des écrits, des entretiens, des web-doc. Un débat d'idées a finalisé le projet. Il avait pour objectif d'amener les enfants à parler du corps à travers leur expérience de spectateur et de la pratique, de ce qu'ils avaient vécu. Les bords de scène à la fin des séances scolaires sont rarement propices à des échanges creusés. Il est peut-être trop tôt pour parler de ce que l'enfant, ou l'adulte d'ailleurs, a ressenti et les bords de scène sont des situations « bourdieusiennes ». Ce sont souvent les mêmes qui prennent la parole...

“ **Nous avons pu nous apercevoir que même quand ils sont préparés, les enfants ne parlent pas du corps. Parce qu'ils sont corps. Ils vont décrire tout ce qu'il y a autour, très bien, très précisément, mais le corps sur scène, ils ont du mal à en parler. Pas parce que ça serait répugnant ou trop intime. A l'école, on ne les amène pas assez à parler du corps, à utiliser leur corps, à l'analyser.**

Dans la création et la production de pièces Jeune Public, deux éléments sont fondamentaux pour nous : l'adresse et le traitement du corps. Souvent, la question du corps dans la création Jeune Public est traitée de façon secondaire, comme si on «appâtait» ce public par d'autres dimensions : la musique, l'histoire, le décor... Pour nous, la question du corps est fondamentale, son écriture doit être aussi bien traitée que pour un spectacle dit Tout public. Pour que l'enfant soit attiré, intrigué par un corps, il faut qu'il s'en dégage une corporéité spécifique. Quand le corps n'a pas cette place dans la pièce, le jeu de scène va être sur joué, on se rapproche d'une «chose» théâtrale, où la parole est utilisée pour faire comprendre ce que le corps n'arrive pas à dire, cela devient du mauvais théâtre ou de la pantomime mal maîtrisée. Cela ne nous intéresse pas en terme de programmation.

Deux pièces ont marqué le **festival Pouce !** : Marc Lacourt, avec son solo **Tiondeposicom** et Sylvain Huc et sa pièce **Le petit chaperon rouge**. Marc Lacourt, invitait le public à entrer dans le jeu du plateau. Cela avait l'air fortuit, mais en fait, tout était construit à l'avance. À la fin de la pièce, il parlait avec les enfants, il arrivait à leur faire dire des choses très fines. Ce moment faisait partie intégrante de la pièce. Sylvain Huc et lui ont créé deux pièces Jeune Public formidables, dans lesquelles tout le monde a de la matière à prendre et à réfléchir.

“ La posture du corps des interprètes est essentielle. Comment on se présente à l'enfant ? Comment on les prend en compte dans notre champ de vision ? Comment on entre en proximité ? Comment on prend en considération l'enfant dans toutes ses dimensions ?

Nous avons aussi développé dans le cadre de **Pouce !** un format participatif, avec le chorégraphe **Gilles Baron, Mauvais Sucre**, un dispositif chorégraphique transmissible. Il est parti du constat que lors des ateliers de danse avec les enfants, en classe, à l'école, on essayait d'étouffer leur énergie et leur capacité à l'explosion... J'ai été professeure de danse, et c'est vrai que le propre du début du cours de danse est de mettre l'enfant dans certaines dispositions, pour appréhender le cadre, travailler sur des gestes fins, etc. Gilles Baron interroge : Est-ce que composer un collectif, c'est rendre les gens dociles ? Il a pris le contre-pied de ce point de vue et a décidé de travailler sur l'explosion du geste, et dans cette énergie, cette émulation, faire communauté, traverser un chemin ensemble : une épopée. Le pari n'était pas simple à faire entendre dans le champ scolaire. Nous avons mis un an et demi à monter ce projet. Nous avons fait une première expérience à petite échelle avec Gilles Baron. Cela s'était mal passé avec une enseignante. Nous avons cherché la raison, cela nous a permis de déceler quelques éléments à transformer. C'est un projet très exigeant. Le dispositif tourne encore et finit sur les plateaux. Il se jouera cette année la 9^{ème} version. **Mauvais Sucre**, c'est créer une pièce avec des enfants qui ne soit jamais reproduite à l'identique. Des éléments esthétiques préconstruits* sont mis en partage avec les enseignants et les enfants via une boîte à outils numérique que nous avons construit avec l'Atelier Canopé 33 et l'iddac. C'est l'enfant qui produit le geste. L'enfant et les enseignants composent ensuite

* Des fichiers son, des éléments dramaturgiques, etc.

la dramaturgie et le support musical. La scénographie est elle par contre toujours la même. Gilles Baron fixe quelques «gonds» et permet ainsi une vraie prise de responsabilité dans la création par les enfants et l'enseignant. La première version a été réalisée avec 90 enfants, tous les élèves de CP de l'école d'Artigues. Nous avons construit deux courtes pièces de 10 mn, deux fois 45 enfants. Les deux pièces ainsi produites étaient complètement différentes. Beaucoup d'heures de travail*. Gilles ne montrait aucun geste. Il travaillait sur la sémantique. Il partageait des mots avec les enfants à partir desquels ils inventaient les gestes, créant ensemble un abécédaire de mots et de gestes. Une des éditions de ce projet s'est déroulée lors des attentats du 13 novembre 2015. Cela a aussi généré des choses. Une forme de mise en exergue de la violence que pouvait porter le corps des enfants. Je crois que certains parents ont subi un choc face à cela. **Mauvais Sucre** a été joué trois fois pendant le **festival Pouce !** Sur un des lieux, la M270*, une mère n'a pas compris, et n'a pas supporté de voir son enfant comme ça.

* Au total, 18 heures d'intervention de Gilles par classe, et entre temps des séances menées par les enseignants seuls.

* À Floirac

“ Sur la scène, on ne voit plus des enfants mais une personne qui va loin, en capacité de mettre en critique le monde.

P our en revenir à la programmation de **Pouce !**, celle-ci se fait avec Stephan Lauret, le directeur du CDCN, et avec les partenaires du festival sur la Métropole bordelaise. Nous sommes très attentifs aux questions liées à la médiation et à l'éducation artistique. Travailler avec les enseignants est enthousiasmant mais chronophage. Certains ont une vraie connaissance ou une vraie curiosité, d'autres sont plus hermétiques. Nous organisons des temps de formation pour les enseignants et les artistes pour les accompagner en termes d'éducation artistique et culturelle. Au niveau esthétique, le CDCN revendique un spectre large. Il peut aller du néo-classique à la non-danse, en passant par les danses urbaines ou celles dites africaines, etc. C'est souvent lié à des questions pluridisciplinaires, afin de ne pas cloisonner une technique ou un geste.

“ La question des corporéités singulières et innovantes nous anime. Ce n'est pas courir après le neuf, mais c'est accueillir une curiosité, une altérité avec ce qu'elle comporte d'exigence dans la maturation du geste qui s'opère entre l'artiste et le spectateur.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

J'ai toujours été immergée dans le monde de la danse. Ma mère était danseuse et mon grand-père était directeur du département des STAPS de Clermont-Ferrand, département dans lequel est né l'enseignement d'Anthropologie de la danse. Dès ma plus jeune enfance, j'ai fréquenté les studios de danse et des lieux comme à l'époque : le Carré-des-Jalles, maintenant Carré-Colonnes ; le Grand Théâtre de Bordeaux, actuellement Opéra National de Bordeaux ; et l'Entrepôt Lainé devenu CAPC, etc.

Mes « chocs » esthétiques et les oeuvres qui ont transformé les représentations que j'avais de la danse sont d'abord **May B** de Maguy Marin, une fresque dessinant la nature humaine, sa cruauté notamment, puis **Waiting** de Carlotta Ikeda où se logeait un autre temps et une autre profondeur du geste. Et pour finir, **Les trois Boléro** d'Odile Duboc, une pièce dans laquelle l'hétérogénéité des corps portait paradoxalement une épopée collective.

• A

D'un point A
à un point B :

**progression
ou traversée ?**

B •



ENTRETIEN / CÉLIA SANCHEZ,
RESPONSABLE DU SERVICE CULTURE DE LA COMMUNAUTÉ
DE COMMUNES DU RÉOLAIS EN SUD GIRONDE

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'iddac, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / CÉLIA SANCHEZ,
RESPONSABLE DU SERVICE CULTURE DE LA COMMUNAUTÉ
DE COMMUNES DU RÉOLAIS EN SUD GIRONDE

* = Centre de
Rencontre et
d'Animation de
Biscarrosse et du
Born

J'ai commencé par travailler à un poste dédié au Jeune Public, au centre culturel le CRABB* à Biscarrosse (40), au départ avec intérêt mais sans passion avérée pour ce public... Pendant cette période-là, j'ai pu éprouver concrètement ce que la création artistique peut apporter aux enfants et surtout aux plus jeunes d'entre eux. Avec un moment fondateur dont je me souviendrai toute ma vie, et qui m'a permis de me construire. C'était le spectacle **Les mains dans la farine** par la Cie Ramodal, le premier spectacle que j'accueillais pour les tout-petits. Déjà, j'étais sensible à la rencontre avec cette compagnie, l'attention qu'ils portaient au public et la réflexion autour de l'accompagnement. Pendant une des représentations où j'étais au milieu des enfants, j'ai pu voir, sentir, éprouver... Puis s'est passé ce moment très fort : la petite fille à côté de moi m'a confié son doudou, dans un geste spontané, sans me regarder. Elle devait confier son doudou, parce qu'elle était dans le spectacle et avait besoin de reproduire les gestes des comédiens : elle regardait et se frottait les mains comme dans le spectacle. Mon engagement auprès du jeune public part de là, de ce bref instant de partage et d'émotions..

*41 communes
24 000 habitants

Je travaille dans le Réolais en Sud-Gironde depuis 8 ans, un territoire* issu de la fusion en 2014 des anciennes Cdc du Réolais et du Pays d'Auros et de l'extension sur 3 communes de l'ancien Monségurais et en 2017 de 5 communes de l'ancienne Cdc des Côteaux Macariens. Sur un poste qui comprend une école de musique multisites, le soutien à la vie associative culturelle, un **parc de matériel technique** culturel cogéré avec l'iddac, la programmation culturelle et les parcours d'éducation artistique et culturelle.

Quand je suis arrivée, il y avait encore peu de propositions de spectacles vivants pour le Jeune public.

En accord avec la Commission Culture, j'ai commencé par inclure dans la programmation des spectacles Jeune public avec des représentations en temps scolaire, puis j'ai demandé à ce que le budget alloué à la programmation serve aussi pour des actions culturelles.

“ **Nous avons alors commencé à proposer des actions, en périphérie des spectacles, avec les écoles, les services jeunesse, et à faire des projets ancrés dans le territoire. Petit à petit, le Jeune public et l'action culturelle ont pris un peu plus de place.**

On s'est rencontré avec la communauté de communes des Vallons de l'Artolie sur des spécificités territoriales similaires : des territoires ruraux, sans équipement culturel, avec une programmation assez similaire dans le choix des spectacles, et une envie partagée d'aller plus loin. L'iddac nous a réunis, avec l'Éducation nationale (nous étions à l'époque sur la même circonscription),

* CoTÉAC =
contrat territorial
d'éducation
artistique et
culturelle

et nous avons commencé à travailler autour de l'éducation artistique et culturelle en préfiguration des parcours du contrat d'éducation artistique et culturelle*. Cela n'a pas été très compliqué à défendre auprès des élus, parce que, sur un territoire rural, proposer des actions en direction des enfants, des enseignants et des familles, cela parle à tous les maires. Tout le monde convenait qu'il n'y avait pas assez de choses. Depuis, les actions se sont considérablement développées. Et ce grâce à la confiance et l'accompagnement des institutions.

Après deux années d'expérimentation, le CoTÉAC **Au fil de l'eau** est né autour du spectacle vivant et des ressources territoriales en patrimoine bâti et naturel. Ce premier contrat a duré 3 ans. Nous avons d'abord construit des parcours EAC en direction des scolaires, en associant dès le début et en parallèle la Petite enfance. À l'époque, nous avions beaucoup de jeunes enfants sur le territoire et des structures portées et organisées par la collectivité : Multi-Accueils et Relais d'assistances maternelles.

Pour le deuxième CoTÉAC, nous repartons sur 3 ans, avec 5 parcours construits et menés en commun avec le territoire de Convergence Garonne.

“ **Aujourd'hui, nous avons trois parcours pour les scolaires du cycle 1 au cycle 3, un parcours dédié à la petite enfance un autre pour les accueils de loisirs, et pour la première année, un parcours pour les adolescents. Nous avons choisi comme entrée l'âge des bénéficiaires et non une pratique artistique.**

Notre volonté est d'élargir les champs d'intervention. La politique culturelle a évolué ainsi sur le territoire, faisant l'objet d'une attention assez centrale parce que ce dispositif est un outil de valorisation du territoire. C'est une offre qualitative pour les enfants mais aussi pour les enseignants. Ainsi, les CoTÉAC peuvent être une réponse au turn-over des enseignants sur notre territoire qui vivent parfois leur passage ici comme un transit, avant de rejoindre la métropole.

“ **Les élèves ont accès à des projets artistiques et culturels de qualité en proximité et du coup, ceux qui les accompagnent aussi.**

Après ces 5 années, nous sommes davantage dans la co-construction du contenu de ces parcours. Il y a un travail conjoint avec les collègues. Pour les scolaires, les enseignants choisissent parmi les fiches actions réalisées avec l'éducation nationale, ils ont l'habitude de faire leur choix parmi des projets, et ne remettent pas en question la légitimité de nos propositions artistiques. **Les collègues de la Petite enfance ont exprimé l'envie de s'impliquer dans la construction des parcours.** Depuis le début, ils les ont vécus de manière trop descendante. Le secteur de la Petite Enfance représente un ensemble de métiers variés, cela va des personnes qui s'occupent de l'entretien et de la cuisine, la direction, le médical, les auxiliaires de puériculture... Ils travaillent dans un quotidien sécurisé et rythmé, qui ne peut pas être trop

* Ensemble des structures Petite Enfance = 4 multi-Accueils, 3 relais d'assistantes maternelles, 1 halte-garderie, 1 service d'accueil familial

bouleversé, puisqu'ils encadrent un public fragile. De fait, les projets doivent s'accorder à cet univers et prendre en compte leur besoin d'être impliqués.

Je travaille donc en lien direct avec la coordinatrice Petite enfance. Cette année, nous prévoyons 3 réunions avec une référente par structure* afin de construire ensemble le parcours de l'année prochaine. Après avoir recueilli attentes et besoins, je leur ferai deux ou trois propositions artistiques, en accord aussi avec Convergence Garonne. **L'idée, c'est que le parcours soit réellement approprié et adapté.** Le décliner en trois phases - temps de rencontre ou formation, temps de pratique, et temps de spectacle - n'est pas forcément le schéma le plus adapté aux structures Petite enfance. La progression demandée dans les ateliers des autres parcours est très abstraite pour la Petite Enfance. En revanche, laisser les choses s'installer tout en restant sur une durée assez courte permet de prendre le temps de la relation entre l'artiste, les enfants et les professionnels.

Cette année, nous essayons une nouvelle proposition. La **cie Éclats** va rassembler, dans un même temps, le temps de pratique et le temps spectaculaire. Des chanteurs lyriques interviendront dans les structures pendant une journée complète et exceptionnelle. L'artiste sera présent dès le matin avec l'équipe et accueillera les enfants, puis les accompagnera de sa présence et de sa voix toute la journée. Cela se terminera par un petit concert en famille à l'heure où les parents viennent chercher leurs enfants.

“ **Nous prévoyons aussi plus de temps en amont pour la rencontre entre les artistes et les professionnels : deux heures pour visiter la structure avec l'équipe et favoriser les échanges.**

C'est plus compliqué de mettre en place une co-construction avec les accueils de loisirs compte tenu du temps de travail des équipes. De même que pour la Petite Enfance, un travail en étroite collaboration avec le coordinateur jeunesse est mené. Celui-ci apprécie ce dispositif car les parcours sont identiques pour chaque accueil de loisirs permettant ainsi de faire du lien, d'échanger et de partager entre structures. C'est aussi la plus-value du parcours EAC, il favorise aussi la cohésion des équipes en interne ; c'est très positif.

Sur les accueils de loisir, une des difficultés est de mobiliser les familles. Les ateliers se déroulent pendant les vacances scolaires sur inscription volontaire. Donc il faut que les familles aient connaissance du projet, et aient envie d'y inscrire leur enfant. D'où un travail essentiel de communication écrite et orale de la part des équipes qui reste encore à améliorer.

Sur le parcours pour les adolescents, la co-construction est menée avec le Service Jeunesse et le Réseau de Lecture publique. Les adolescents sont un public difficile à toucher d'où l'envie d'un parcours spécifique. Nous travaillons dans l'objectif de l'élaboration d'un parcours adapté. Une journée préparatoire est organisée avec les équipes et les artistes afin de faire connaissance, de penser la complémentarité, chacun apportant son savoir et ses pratiques. Il nous reste maintenant à inclure les jeunes dans ce processus.

On sème des petits cailloux. Par exemple, avec le public scolaire, c'est la première fois que je refuse des classes sur les parcours. Chaque année, nous prenons 11 classes. Au bout de 5 ans, le bouche-à-oreille fonctionne, les enseignants sont prescripteurs entre eux. Il faut du

temps, avant que chacun s'approprient les projets. Aujourd'hui, la confiance des élus, des participants, des partenaires et des collègues est là.

Ces parcours ont même été repérés au niveau national : la ministre de la Culture de l'époque à la faveur d'un déplacement à la DRAC-Aquitaine a vu le film sur le CoTÉAC Au fil de l'eau*. Nous sommes également intervenus à La Villette dans le cadre d'une journée dédiée à l'éveil artistique et culturel de la petite enfance.

* Film réalisé par D'asques et D'ailleurs sur une commande de l'iddac

“ Cela nous a aidé à passer un cap supplémentaire, c'est certain.

Plus on déploie les parcours sur des territoires en extension, plus on crée « des usines à gaz ». Nous demandons beaucoup aux artistes, bien au-delà de la seule présentation d'un spectacle –la plupart du temps en création ou tout juste créé -. Nous sommes assez exigeants par ce qu'ils vont nous proposer autour du spectacle (ateliers, sensibilisation des encadrants...).

Nous pensons avec les artistes l'architecture des parcours et comment nous allons le proposer sur le territoire. Cela leur demande un travail supplémentaire sur la coordination, et cela peut leur prendre énormément de temps. Vu qu'on augmente les effectifs sur les parcours, les artistes vont chercher des intervenants supplémentaires. Les compagnies reviennent vers nous, en soulignant cette partie coordination, les frais et le temps engendrés qu'aujourd'hui nous ne pouvons plus ignorer et que nous devons inclure dans nos budgets.

“ Nous demandons aux artistes de concevoir un objet de transmission qui va au-delà de leur travail de création.

Pour mener ces projets de médiation, il faut savoir se projeter, savoir trouver les bons intervenants pour tel type de public. Par exemple, nous nous rendons compte que la question de la progression en ateliers n'est pas indispensable.

“ Au début, pour nous, l'enfant devait aller d'un point A à un point B, avec une forme de progression d'atelier en atelier. Elle peut y être, mais ce n'est pas nécessaire.

Avec la **cie Les cailloux sauvages**, l'artiste Zaz Rosnet a pensé cette traversée via des laboratoires thématiques en amont et en aval du spectacle : le théâtre d'objet, les langues dont la langue des signes et la philo. Zaz Rosnet est quelqu'un qui a un regard global, généreux et exigeant et qui a su concevoir l'accompagnement nécessaire pour traverser son spectacle. Ce qui nous intéresse, c'est aller au-delà de la simple découverte d'une pratique artistique ou du visionnage d'un spectacle...

“ Ce qui nous intéresse, c'est ce que les enfants vont traverser, ce qu'ils vont découvrir, comment ils vont s'enrichir, qui ils vont rencontrer...

L'Éducation nationale aimerait qu'il y ait plus de restitutions. La question de la trace aussi est beaucoup posée. C'est vrai que, pour nous, c'est intéressant de garder la trace de ce qui se fait mais c'est compliqué. Il ne faut pas que « donner à voir le résultat » soit un enjeu trop présent, cela peut déplacer complètement l'objectif du parcours. L'enseignant ou l'artiste peut vouloir atteindre un résultat au lieu de se concentrer sur ce que vit l'enfant pendant l'atelier.

“ L'essentiel est de permettre la rencontre avec les artistes dans les structures et dans les écoles, la découverte d'œuvres, la confrontation avec une écriture, une vision du monde, une ouverture à l'autre...”

Nous avons démarré avec une envie de valoriser nos paysages, d'où l'intitulé du CoTÉAC, Au fil de l'eau, avec la Garonne au centre. L'an dernier, nous avons proposé des ateliers de cirque sur un site remarquable, avec en complément une visite par un naturaliste. Nous essayons de déplacer les enfants sur le territoire afin de montrer ses richesses, de mieux le connaître. Ici la mobilité ici est un enjeu de taille. Précarité, isolement et une absence de réseau de transport en commun ne favorisent pas les déplacements.

Les spectacles sont joués en proximité, dans les salles de fête. L'idée c'est d'aller dans d'autres lieux. Ce sont des parcours artistiques, mais aussi physiquement le public va se déplacer sur le territoire.

“ Nous n'avons pas de salles dédiées. À chaque fois, il faut tout réinventer, s'adapter.”

On le prend en compte dans le choix des compagnies. Nous suivons le travail des compagnies. Nous travaillons avec celles qui proposent des formes légères et ont cette philosophie de jouer dans des lieux non dédiés. Les spectacles sont joués à la fois en temps scolaire, et, en Tout public, c'est-à-dire hors temps scolaire. Les enfants peuvent revenir avec leurs parents, pour une re-découverte. De plus en plus, autour des parcours, nous essayons de prolonger l'expérience par des ateliers parents-enfants. Si nous n'avons pas de salle dédiée au spectacle vivant, nous disposons d'autres équipements culturels : 2 médiathèques, 1 école de musique, 2 cinémas aussi, ce qui permet d'offrir des propositions périphériques et complémentaires aux parcours, dédiées aux familles, et en présence des artistes. Un principe d'aller-retour qui permet à tout le monde de découvrir les parcours.

“ Cela contribue à l'attractivité de notre territoire car les familles qui s'installent ici sont attentives à ce qui va être proposé à leurs enfants.”

Sur les parcours 2018-2019, nous travaillons avec : les compagnies Éclats, Les Cailloux sauvages et **Les Volets rouges**, le collectif **Street Def Records**, et aussi l'artiste **Philippe Faure**, dans le champ de l'art numérique. Nous ne sommes pas uniquement centrés sur le spectacle vivant, nous pourrions nous ouvrir aux arts visuels, à la culture scientifique aussi.

Ce qui fonde l'envie de travailler avec des artistes, c'est la rencontre, le fait que l'on parle le même langage, savoir que le public va être au centre de leurs préoccupations, que leur désir va se porter sur leur création mais en lien avec un travail avec le public, qu'ils se sentent concernés par ça. Travailler pour le Jeune Public n'est pas toujours évident, il y a des ratés, mais la plupart du temps, nous avons envie de faire confiance, de travailler avec des artistes. Ce sont des coups de cœur aussi. Zaz Rosnet des Cailloux sauvages, je l'ai rencontrée après un spectacle qui m'avait profondément et personnellement émue et nous avons échangé sur cette émotion.

C'est important pour moi de sentir l'exigence des artistes et cette attention au Public, tout particulièrement avec le Jeune Public.

Avec la Petite Enfance, on n'a pas droit à l'erreur : c'est un public intransigeant qui n'est pas inhibé par les codes de la représentation et ne fera pas semblant si la proposition ne lui convient pas.

“ Cela donne lieu à des créations très riches, pluridisciplinaires, où un nouveau langage se crée, chargé d'humanité, il y a tout ça dans la création Petite Enfance, et c'est ce qu'on va rechercher à chaque fois avec les artistes.

Ce travail de médiation demandé aux compagnies ne va pas toutes les concerner... Comment va peser ce fléchage EAC sur la création Jeune Public ? Comment les compagnies vont s'approprier ça ? Est-ce qu'elles le doivent ? Comment cela va impacter la création ? Dans son économie ? Dans les spectacles ? Est-ce que cela va donner de nouvelles formes ? Ça interroge...



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

C'est intéressant d'y revenir... Dans mon enfance, ma rencontre avec l'art s'est plutôt faite à travers les arts plastiques, les musées. J'ai fait des études d'Histoire de l'art.

Mais ma rencontre avec le spectacle vivant, c'est **Sigma**, j'ai grandi à Bordeaux, **je suis de la génération Sigma**. Mes parents m'emmenaient, c'était improbable, on découvrait les arts de la rue, **Générik vapeur**, des spectacles qui venaient de partout, de Russie, j'ai des souvenirs d'ambiance apocalyptique, déjantée, de la fumée et des hommes en bleu qui en surgissaient. Je remercie mes parents d'avoir osé me faire découvrir ça. C'était aussi des moments de communion collective, contrairement aux arts plastiques qui sont plutôt une expérience solitaire. Là, je vivais l'engouement collectif des artistes et du public.



RETOUR
AU SOMMAIRE

109



Retrouvez l'ensemble des entretiens sur iddac.net





Est-ce que l'univers
de l'artiste va rentrer
dans la petite maison ?



ENTRETIEN / VALENTIN REBILLARD,
RESPONSABLE PÉDAGOGIQUE CHARGÉ DU PROJET ÉVEIL CULTUREL
«À PETITS PAS», ASSOCIATION LES FRANCAS DE GIRONDE, CENON

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'iddac, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / VALENTIN REBILLARD,
RESPONSABLE PÉDAGOGIQUE CHARGÉ DU PROJET ÉVEIL CULTUREL
«À PETITS PAS», ASSOCIATION LES FRANCAS DE GIRONDE, CENON

Les Francas de Gironde sont une association d'éducation populaire. Notre cœur de métier, c'est l'animation. Pour cette délégation de service public, la mairie de Cenon a choisi notre association pour la gestion des accueils périscolaires et centres de loisirs depuis janvier 2010. Dans ce cadre-là, nous coordonnons aussi le projet Eveil Culturel **À Petits Pas**. Il existe depuis trente ans, mais il a évolué suivant les années et selon les orientations portées par les personnes missionnées. Avec ce projet, nous parlons de parcours artistique, d'éveil artistique, de découverte, et de dynamique de territoire avec des partenaires.

Chaque édition est organisée en réunissant les professionnels de la Petite enfance de la commune. Des enseignants, des éducatrices et éducateurs jeunes enfants, des éducateurs spécialisés de l'ITEP*, les centres de loisirs, les accueils périscolaires, le centre social et culturel. La force du projet, c'est d'arriver à tous se réunir pour créer ensemble chaque édition. En tant que coordonnateur du projet, je n'impose pas de décision à l'ensemble des partenaires sur les questions de choix des artistes, ou sur le contenu de leur projet de structure. Mon rôle est de les accompagner, que chacun trouve sa place et de l'intérêt pour eux et leurs groupes d'enfants.

Pour que le projet évolue, il faut aussi questionner nos pratiques, apporter de nouvelles propositions, changer certaines habitudes et savoir se mettre en danger. Nous pouvons travailler avec certaines compagnies dont on sait que ça fonctionne, que tout ira bien, parce qu'on a déjà fait des choses avec elles. Ou alors, nous expérimentons avec des compagnies qui débutent, ou qui ont un projet plus atypique. Ensuite, chaque professionnel considère ses spécificités par rapport au projet : un public d'enfants de moins de 3 ans, ou de 3-6 ans, en situation de handicap...

“ Chaque année, nous réfléchissons tous ensemble à ce que nous voulons porter. La force du projet, c'est cette dynamique, cette relation entre nous et les professionnels de la Petite Enfance, ce n'est pas une logique descendante.

Avec ce comité, nous élaborons le dossier de candidature. Il faut expliquer le projet dans son ensemble, sa dynamique spécifique, les partenariats possibles, la thématique, l'investissement que cela implique en terme de rencontres avec les groupes d'enfants et les professionnels. Des compagnies postulent tout l'été, on donne des précisions si besoin. Cette année, nous avons eu sept propositions artistiques : des associations qui font plutôt des Arts plastiques, visuels, de la scène, des intervenants et des compagnies. Nous avons rencontré les porteurs de six propositions. Cette rencontre est très formatrice aussi pour les professionnels de la Petite Enfance

* = Institut
Thérapeutique,
Éducatif et
Pédagogique

parce que ça leur fait changer de casquette, ils sont en relation avec des artistes et compagnies pour aboutir à des créations communes. Pour nous, ça part de là. Avant de sensibiliser les enfants, les adultes doivent comprendre ce que ça implique. Cela rejoint les temps de formation à destination des professionnels pour qu'ensuite ils puissent sensibiliser les enfants.

“ Comment on accueille un artiste ? Quel est la place de chacun dans le projet ? L'artiste est-il un prestataire ponctuel ou est-ce qu'on essaie de comprendre son univers et de l'intégrer à notre projet ?

Nous avons rencontré quelqu'un qui intervient en musique, en performance sonore. Nous avons rencontré des compagnies de cirque, des intervenants plasticiens. Après le vote du mercredi 17 octobre, le projet pluridisciplinaire d'**Avide Vacarme** a été choisi. Ce qui compte aussi dans notre choix, c'est la place que les artistes vont occuper sur le territoire. Leur projet intègre bien le lien à créer entre nos structures, les enfants et les familles. Par exemple, en 2017, nous avons travaillé sur le thème Ombre et Lumière, en lien avec le **prix littérature Jeunesse de la ville de Cenon**. Nous avons rencontré pas mal de compagnies et nous avons choisi la compagnie de danse **Entresols**. Catherine Petit a travaillé autour de déambulations en lien avec les ombres, la lumière et les couleurs, adaptées à tous les publics. Des moments de pratique parfaits, avec plus de cinq cents enfants. Elle a l'expérience de ce public. C'est vraiment un bon exemple de parcours : Catherine a été à la rencontre des enfants d'abord dans leur structure. Ensuite, les enfants viennent plusieurs fois dans la petite maison que nous avons ici, qui est devenue la petite maison de Cathy. Et le bon hasard – nous souhaitons poursuivre notre action dans ce sens –, la compagnie Entresols était programmée à la **salle culturelle Simone Signoret de Cenon** donc nous avons pu emmener des enfants voir Cathy sur scène. C'était un plus. En amont, elle avait partagé des temps de formation avec les professionnels. Toutes ces phases se clôturent par une manifestation qui a lieu ici. Nous invitons les familles. Nous avons demandé à la danseuse si elle était d'accord pour travailler une forme de spectacle alimentée par les ateliers avec les enfants, sur le thème Ombre et Lumière, elle a dit Oui. Elle a proposé une petite performance dansée, qu'elle a jouée 3 ou 4 fois dans la salle. Nous avons instauré un principe de ticket d'entrée pour les spectateurs. C'était un peu comme une sortie de résidence... Je précise que nous ne sommes pas du tout sur une résidence de création. Nous avons cherché à le faire. Nous avons essayé de monter un CLÉA, à l'époque. Ça pourrait être l'avenir du projet, mais on n'y est pas encore. Et nous n'avons pas les compétences pour le faire seul, cela nécessite de mobiliser des partenaires comme la municipalité, l'Éducation Nationale, la DRAC. Mais cette expérience avec la Cie Entresols a permis de montrer que ça a du sens, que ça fonctionne, que c'est possible. Par contre, il n'est pas du tout question de restitution avec les enfants. C'est compliqué avec un public de moins de 6 ans.

* = CoTÉAC actuel

“ Nous, notre projet est vraiment sur la sensibilisation, la rencontre, la pratique, mais pas forcément de création avec les enfants. En revanche, nous envisageons d'organiser ces ateliers pour qu'ils contribuent au travail de création des artistes.

Le projet **À Petits Pas** concerne chaque année entre 300 et 500 enfants. Pour la compagnie choisie, cela va représenter 60 à 70 matinées d'ateliers. Le but, ce n'est pas de faire du chiffre, mais d'être attentif au parcours, que l'enfant rencontre plusieurs fois l'artiste. Cette année, 23 groupes d'enfants participent. D'octobre à décembre, on travaille avec l'artiste ou la compagnie : organisation, communication. En janvier, le temps de formation avec les professionnels, et une rencontre individuelle avec chaque partenaire pour savoir comment se dérouleront les ateliers dans chaque structure. Ces ateliers se déroulent de fin janvier jusqu'à fin mai. Le dernier vendredi de mai, le temps de rencontre avec les familles. Il ne se présente jamais de la même façon selon la compagnie et la dynamique portée par les partenaires. L'année dernière, Florence Leclerc, la plasticienne de **3 pieds 6 pouces**, qui avait fait des ateliers sur le thème du livre, a créé une sorte de petit musée. On accueillait les parents pour une visite de l'exposition.

“ Chaque partenaire propose aussi des choses en fonction de ce qui a été fait avec les enfants dans sa structure.

Au début du projet, il s'agissait de plusieurs intervenants au fil de l'année. Ensuite, il a paru plus intéressant de faire porter la dimension artistique à une seule compagnie ou un seul intervenant. Certaines années, le choix favorisait plutôt une première expérience à un artiste ou un intervenant. C'était une façon de donner la chance à ceux qui souhaitaient aller vers ça. Nous avons eu aussi par le biais de certains réseaux la chance d'avoir des compagnies qui tournent bien avec leurs spectacles et qui avaient envie de participer à notre projet. Parfois, au moment des candidatures, il y a aussi des belles rencontres qui peuvent se concrétiser l'année suivante. Le choix des compagnies évolue, mais en terme de budget, nous ne pouvons pas aller plus loin. C'est la ville de Cenon qui soutient ce projet en le subventionnant dans sa totalité. Il est très difficile d'avoir d'autres subventions, mais nous continuons nos recherches. Certains de nos partenaires nous suivent chaque année, ils connaissent la richesse de ce projet sur la commune. Ils vont s'impliquer à chaque fois. Mais il faut pouvoir en impliquer des nouveaux, ne pas leur faire peur avec les dossiers des artistes, les aider à comprendre le projet, la notion de parcours artistique. Il faut s'adapter à chacun, ne pas aller trop vite. Les partenaires sont décideurs dans ce projet, c'est important.

“ L'iddac nous a aidés à travailler l'appel à candidatures, se référer à certains codes pour que les compagnies comprennent le projet, et aussi pour le diffuser dans le réseau artistique. À partir de là, nous avons eu davantage de propositions.

Le lien avec la salle Simone Signoret est fait, nous travaillons actuellement à mutualiser les compétences de différents partenaires institutionnels et culturels pour aller plus loin. Par exemple, cette année, ils accueillent une compagnie en résidence et ils ont proposé aux centres de loisirs de venir. Ça ne sera pas nécessairement en rapport avec le projet **À Petits Pas** mais cela contribue à la découverte artistique et culturelle de chaque enfant. Évidemment, ce serait bien si l'artiste de notre

projet pouvait exposer ou jouer son spectacle dans un lieu culturel de la ville de Cenon... Ce sont des pistes à explorer. Ou s'il y avait la mise en place d'un CoTÉAC, nous pourrions en être une des actions.

Pour les compagnies qui postulent, la difficulté c'est souvent le public 0-3 ans, par manque de connaissances ou d'expérience. Les propositions vont porter sur l'enfant spectateur ou la manipulation d'objets. Elles ont des difficultés à aller plus loin que ça. Les compagnies qui savent le faire sont peu nombreuses et très sollicitées.

“ Il faudrait peut-être davantage d'accompagnement ou de formation aux ateliers pour les compagnies qui veulent travailler avec ce public-là. Qu'elles aient des connaissances sur les spécificités de certains publics, l'enfant de moins de 3 ans, l'enfant de 3 à 6 ans, les enfants en situation de handicap. En même temps, certaines années, nous choisissons des compagnies qui n'ont pas cette expérience pour qu'elles puissent se la fabriquer justement.

Notre projet n'a pas un objectif mis au-dessus de l'autre : la sensibilisation des enfants à la pratique artistique a autant d'importance que cette dynamique auprès des professionnels de l'Enfance. Nous sommes atypiques parmi les acteurs culturels, nous sommes des animateurs, enseignants, éducateurs, nous ne programmons pas des spectacles. Notre but premier est de promouvoir la rencontre artistique dans une dynamique de territoire.

Nous faisons aussi de la formation d'animateurs au sein des associations Les Francas de La Gironde et Les Francas d'Aquitaine. L'idée, ce n'est pas de leur fournir des fiches pratiques prêtes à l'emploi. Mais d'organiser la rencontre avec les acteurs culturels. Nous avons mis en place des rencontres avec l'Artothèque de Pessac, avec la Fabrique Pola... On essaie de mettre les futurs animateurs dans cette dynamique d'élaboration de projet avec des partenaires culturels.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

J'ai grandi à Chalon-sur-Saône donc j'ai grandi avec **son festival**. J'ai rencontré le spectacle de rue comme ça, petit, en famille, ensuite entre amis. Il y avait aussi la salle de concert La Peniche/l'Abattoir où j'allais beaucoup. Cela m'a suivi. Mon premier stage, quand je me suis re-orienté, je l'ai fait au festival **Musicalarue**, à Luxey. Par le bénévolat associatif, j'ai rencontré tout type de structure aussi bien culturelle que sociale. J'ai repris des études en licence professionnelle Coordination de projets socio-culturels. J'ai modifié mon parcours et j'ai pris la voie de l'animation.



**Comment installer
un lieu culturel
dans une géographie
émotionnelle ?**



**ENTRETIEN/ MATHILDE AVIGNON, PROGRAMMATRICE
ESPACE CULTUREL LA FORGE, PORTETS**

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'iddac, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / MATHILDE AVIGNON, PROGRAMMATRICE ESPACE CULTUREL LA FORGE, PORTETS

La Forge existe depuis 10 ans. C'est d'abord la création du bâtiment en 2007, par volonté municipale. La programmation était alors gérée par l'association Thalie créée pour l'occasion, issue du conseil municipal et des principales associations de Portets, en accord avec Madame le Maire Marie-France Théron, depuis 30 ans à la tête de la commune. Une vraie envie de théâtre, probablement pour faire rayonner Portets sur le territoire, lui conférer un statut différent des autres communes. Nous sommes encore loin cependant d'un projet territorial.

Je suis engagée par la commune en 2013, lorsque la municipalité en place décide de retirer le mandat de gestion à l'association. Mon unique collègue, Béatrice, a été engagée en même temps que moi, comme personnel du théâtre, pour un temps partiel à l'Accueil du public et la billetterie. Je fais équipe avec elle. J'arrive donc dans un contexte spécifique : un équipement culturel d'importance mais qui n'était pas relié à un projet culturel ; et un équipement qui coûte surtout en investissement, assez peu en fonctionnement.

“ Avec mon arrivée et la remunicipalisation de la gestion de l'activité, l'équipe municipale est contrainte de se poser la question du projet culturel, et découvre de nouvelles manières de concevoir l'activité du théâtre, de nouveaux partenaires. Ils entrent en contact avec un nouveau public aussi.

Suite aux élections de 2014, il y a eu un changement d'équipe municipale. L'espace culturel a été au centre des débats. Pourtant le bâtiment existe, il faut l'utiliser. C'est ainsi que la nouvelle équipe municipale se retrouve dans une contrainte positive de poursuivre le développement du projet culturel naissant.

L'association qui s'occupait de la programmation* ne s'intéressait pas au Jeune Public. Je pense qu'ils avaient envie d'une programmation adulte, issue d'une culture du théâtre de texte comme on en voit à Avignon ou à Paris. De temps en temps, du jazz aussi. La commune, sur proposition de l'association, a également signé dès l'ouverture de la salle un partenariat avec le Théâtre des Salinières, et encore aujourd'hui, notre programmation reste liée à cet engagement, ce qui la coupe en deux. D'un côté, les Soirées Théâtre des Salinières avec un public plutôt âgé, très fidèle, qui ne va pas voir autre chose, ou très peu, et de l'autre, la programmation de notre Saison culturelle. J'essaie de faire le lien, mais c'est compliqué. Ce sont des univers distincts.

En arrivant ici, j'ai eu entre les mains une analyse de l'iddac faite plusieurs années auparavant qui pointait des pistes de développement comme : le Jeune Public, la pluridisciplinarité, le cirque contemporain... La collaboration avec l'iddac s'était arrêtée là, il y avait une crainte - infondée - de se faire imposer une programmation. J'ai

* = de 2007 à 2013

d'abord levé cette crainte et expliqué qu'il y avait au contraire de l'intérêt à suivre ces recommandations. J'ai proposé de rompre avec l'image installée de La Forge attachée aux Salinières, en allant davantage vers le spectacle familial, et un spectacle vivant différent du théâtre de texte...

“ C'est comme ça que s'est imposée l'idée du Jeune Public.

Avant, j'avais expérimenté les questions de programmation de façon collective. Au TNT-Manufacture de chaussures où j'ai travaillé pendant 4 ans, j'étais chargée de l'administration générale, mais la programmation se pensait souvent collectivement. Ma formation de Gestion de l'Action Culturelle m'avait déjà donné pas mal de billes pour penser des projets de médiation, de circulation du public, etc. Par ailleurs, j'ai une sensibilité personnelle liée au Jeune Public, même avant d'avoir des enfants. À travers eux, ma perception de l'enfance s'affine, c'est certain, mais je crois que mon expertise dépasse mon statut de parent.

La programmation Jeune Public à La Forge a commencé timidement. Au début, je ne travaillais pas du tout la médiation, il n'y a jamais eu de budget pour ça. Le budget communal reste campé sur des notions de paiement au service rendu, d'utilisation de l'équipement municipal, entrée et sortie d'argent. Pourtant, on peut dire aujourd'hui que nous avons fait un peu de chemin conjoint pour que des logiques différentes se comprennent.

“ Par exemple, l'exigence de rentabilité n'est plus demandée. Seulement d'équilibre. Cela nécessite de faire intégrer de nouveaux indicateurs de réussite, d'expliquer qu'une dépense est aussi un investissement dans la politique culturelle de la ville.

Programmer du Jeune Public au départ, c'était donc pour apporter une autre image à La Forge et toucher une nouvelle population, celles des nouveaux arrivants, ces foyers péri-urbains qui ne vivent que très peu leur commune, et avec un peu de chance, les anciens habitants aussi ! J'ai pris conseil auprès de l'iddac. L'objectif de cette première période de programmation était de composer un projet culturel, pas seulement de faire des choix artistiques. La programmation intégrait la construction d'un parcours pour les gens qui nous feront confiance, les accompagner dans la construction de leur regard. J'espère qu'un jour, j'aurais planté suffisamment de graines pour que les gens considèrent l'offre culturelle dans sa globalité, hors du cercle que je fréquente et qui suit mes conseils petit à petit... Je connais le territoire, j'habite ici depuis presque 10 ans. C'est alors une bonne façon de commencer. Ici, la communication et le marketing de La Forge servent aussi à regagner l'estime de la population portésienne. Et bien sûr, si suffisamment de personnes de l'extérieur assistent aux spectacles, les habitants vont en tirer une fierté et venir à leur tour à La Forge.

“ Dans cette programmation, je fais attention à ce que je propose, rester accessible. Je le vois maintenant comme un projet global.

Le manque de relais est encore conséquent. L'école de musique n'est pas intéressée, par exemple. Ou c'est un projet de médiation autour de la danse qui n'a pas pu se faire parce que l'école a trouvé cela déplacé... Je ne peux pas avancer avec eux à leur corps défendant. Si personne ne s'en saisit, tant pis, ce sera pour plus tard ! En Jeune Public, passé le CM2, l'âge de 10-11 ans, c'est une autre programmation. À Portets, nous n'avons pas de collège, ils sont à Podensac et Cadillac, et le lycée à Langon. Aussi, à partir de 10 ans, ils sortent, d'une certaine façon, du regard de la municipalité. Donc le projet communal culturel Jeune Public a commencé par s'adresser aux 0-10 ans. Petit à petit, il s'est épaissi en nombre de spectacles, et surtout en nombre de représentations. Les séances scolaires ont augmenté, la demande est venue de l'école de Portets, puis d'autres écoles du territoire, jusqu'à pouvoir présenter l'année dernière à la Communauté de communes notre utilité intercommunale. Finalement, ce n'est pas réellement sur l'excellence culturelle et la présence artistique que cela s'est joué, mais d'abord sur l'Enfance... Une préoccupation de population !

Maintenant que nous sommes dans ce projet culturel avec l'intercommunalité, qui débute avec la saison 2018-2019, nous allons pouvoir travailler avec les collèges, et peut-être les lycées. Jusque-là, j'ai exploré plutôt la toute Petite Enfance, avec des professionnels pour relayer. Peut-être que là, cela va ouvrir de nouvelles portes, avec les structures relais* du territoire que je n'ai jamais rencontrées avant aujourd'hui.

Nous n'avons toujours pas de budget pour la médiation. Nous ne faisons pas d'ateliers, seulement un bord de scène. **Mais un autre espace de médiation commence à émerger : ça se passe pendant les résidences de travail et de répétition de compagnies et d'artistes qui se déroulent à La Forge.** Les classes de l'école élémentaire de Portets peuvent venir se glisser dans la salle et assister simplement à une séance de travail ou venir voir une sortie de résidence impromptue.

“ C'est un petit apprentissage sur les métiers du spectacle, l'élaboration d'un spectacle. Et si ensuite le spectacle entre dans la programmation, c'est encore mieux, cela fait un lien déjà établi avec les enfants.

Depuis peu, la fusion des territoires, et l'entente professionnelle tissée avec le service culturel de la Communauté de communes Convergence Garonne dirigé par Christophe Azema, ont enfin permis la complémentarité. Le projet Jeune Public de La Forge peut être maintenant valorisé au niveau intercommunal et financé par la Cdc, dans sa forme initiale : la Communauté de communes prend donc à sa charge les spectacles Jeune Public choisis par La Forge et présentés en temps scolaire ET en temps familial (hors partenariats spécifiques avec d'autres opérateurs comme le festival Opération Lumière, ou le Festacle sur les temps centre de loisirs). Pour une première année, le budget est déjà conséquent, pas de place pour des ateliers en classe. En un sens, c'est une proposition complémentaire du projet de CoTÉAC « Au fil de l'eau » porté directement par la Cdc (hérité de l'ancienne Communauté de communes des Vallons de l'Artolie).

Toutes les séances scolaires sont complètes désormais, il n'y a plus de problème de

* = mission locale, PLAJ, PIJ...

fréquentation à cet endroit là. Cependant, le travail en amont avec les enseignants reste encore difficile. Ils ne sont pas tous prêts à sortir d'une simple sortie divertissante de fin d'année.

J'anime, quand il le faut, les bords de scène. Je soigne l'accueil, le protocole. Ma part de médiation, je la fais là, en scolaire comme en tout public ! Il faut faire tomber des peurs, parfois les gens sont d'une timidité incroyable. À La Forge, nous n'avons pas encore « notre public ». Pour l'instant, j'essaie de programmer pour la population, de susciter l'envie, la curiosité. Et je pense que le Jeune Public va aider. Cela fait six ans que je travaille à ça.

“ J'espère que La Forge fera un jour partie de leur géographie émotionnelle, que notre programmation fera partie de leur quotidien, que l'espace culturel fera partie des meubles...

Depuis le début, je me pose la question de devenir une scène spécialisée Jeune Public et Famille. Parce que nous sommes le seul équipement culturel d'un territoire élargi. Sauf que pour la dynamique, pour identifier la programmation, il a fallu forcer le trait, même au niveau graphisme... Et on se retrouve vite enfermé dans une boîte. Par exemple, sur un concert de rock Tout-public, les adultes viennent tous avec leurs enfants... Pourquoi pas... Mais ce n'était pas exactement la soirée proposée. Il faut cependant aussi voir la réalité : pour faire garder ses enfants, il faut des relais familiaux ou de l'argent. C'est un vrai frein d'accès à la culture ! Et, pour les adolescents, s'ajoute en plus le problème de mobilité.

Le fait d'être en régie municipale, et non en association, nous empêche d'avoir des subventions. Pour autant, être un service public nous donne une chance, une force de le développement par le territoire.

“ C'est certain, l'intercommunalité va permettre au projet d'atteindre une nouvelle étape, et de bénéficier d'autres apports, y compris financiers. C'est mon vœu !

Dans la plaquette, nous faisons apparaître les représentations issues à la fois de mon choix propre, financées avec le budget municipal, et celles issues de plusieurs types de partenariats. Cette année, la plaquette intègre aussi des représentations qui ont lieu dans d'autres lieux sur le territoire, pour montrer qu'une nouvelle action culturelle qui se tisse, plus large. Nous avons fait le choix de présenter dans la plaquette de saison tous les spectacles accueillis, qu'ils soient issus du projet d'EAC, de la programmation de La Forge, ou de programmations partenaires, pour faire exister ce projet global.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Ma pratique artistique a commencé très tôt. Mes parents étaient attentifs à ça. J'ai grandi à Pau. Je faisais de la musique, loin de la discipline, avec le GAM, Groupe d'Animation Musicale, basée sur des pédagogies alternatives, la composition collective, l'écoute, la musique électro-acoustique, sans avoir l'impression d'apprendre... Je suis entrée au conservatoire de musique à 14 ans, j'ai fait du théâtre, de la danse. J'ai bénéficié de beaucoup d'ouverture culturelle.

À l'adolescence, j'ai pris un peu de distance avec cette pratique collective active, expérimentale. Ça a été pour moi le moment de la découverte du spectacle, dans sa forme aboutie. J'ai le souvenir d'avoir été saisi par des sentiments très forts, une sidération, presque ! Je me souviens d'un Antigone joué par une troupe africaine aux **Chantiers de Blaye**, qui a marqué pour moi un tournant...

Aujourd'hui, je me sens utile et pertinente dans cette fonction de programmatrice, entendue comme celle qui compose, propose, ouvre la porte vers la consommation culturelle aux citoyens. C'est parfois un combat, mais je me réjouis d'avoir la chance de m'en mêler.

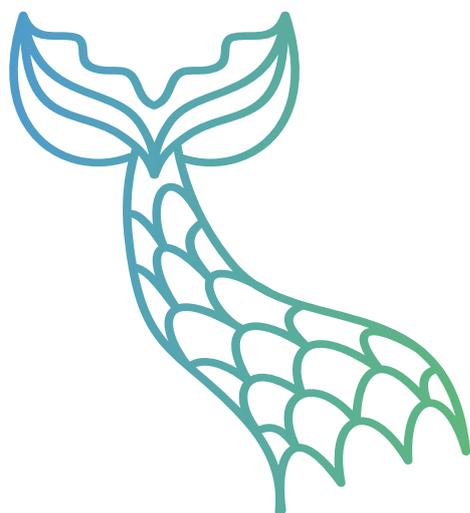


RETOUR
AU SOMMAIRE



Retrouvez l'ensemble des entretiens sur iddac.net





**COMMENT
UNE BAIGNADE
PEUT SE TRANSFORMER
EN SOLO DE DANSE ?**



ENTRETIEN/ EMMA CARPE ET CÉLINE KERREC, LA COLLECTIVE,
DANSE CONTEMPORAINE

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / EMMA CARPE ET CÉLINE KERREC, LA COLLECTIVE, DANSE CONTEMPORAINE

EMMA C.

Nous sommes danseuses, dans le courant de la danse contemporaine. L'association **La Collective** a été créée en 2008, sur Bordeaux, mais elle est plus structurée et active ces derniers temps autour de la création Jeune Public. Ce n'est pas sa spécificité au départ, plutôt une volonté à travailler ensemble, avec l'envie de prolonger la complicité, la collaboration. Céline a déjà des sentiers et des trajets, de l'expérience sur le champ de la création Jeune Public. Ça m'intéresse d'y aller avec elle.

CÉLINE K..

Je baigne dedans depuis que j'ai commencé à danser, même si j'ai commencé à danser tard. Il y a toujours eu un spectacle Jeune Public dans lequel j'ai dansé, presque chaque année. J'en ressens un profond appétit. Je côtoie beaucoup ce Jeune Public de par les temps de sensibilisation artistique, de par mes envies premières d'être auprès des enfants avant de vouloir être danseuse. Je suis heureuse de les retrouver. J'ai un goût énorme à les côtoyer, des tout-petits aux plus grands. En rencontrant Emma et La collective, déjà accés sur la sensibilisation et la création, des envies ont émergé. Il y a de l'appétit, des envies communes. Une première proposition a émergé : **Fantaisie pour une confiance dansée**. Nous la proposons à partir de 7 ans, même si pour moi, c'est difficile de dire à partir de quel âge. Pendant le processus de création de Fantaisie, il y a une petite naissance, qui a fait pop ! C'est **POids PouÂ PouAH**, plutôt pour du très Jeune Public. Nous avons mené en parallèle ces deux créations sur une année. Depuis 2016, la compagnie se structure un peu plus à partir de ce duo et de ces 2 propositions. Des gens m'attendaient, parce que j'avais eu un solo **Bulbille***, qui avait beaucoup tourné. Et quand je suis allée les voir pour dire qu'il y avait cette création, à Canéjan ou à Pessac, nous avons eu des soutiens sur les deux.

* avec la cie Mutine; co-produit par Le manège en chantier

EMMA C.

POids PouÂ PouAH ! est arrivé en expérimentant sur la création de Fantaisie, autour d'un objet principalement. En travaillant dessus, tout d'un coup, on s'est dit : Peut-être que c'est autre chose ? Peut-être pour les plus petits ? Et cet objet, un petit sac, s'il y en a 200 sur le plateau au lieu d'un seul ? Ah oui, cela fait un espace, et un solo... Et c'est devenu une création à part entière.

CÉLINE K..

Moi j'ai l'impression que le Jeune Public, c'est toujours là avec moi. Que c'est mon terreau. Si, sur le chemin de création, arrive une idée comme celle-là, avec cet objet, un petit sac rempli de graines et de se mettre à travailler sur le poids, - en 3 jours quelque chose était quasiment fait - c'est peut-être parce que c'était déjà là, depuis toujours. Je n'ai pas encore réussi à répondre spécifiquement pourquoi très régulièrement le Jeune Public... Peut-être parce que je m'y baigne depuis le début, que c'est une baignade régulière... C'est un creuset pour moi. Depuis maintenant 7 ans, je vais danser dans une crèche, c'est un endroit où je viens travailler physiquement, j'ai des échanges, il y a toutes les questions sur le mouvement. Pourquoi je bouge ? Pourquoi on bouge ? Comment on bouge ? Il y a une espèce de

creuset archaïque et primordial du mouvement avec les bébés, à les observer. Je n'ai pas de curseur que je mettrais là ou là en fonction du Jeune Public ou du Tout public, j'ai l'impression de danser pareil.

“ Dans mon chemin, il y a cette chose que je sens, un socle qui part de là, qui pourrait même partir de... Je ne vais pas aller danser à la maternité mais bon... Il y a du dedans, du chemin, du tout-petit, de la motricité, de comment ça joue avec le poids, ça tombe, ça chute...

EMMA C.

Au départ, c'est un univers plus éloigné de moi. Ce qui m'intéresse avec La collective, c'est comment on peut adresser une danse contemporaine à un Jeune Public, un public en fait, ne pas cloisonner justement. Évidemment, oui, il faut mettre une attention à comment on s'adresse à un Jeune Public parce que il est un peu particulier. Mais c'est la même question qui se pose : comment on s'adresse à un public ? C'est quoi ouvrir un public à un espace sensible de création ? Accueillir un public, le préparer, l'embarquer ? Ces questions-là se posent en fait pour tous les publics... Le critère de l'âge pour le spectacle se décide par rapport à la sensibilité en fonction de l'âge, la sensorialité, l'apprentissage moteur.

“ Où est-ce qu'ils en sont eux dans leur propre corps pour recevoir, pour que nous puissions les toucher, avec cette chose de la perception, des sens ?

CÉLINE K..

Quand tu sais que tu vas t'adresser à des tout-petits, la durée s'installe toute seule... Pour **POids PouÂ PouAH !**, nous avons eu des résidences en immersion dans les lieux, nous avons dansé avec eux, pour nous mettre au contact d'une motricité, d'un rythme. S'approcher d'eux, pas trop, une fois que la confiance est là, un peu plus. On peut faire des choses extraordinaires, complètement folles, mais pas tout de suite. En immersion, au-delà de pratiquer ensemble, nous les avons invités par petit groupe, et nous avons vécu comment ça répond, si c'est trop long, des choses pressenties se confirment : cela permet des réajustements.

EMMA C.

Nous jouons **POids PouÂ PouAH !** dans des théâtres, dans un espace réaménagé, pour faire cocon. Nous le jouons en crèche à la lumière du jour. Mais il faut que l'espace s'y prête, c'est une des conditions. L'accueil du public : pour les petits comme pour les adultes, l'espace est un paramètre primordial.

“ Nos immersions sont à cheval entre la création et la médiation. C'est à la fois nourrissant pour nous de l'intérieur, pour créer, et c'est aussi un moyen d'ouvrir des espaces où ils peuvent venir voir des morceaux, tester des choses avec nous. La médiation, ce n'est pas que l'atelier de pratique.

CÉLINE K.

* CoTÉAC.

Lire les entretiens
de Célia Sanchez
et Christophe
Azéma

Dans le parcours* EAC, nous avons fait à la fois de la médiation avec les enfants, en immersion directement dans les lieux ou en ateliers, et des formations - que nous préférons appeler rencontres - avec les personnels de crèche, de la petite enfance et des enseignantes. Avec les professionnels de l'enfance, nous sommes dans un échange. Nous avons des partenariats à tisser, des rencontres à faire pour être à l'écoute de cet enveloppement qu'il va y avoir auprès des tout-petits : les inviter à venir voir, à rester assis, à pouvoir se lever, ne pas avoir crainte que les enfants traversent l'espace en courant pour venir nous voir, et si cela arrive, cela peut être géré. Le terme Formation installe avec les adultes quelque chose de protocolaire qui nous gênait. On avait remarqué ça, ils s'installaient en face de nous, avec une attente forte. La notion de rencontre instaure une relation un peu moins frontale. Leur dire ce qu'on fait passe aussi par le corps, c'est notre médium, notre manière de parler, donc on va les inviter, peu à peu dans le corps... On leur explique : « Dans les crèches, vous côtoyez ces petits hommes et ces petites femmes qui sont eux aussi dans le corps, qui n'ont pas encore la verbalisation et le langage, donc dans vos échanges avec eux, vous avez forcément l'habitude, vous êtes baignés vous aussi dans ça. Alors n'ayez pas peur... »

“ Ces temps de rencontre sont très importants, pour tranquilliser.

EMMA C.

Ce temps les invite à traverser l'expérience du corps. Sinon cela manque. À chaque fois, avec les adultes ou les enfants, l'atelier est un accompagnement à être spectateur du spectacle et aussi à traverser de manière plus physique notre pratique. Ce parcours sur les deux Communautés de communes se composait d'un temps de résidence pour finir la création, un temps de rencontre avec les assistantes maternelles, les enseignantes petite enfance et maternelle, puis des ateliers qui ont eu lieu avant ou après le spectacle. Nous avons fait beaucoup d'ateliers, c'était dense.

CÉLINE K.

Oui, c'était beaucoup. Même si tous ces ateliers participent à cette « baignade » qui permet ensuite que des choses arrivent en création. L'un nourrit l'autre, c'est sûr. Mais là, nous avons ressenti une disproportion...

EMMA C.

Par rapport à notre réalité d'artiste danseur-chorégraphe, cela peut devenir un peu bancal. Notre objectif, c'est la compagnie, mais on travaille aussi pour d'autres. Et notre agenda n'est pas extensible...

CÉLINE K.

Les compagnies, dont la Collective, cherchent en ce moment comment travailler la médiation. On cherche des manières, comment tisser tout ça ensemble. Sur les temps de formation aux adultes, par exemple, les conférences dansées allient le fait de décrire verbalement les procédés et notre démarche. Elles invitent à aller dedans.

EMMA C.

Les collectivités se posent aussi ces questions. Il y a beaucoup d'attente sur les territoires concernant l'artistique et le culturel, mais nous ne pouvons pas remplir tout cet espace, ni rencontrer toutes les structures, toutes les écoles. Il y a aussi une réalité économique pour nous : ces heures sont déclarées en heures de médiation. Cela vient en friction avec notre statut d'intermittent. Nous devons être vigilant.

“ Nous sommes artistes-chorégraphiques, donc intermittents, et nous ne sommes pas animateurs d'atelier au régime général. Il doit y avoir une réflexion commune là-dessus . Je crois qu'elle est en train de se faire.

CÉLINE K.

Certains artistes délèguent. Je l'ai fait sur des spectacles à Marcheprime. Au début, j'ai trouvé ça bizarre. J'ai demandé à voir le dossier, à appeler la chorégraphe, voir un extrait du spectacle. Je me suis imaginée dans la situation inverse, je pense que j'aurais donné davantage d'éléments sur mon spectacle, mon protocole. J'ai travaillé aussi avec la cie **Jeanne Simone** sur les ateliers liés au spectacle **Gommette**. J'étais intervenue en atelier sur les processus de création en œuvre dans les solos de Laure, la danseuse de Jeanne Simone. Et en amont, sur la conférence dansée auprès des professionnels de l'enfance.

EMMA C.

Je l'ai fait aussi. Cela demande d'enquêter, sur quoi ils travaillent, leurs thématiques, qu'est-ce que je peux faire moi alors que ce n'est pas mon univers. C'est un bel exercice ! Oui, cela peut aussi se faire comme ça, avec d'autres qui assurent la méditation... Mais pour notre propre spectacle, j'aurais un peu de mal à déléguer, ou alors avec des gens que je connais. On est plutôt en train d'essayer de tout faire entrer dans l'agenda ! Le nouveau parcours **Les traversées imaginaires*** est plus petit. On sortait de celui sur La Réole et Podensac, et j'ai dit à notre interlocutrice, Armelle Clarysse, oui on fait la médiation, mais on parle du nombre de classes avant de s'engager. Maintenant, nous sommes vigilantes. Dans les sensations, si la médiation prend plus de place que la création, je ne m'y retrouve pas. S'il y a un équilibre, ça me va.

* CoTÉAC.
sur la
Communauté de
communes Nord-
Gironde

CÉLINE K.

Cette saison, nous avons pas mal de dates pour les deux spectacles, en Aquitaine. Beaucoup dans le Pays basque. **POids PouÂ PouAH !** se joue plus, parce que la demande en danse et Petite Enfance est forte. Nous jouons le solo en alternance, mais avec la condition d'être présente toutes les deux. Dans cette alternance, celle qui ne danse pas s'occupe de la relation au technicien de la mairie, aller chercher les clés, dire bonjour, au montage du mobile... Et celle qui danse s'attache à la danse, se prépare, se concentre. De cette façon, le spectacle peut jouer 4 fois dans la même journée. Cela nous permet aussi de garder cette attention à l'accueil du public. Cette exigence n'est pas toujours là selon les interlocuteurs, parce que c'est un spectacle Jeune Public. Et si, en plus, la proposition peut s'adapter hors théâtre, tu peux te retrouver dans des mauvaises conditions. C'est triste.

EMMA C.

Dans ce relais, celle qui ne danse pas n'est pas totalement spectatrice. On se regarde, on essaie de sentir si tout va bien, on voit l'autre jouer, cela nourrit le travail de l'une et l'autre.

CÉLINE K.

D'être deux, et dans cette vigilance, cela évite de se retrouver dans des situations façon Yolande Moreau dans le film **Quand la mer monte...** Ça m'est arrivé avec **Bulbille**, quelquefois. Dans ta loge, qui est un cagibi, tu déprimes un peu...

EMMA C.

On ne sait pas pourquoi avec le Jeune Public il y a davantage ça... Que le Jeune Public soit une spécificité, pourquoi pas, mais **POids PouÂ PouAH !** demande la même exigence artistique, la même attention, la même intensité, la même recherche qu'un spectacle Tout public.

CÉLINE K.

“ Et cette exigence irradie partout, sur l'enfant, sur l'adulte.
Être bien installé, c'est mieux. Parce que ce sont des enfants, ils resteraient 30 minutes sur le carrelage ? Mais toi, adulte, tu passerais une demi-heure les fesses sur le carrelage pour regarder un spectacle ?

EMMA C.

Nous n'avons pas une source d'inspiration spécifique. J'ai la sensation qu'on part de ce qui nous meut, nous met en mouvement nous en tant que danseuses, et voir comment s'adresser à un Jeune Public par cette voie. Et après, plus personnellement, j'aime la question d'un espace à transformer plastiquement, graphiquement, visuellement, et la poésie aussi, j'ai ces sensibilités.

CÉLINE K.

P**Oids PouÂ PouAH !** est venu de quelque chose de concret, du corps, qu'on partage tous petits et grands. C'est venu aussi du poids, qui touche particulièrement le petit, de jouer avec son poids, de l'appréhender. C'est plus sur le kinesthésique et sur l'expérience du corps. Pour **Fantaisie**, cela vient des questions des enfants dans les écoles. Tu es danseuse professionnelle ? Avec les étoiles dans les yeux... Et tu es maman aussi ? Mais comment tu fais ? Qu'est-ce que tu fais pour te mettre en danse ? Est-ce que tu es tout le temps en danse ? Tu fais comment pour danser ? Il y a quand même toujours cette image de la danseuse qui met ses chaussons... Un peu moins maintenant parce qu'il y a d'autres types de danses qui font du bien et qui cassent un peu ces images. J'ai aimé ces questions, c'est parti de là. Dans **Fantaisie**, on dévoile ces éléments clés, on les met en partage sur le plateau, on les confie : qu'est-ce qui nous met en danse chacune ? Pour le moment, on ne travaille pas à partir d'un thème ou en s'inspirant d'un texte. Cela viendra peut-être. Lors d'une résidence à la médiathèque Jacques Ellul*, on a rencontré les gens, il y avait des sources, des livres sur le poids. Pour l'instant, les albums sont davantage une nourriture, pour le dedans, pour nos recherches, ou pour après pour la médiation. Pour **Bulbille**, je venais d'être maman. **Bulbille**, c'est le petit bulbe qui émerge de la branche mère. Ça parlait de ça, avec un double niveau de lecture. Les parents ont apprécié aussi.

* à Pessac

EMMA C.

Je suis ravie quand les adultes passent un bon moment, sans qu'ils se disent Je regarde un Jeune Public. Pour l'instant, on ne s'est jamais dit : ça, il ne faut pas le faire. Non. Mais notre univers n'est pas trash, il ne nécessite peut-être pas d'être censuré...

CÉLINE K.

On a fini par indiquer et tamponner l'âge - à partir de - mais parce qu'on nous le demande. Moi quand je danse, je danse pour des personnes. Petits, grands, valides autrement, empêchés, handicapés...



On est là ensemble, on va partager un moment. Je ne retiens rien, je me laisse traverser par les pulsions, à l'écoute.

EMMA C.

Pour **Fantaisie**, on a pu nous renvoyer des craintes. Parce que ça ne raconte pas une histoire, mais en raconte de multiples, sans support récit, narratif. C'est plutôt une crainte de l'adulte. Avec les enfants rencontrés en bord de scène, on est toujours joyeuses et surprises devant les réflexions et les questions qui ressortent. Quelquefois, ils ont l'impression de ne pas comprendre parce qu'ils n'ont pas l'habitude de voir ça, et quand on en parle, des choses s'expriment. Les difficultés viennent plus des craintes des adultes.

CÉLINE K.

Ou alors s'ils disent J'ai pas compris, on les questionne. À quel moment ? Ils répondent : «Quand tu fais ça, moi je pense que...» et finalement le «j'ai pas compris» ouvre sur des tas de choses...
La médiation fait aussi bouger le rapport des garçons et des filles à la danse. Parce qu'il y a de plus en plus de projets Danse, dans les écoles.. Pour le faire depuis de nombreuses années, je constate que la plongée dans la danse est de plus en plus facile pour les garçons. Leur représentation de la danse est moins dans des clichés. Chez les filles, les clichés sont plus difficiles à défaire. J'ai un goût pour m'appuyer sur leurs pulsions ou leur manière d'y aller, pour ensuite les contaminer, en CM1 CM2 les filles sont plus timides. Les gars y vont, le hip-hop a fait du bien.

EMMA C.



**En danse contemporaine, il existe tellement de formes.
Tout le monde peut trouver du plaisir à danser**



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

CÉLINE KERREC

Petite, je n'aimais pas les marionnettes. J'ai ce souvenir, de la salle où on est nombreux, on éteint la lumière d'un coup, on voit rien, j'avais peur. En CM2, j'ai fait de la danse avec un chorégraphe, Patrick Le Doaré. On a fait un projet danse à l'école avec lui. Et je me rappelle physiquement une collaboration de toute la classe, dans le gymnase, à écrire ce qu'on dansait, en petit groupe, à deux. Et je l'ai retrouvé longtemps après. J'ai travaillé avec lui, dans sa compagnie de manière amateur. Comme j'avais cette envie d'être institutrice ou éducatrice spécialisée, il m'a emmenée avec lui dans les écoles, il avait tout un processus d'écriture en mouvement, de partitions. Et en discutant avec lui, je lui demande : est-ce que tu n'es pas intervenu en CM2 dans l'école Achille Grandeau de Relecq-Kerhuon* ? Si !

* commune bretonne, dans le Finistère

Je me rappelle d'un truc de corps, de suivre les lignes dans le gymnase, d'écrire en groupe, ce qu'on n'avait sûrement pas l'habitude de faire en classe. C'est plutôt une expérience physique. La danse n'est re-apparue qu'à la fac. C'est encore par le biais de l'école. Mais ce moment de travail différent avec mes camarades, c'était vraiment important. Il y avait les signes pour écrire la danse, de la calligraphie, on travaillait ensemble le mouvement du corps. Ça me fait plaisir d'y repenser.

EMMA CARPE

Moi non plus je n'ai pas vraiment de souvenir de spectateur. La question du corps était là, puisque je faisais de la gymnastique à un niveau avancé. Si, le seul souvenir qui me vient comme ça, c'est **Thriller** de Mickael Jackson, pour moi la danse c'était ça, la danse des clips, des chorégraphies, refaire les mouvements, en inventer... La danse est restée longtemps un loisir. C'est revenu après le bac. Avec un immense appétit. Je suis passée par beaucoup d'apprentissages. Et une envie énorme de tout rattraper. Je suis passée par la danse africaine, le hip-hop, j'étais un peu coincée dans mes représentations. Devant les basiques de danse contemporaine, **Anne Teresa De Keersmaeker**, **Pina Bausch**, j'étais baba. La danse contemporaine a tout ouvert.



Pourquoi éclairer
un personnage de face
plutôt que de dos ?



ENTRETIEN / MONIQUE GARCIA,
DIRECTRICE DU GLOB THÉÂTRE, BORDEAUX

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / MONIQUE GARCIA,
DIRECTRICE DU GLOB THÉÂTRE, BORDEAUX

Très rapidement, au **Glob Théâtre**, nous avons eu envie de proposer au Jeune Public des spectacles de théâtre et de danse. D'une certaine façon, on travaille toujours à partir de ce qu'on traverse soi... Il y a longtemps, j'ai été institutrice pendant 8 ans, et j'ai pu constater ce qu'étaient les accueils de spectacles dans l'école, le nivellement par le bas de la qualité, pas tant du jeu, mais sur la qualité de regard qu'on peut offrir aux enfants. Et mes propres enfants dans leur parcours scolaire, de l'enfance au collège, n'ont vu aucun spectacle. Donc très vite, nous avons pensé à ça, avec des représentations en soirée, des horaires aménagés, à 19h, à 18h, on a cherché ce qui était mieux, le mardi parce qu'il n'y avait pas classe le lendemain, le vendredi soir. C'est un endroit, celui du spectacle vivant et de la rencontre, très structurant sur le plan social, cela me semblait fondamental d'avoir, hors temps festival, des propositions régulières. Le choix des spectacles se fait à partir du plaisir pris soi-même. Un spectacle Jeune Public est bon s'il touche aussi l'adulte, si on est sur des valeurs humaines. Si nous, nous ne sommes pas touchés, bouleversés, si on ne rit pas, alors l'enfant non plus... Pour les tout-petits, nous faisons, en plus, des représentations en séance scolaire. Parce que, pour les familles, il y a quand même beaucoup d'empêchements à emmener des petits enfants au spectacle. Dans notre quartier*, la population a des revenus modestes, avec des fratries importantes. Même avec des tarifs bas, cela représente une somme.

* à mi-chemin entre les Bassins à Flot et le quartier des Chartrons

“ Alors c'est important, que au moins par l'école, les enfants puissent venir dans un théâtre et voir un spectacle dans des conditions qui puissent être les meilleures possibles. Pour les lycées et collèges, nous faisons très peu de séances scolaires, parce que les lycées organisent plus de sorties scolaires le soir, dans un public mélangé. Par contre pour les primaires, c'est souvent un des seuls moyens d'y aller.

Cette année, nous lançons notre premier parcours pour le Jeune Public. La médiation est encore plus fondamentale maintenant, il me semble, avec ce que la société traverse, toutes les tensions, parce que cela permet de mettre des mots sur le sens des choses. Sans la médiation, mettre des mots sur les enjeux d'un spectacle est plus difficile. Mettre les mots, les échanger avec les copains, l'institutrice, voir qu'on peut ne pas être d'accord, c'est important d'accepter ça, de discuter du sens, qu'on peut vivre avec nos désaccords, que tout n'est pas dans le clivage.

“ Cette élaboration du sens me paraît fondamentale. Dire les choses, approfondir si ce sont des concepts, vérifier nos points d’intersection et de différence, c’est cela être ensemble.

La médiation proposée au Glob Théâtre prend différentes formes. Cela dépend des équipes artistiques accueillies, de l’état d’avancement de leur projet. S’il est en création, cela peut être assister à des bouts de répétition, ou organiser des rencontres avec l’auteur, le metteur en scène. En création, nous faisons des bords de scène.

Pour les deux spectacles Jeune Public présentés cette année, nous proposons un parcours avec 6 classes et 8 rendez-vous dans l’année : les spectacles à voir, **Natanaël** de **Opéra Pagai** et **Le Gardien des ombres** du **Maesta Théâtre** ; des rencontres avec **Les araignées philosophes** autour du sens et de thématique « Ce spectacle parle de quoi ? », avec des jeux autour de tout ça, des échanges sur les sensations, ce que chacun a perçu, nos sensibilités ; il y a un autre rendez-vous avec l’équipe du Glob pour parler de la machine du théâtre, pas sur un plan strictement technique mais plutôt sur ce que cette machinerie apporte au sens.

“ Par exemple, la lumière : si j’éclaire quelqu’un de dos, qu’est-ce ça a comme sens, qu’est-ce que ça dit du personnage ? Et si je l’éclaire de face ? Encore une fois, c’est pour mettre des mots sur le sens. Pour nous, c’est important.

Nous donnons également à chaque enfant au début du parcours un livret. C’est un objet intime, pas du tout destiné à la pédagogie en classe. Ce carnet* permet une expression et une compréhension de l’enfant par et pour lui-même, de façon autonome. S’il ne veut rien en faire, c’est lui qui choisit. Ce n’est pas dans une notation, ça n’a pas à être corrigé. C’est un endroit dans lequel, s’il le veut, l’enfant peut exprimer des choses de lui, de ce qu’il a ressenti pendant le spectacle. On a ajouté des illustrations, on y accorde de l’importance, du dessinateur **Alfred**. Pour son élaboration, nous avons été inspirés de **la maison d’édition Minus**, qui fait des cahiers à remplir pour les musées. Notre cahier de voyage se décline autour des rendez-vous : les 2 spectacles de la saison que les enfants vont voir, la philosophie et le théâtre. Cet objet est fait de toutes les envies évoquées plus haut. Ayant été enseignante, je pense que c’est nécessaire d’avoir des supports pour aider à l’expression de soi. Tout le monde ne les a pas, ce n’est pas dans chaque famille que ça peut arriver, donc l’idée du cahier de voyage est pour permettre cela. Sortir de la notation, et plutôt aider à comprendre que ce qu’on pense n’est pas ou vrai ou faux, que la pensée est complexe, voilà dire cela aussi. Sortir de cette ambivalence. Les deux spectacles Jeune Public sont présentés dans le cadre de ce parcours en séances scolaires, mais nous proposons aussi 4 représentations en soirée Tout public.

“ En médiation, nous ne faisons pas d’ateliers de pratique. J’ai enseigné le théâtre pendant plus de 20 ans au lycée Montesquieu.

* «Mon cahier de voyage, Glob Théâtre saison 2018-2019.»

Je ne suis pas convaincue de ça pour les primaires. Il y a quelque chose dans la recherche théâtrale, dans la répétition, qui ne fonctionne pas avec le jeune enfant.

La création des **Paysages nomades** a commencé par s'adresser aux adultes, mais avec tout de suite l'idée que j'en proposerais un aussi pour le Jeune Public.

Je trouve passionnant de rechercher le meilleur point de rencontre entre l'acteur et le spectateur. Et, suivant les projets et les textes, ce point de rencontre peut se travailler, se décaler, s'inventer, pour permettre une meilleure écoute, au sens large. J'ai conçu les **Paysages nomades** en pensant aussi à ce temps de disponibilité d'écoute totale qui existe pendant la lecture chuchotée de l'enfance. Soit on a eu le bonheur de le vivre et on s'en souvient comme d'un moment un peu paradisiaque, d'une paisibilité, à partir de laquelle on entre dans une histoire, avec une sécurité d'écoute qui permet à l'imaginaire de partir. Soit on ne l'a pas vécu, mais on l'a en référence... Cela vient aussi de mes expériences en tant qu'actrice, avec François Maugé lors des rencontres *Demandez l'impossible**. Il me faisait lire au micro, en chuchotant, des poèmes pour un public qui écoutait au casque. Ce medium-là fait que, même avec de la poésie très conceptuelle et des gens très éloignés de ça, il y a une écoute et une intimité.

Paysages nomades propose des écritures contemporaines. Je passe des commandes d'écriture à des auteurs qui ne sont pas forcément connus, avec une langue que j'ai envie de faire découvrir, avec ce principe d'écoute au casque, et ce chuchotement, cette proximité avec les acteurs. Le spectateur est installé dans le cocon du siège. Cela crée une relation intime, un peu régressive, qui permet cette écoute, un sentiment de sécurité, et qui favorise la libération de l'imaginaire. J'avais envie de balader le dispositif et que des gens qui ne connaissent pas le théâtre viennent en entendre, dans des conditions qui soient les meilleures possibles et les plus positives pour eux. Chaque texte dure cinq minutes : cinq minutes de théâtre, ça ne se refuse pas ! Quand on propose aux gens, «Venez on va vous jouer une petite histoire de cinq minutes», pratiquement tout le monde dit oui. Et de cette façon, qui n'était pas prévu dans leur journée, des gens vont entendre du théâtre contemporain. Une des meilleures représentations pour moi, a été celle sur la plage de Bègles. Les fauteuils installés sur le sable, les gens au maillot de bain autour qui étaient à 10 000 lieues d'imaginer qu'ils allaient assister à un moment de théâtre. Ils sont venus, et se sont installés dans les fauteuils... Très vite, après les premières expériences, et que cela se soit très bien passé, j'ai eu envie de l'adresser à l'enfance. J'avais envie de 4 univers différents d'écriture dont nous apprécions l'univers : **Thimothée de Fombelle**, **Anna Nozière**, **Sylvie Nève**, et **David Dumortier**. Pour sélectionner les auteurs, je commence avec plusieurs pistes. J'en contacte un, et puis s'il dit Oui, de fait je vais en éliminer d'autres parce que leurs écritures appartiennent à des univers semblables. Ça se fait un peu comme ça. J'ai envie que les enfants, comme les adultes, puissent traverser quatre écritures différentes. En séance scolaire, nous avons conçu l'écoute des **Paysages nomades** comme un voyage, fait d'escales successives. Le temps de chaque représentation dure 5 minutes. Les enfants entendaient d'abord deux pièces, ensuite ils allaient voir les deux films avec le travail d'illustration, puisqu'il y a aussi une commande passée à 4 illustrateurs différents. Puis ils allaient voir d'autres livres des auteurs et des illustrateurs, plus une escale de philosophie avec les Araignées philosophes, puis ils terminaient par un atelier dessin. Au total, le voyage **Paysages nomades** durait 1 heure et quart.

* Festival annuel de rencontres autour de la poésie contemporaine, créé en 2000

“ Maintenant, on peut vraiment faire des spectacles Jeune Public avec des auteurs contemporains. Ce n’était pas vraiment le cas quand nous nous étions enfant.

La création Jeune Public est dans une économie plus contrainte. En terme de subvention, elle est moins aidée. Ce serait bien déjà si cette différence cessait. Si pour faire de la médiation, on prend sur les budgets de création, ça va être un souci. C’est un moteur économique contraignant. On ne peut pas prendre à des acteurs en création, en travail, tout leur temps pour la médiation. Parfois, on leur propose une semaine de résidence en échange de tant d’heures de médiation. Cela passe très vite une semaine de répétition, on ne peut pas manger toutes ces heures de travail... C’est une question d’équilibre. Mais c’est important aussi que les artistes soient en lien avec le public avec lequel ils dialoguent. Ne pas être déconnecté non plus.

“ Quelque chose est un peu sous-estimé avec le spectacle Jeune Public, en terme de reconnaissance. Comme si un metteur en scène Jeune Public était moindre qu’un metteur en scène Tout public... Mais ça, ce sont nos mentalités, il faudrait qu’elles changent. Et que l’économie suive aussi.

Notre réflexion actuelle au Glob porte en ce moment sur : Comment écrire un programme pour les enfants, qui ne soit pas bêtifiant et que les adultes puissent le lire évidemment ? Comment sortir de nos mots à nous pour nous adresser aux enfants, sans perdre le fond de ce qu’on veut dire ? C’est notre chantier Jeune Public du moment...



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Deux souvenirs très forts. Je vivais dans la banlieue parisienne. J'étais en sixième, quand j'ai eu la chance de croiser **Les Tréteaux de France**. Ils jouaient *Le Misanthrope*, que j'avais lu. À un moment, l'acteur nous a tourné le dos, il est parti vers le milieu de scène et il a fait semblant d'uriner sur scène, j'étais sidérée. Sidérée de voir toute cette part de liberté hors le texte. Il y avait ce qui était écrit et tout d'un coup, un autre champ, qui s'ouvrait : celui du théâtre. J'étais ébahie par ça : au théâtre, on peut tout faire.

À notre époque, je ne les ratais pas à la télévision, **Au théâtre ce soir**, mais ce n'était pas être au théâtre. Un ou deux ans après avoir vu *Les Tréteaux de France*, la seule fois où je suis allée au théâtre avec mes parents, pour Noël à Paris, voir **Madame Sans-gêne** avec Jacqueline Maillan. Et là, c'est la découverte du plaisir de jouer. Voir cette femme qui arpentait de cour à jardin en parlant aux spectateurs, son énergie, sa vitalité : un vrai bonheur.



ENTRETIEN/ GÉRALDINE BUISSON, DIRECTRICE ADJOINTE,
LE LIBURNIA ET FEST'ARTS, LIBOURNE

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**id**dac, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / GÉRALDINE BUISSON, DIRECTRICE ADJOINTE, LE LIBURNIA ET FEST'ARTS, LIBOURNE

Cela fait un peu plus de 13 ans que je suis au Liburnia, qui a rouvert ses portes en 2006. Depuis l'ouverture, il y a toujours eu une programmation dédiée au Jeune Public. Depuis 4 ou 5 ans, elle est proposée en temps scolaire. La programmation Tout public intègre des spectacles pour toute la famille, avec la mention à partir de tel âge. Avant, je programmait sur le temps scolaire au niveau de la Communauté de communes du Libournais. Aujourd'hui, je programme sur la Communauté d'agglomération du Libournais, avec 3 autres opérateurs culturels, sur ce territoire, dans le cadre des parcours du CoTEAC*.

La programmation Jeune Public s'est étoffée. Avec un équilibre au niveau des tranches d'âges : 0-2 ans, 3-6 ans, et plus. Pour les bébés, c'est selon ce que je vois, je ne m'impose pas de prendre un spectacle par an. Au niveau du genre, j'apporte de l'importance au théâtre. Il existe de beaux textes pour la jeunesse. Il y avait à l'époque une journée organisée avec les EAT* et avec le soutien de Dominique Paquet, nous faisons venir des auteurs de théâtre jeunesse. Ça marchait plutôt bien. J'ai pris conscience que les enfants venaient parce qu'ils avaient travaillé sur un des auteurs et donc j'ai réalisé l'intérêt des enseignants pour l'écriture de théâtre. Encore aujourd'hui.

Dans l'ensemble, **notre programmation** est familiale. J'essaie de montrer différentes disciplines du théâtre, de la danse, de la marionnette... Et un choix de pièces et de textes avec une double lecture possible, que ce soit visuel, ou qui fait référence à la mémoire collective des adultes. J'aime bien le texte parce que souvent cela apporte débat et dialogues. C'est pour cela que la programmation familiale est importante, elle permet de prolonger la soirée. Mon métier est là aussi : enclencher quelque chose, qui après, est porté ailleurs. En séance scolaire, cela reste vu dans le cadre de l'éducation. La pièce de théâtre ne va pas forcément être portée jusque dans les familles. Le partage n'est pas le même. Je n'ai pas l'impression que cette programmation en temps scolaire ait un effet sur la venue de la famille au théâtre, dans cet idéal qu'on recherche tous de faire venir de nouveaux spectateurs. Cela fait découvrir et ça provoque des choses chez les enfants.

“ Proposer une programmation jeune public en temps scolaire est équitable mais je ne sais pas si cela fabrique « vraiment » des spectateurs adultes.

Pour cette saison, la programmation va de 6 mois jusqu'à 12/13 ans. À partir de 13 ans, je ne parle plus de programmation Jeune Public. Elle est Tout public. Mais c'est délicat, les jeunes adolescents n'ont pas toujours la maturité suffisante pour certains spectacles Tout public. Depuis les dernières saisons, je programme parfois un ou deux spectacles en moins, selon les calendriers et le budget. Par contre, le nombre

* = Contrat territorial
d'éducation artistique et
culturelle

* = Écrivains Associés au
Théâtre

de représentations en temps scolaire a augmenté.

La saison a commencé par de la danse-théâtre, avec le **Groupe Noces** et sa dernière création **Lullinight**. Je travaille avec cette compagnie depuis très longtemps. Elle crée pour le jeune public. La chorégraphe Florence Bernard travaille régulièrement avec **Aurélié Namur**, une auteure jeunesse. C'est un spectacle sur les mondes imaginaires des enfants, comment par exemple dans une cour d'école, chacun est dans sa bulle et en même temps les enfants se connectent, forment un groupe... C'est à partir de 4 ans. Pour **Sous la neige**, que l'on fait venir avec Canéjan, de la **cie Les Bestioles**, de 6 mois jusqu'à 5 ans, la jauge est plus petite, au maximum 100. Les formes concert permettent davantage de grandes jauges. Viennent ensuite deux spectacles de **Ilka Schönbein**. Je suis très heureuse de l'accueillir. Pour moi c'est le summum de la marionnette, c'est une magicienne. **Ricdin Ricdon** s'adresse au jeune public, que nous proposons sur ce principe d'une séance ouverte à la famille le mercredi après-midi, et une séance en scolaire le jeudi après-midi. Les parents peuvent amener leurs enfants, et eux, venir voir ensuite l'autre spectacle, dans lequel elle joue elle-même, **Eh bien, dansez maintenant !**, à partir de 15 ans, présenté le jeudi soir à 20h30.

“ Nous l'avons déjà accueillie plusieurs fois. Les libournais la connaissent, **Rois et grenouilles** avait marché très fort, même « **La Vieille et la bête** » pourtant très noir, dans cette esthétique flamande. Il y a un lien déjà créé entre elle et les spectateurs. Tout est déjà complet.

Un autre exemple de programmation qui touche la famille : **Les compagnons de Pierre Ménard** avec Goupil ou Ysengrin. Le conte traditionnel autour du renard va toucher les grands-parents, les tontons, les nounous... Tout le monde s'y retrouve : des souvenirs d'enfance pour toutes les générations, les enfants qui aiment bien ces histoires, le corps éducatif qui apprécie de travailler dessus. C'est un spectacle accessible, léger, c'est important d'en proposer aux spectateurs.

Pour ouvrir le théâtre et faciliter l'accès de la salle à la famille, le Liburnia propose depuis une dizaine d'année des spectacles en Forfait tribu, pour deux adultes et un ou plusieurs enfants. Cette saison : **Des étoiles et des idiots**, une forme musicale par les **Fouteurs de joie** ; **Les idées grises**, une forme circassienne de la **compagnie Barks** ; et **Hullu**, qui est peut-être celui qui posera plus de questions, le spectacle aborde la vieillesse, la mobilité, de façon légère quand même.

Au début des parcours EAC sur la Cdc du Libournais, quand le territoire ne représentait que 5 communes, je rassemblais les enseignants du primaire pour les faire participer au choix de programmation. Je leur présentais 3 spectacles et c'est eux qui choisissaient collégialement le spectacle sur lequel ils avaient envie de travailler et de décliner les ateliers. Aujourd'hui, c'est différent. Ils choisissent un des 4 parcours qui est proposé dans le cadre du Coteac. C'était intéressant de faire comme ça. Je me souviens, ils avaient choisi **Journal d'un monstre** de la **cie Florence Lavaud**. Il s'agit d'une adaptation de la nouvelle de Richard Matheson. Un clair-obscur très dur, d'un enfant enfermé dans une cave par ses parents. Ici, la prise de risque était partagée avec les enseignants. Une fois, sur

un autre choix, le principe était de participer au projet jusqu'à sa création, le cheminement à suivre était bien, mais le rendu final n'était pas vraiment adapté à un jeune public.

“ **Les enfants n'avaient pas forcément tout compris, mais ils avaient eu un regard plutôt amusé. Et les enseignants avaient joué le jeu puisque le choix du spectacle était partagé. Mais l'année suivante, je n'ai pas osé proposer de création. Si on perd la confiance des enseignants, le projet n'existe plus...**

La médiation est confiée aux compagnies. Il faut être en confiance, qu'elles soient prêtes. Je n'ai pas le temps de les accompagner dans toutes les classes, 15 au total. Par contre, je rencontre toutes les classes au moins une fois : soit au moment des « côtés coulisses » soit au moment de la rencontre de l'auteur ou du metteur en scène. Cette année, sur le projet Espace urbain/espace scénique, nous couplons des ateliers danse avec la **cie Volubilis** et des ateliers avec des architectes/urbanistes/paysagiste. C'est un premier partenariat avec la CAUE* de la Gironde. Sur les parcours EAC, nous travaillons avec la Cali. L'avantage que j'ai, c'est qu'avant d'arriver au Liburnia, j'avais en charge une mission culture pour le Syndicat Mixte de Pays du Libournais. J'ai pu porter les projets sur le territoire, parce que j'avais aussi cette connaissance du territoire et de ses problématiques. Cela a permis les discussions avec les enseignants et les politiques. Je mesure les problématiques, notamment celles de la circulation, comment on déplace un spectateur, ou un travailleur... Jusqu'à l'an dernier, la médiation pour les collèges était entièrement en lien avec l'iddac dans le cadre des parcours « à la découverte... ». Aujourd'hui, le Théâtre dispose d'une personne qui s'occupe des relations publiques et de la médiation avec les collèges, lycées et publics spécifiques. Je continue de m'occuper du Jeune public. Jusqu'il y a peu, la programmation Jeune Public était facile à mettre en place. Et plus facile à défendre auprès des élus parce que ça touche la famille, la jeunesse, l'éducation, qui sont des compétences propres aux communes. Avec les baisses de dotations, les réformes territoriales, sans incriminer personne, cela se fragilise. Des festivals Jeune Public ont disparu, on sent que s'il faut trancher, maintenant le Jeune Public peut aussi être touché. Ces parcours EAC permettent de maintenir des spectacles qui abordent des sujets sensibles, de société, parce qu'ils sont accompagnés et que l'école est considérée comme pouvant porter certains sujets. C'est important d'en avoir conscience, de ne pas mettre en difficulté un enseignant ou un parent.

“ **La notion d'équité passe aussi par la facilité des écoles à accéder à un projet sur le territoire. Le transport est une charge supplémentaire dans les budgets des écoles. Sur l'agglomération et Libourne, on a réussi à intégrer un quatrième parcours, à maintenir le transport gratuit pour que les écoles puissent choisir « librement » un des quatre parcours.**

* = Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

J'ai grandi dans un petit village. J'avais la chance d'avoir des parents qui s'intéressaient à la culture et à l'art. D'aller à la bibliothèque déjà, alors que c'était à une demi-heure de route. On allait une fois par an au théâtre, voir du théâtre à coulisse, du théâtre à portes. Dans les années 80, les MJSI organisaient les premiers cinémas dans la salle des fêtes, les premières pièces de théâtre. On allait régulièrement dans ma famille en région parisienne, c'est là que j'ai vu mes premiers musées. J'avais également de la chance d'avoir un oncle à La Rochelle. Très tôt, on se retrouvait avec mes cousins et cousines pour aller aux Francopholies. J'ai fait des études d'arts plastiques (Fac et Beaux-Arts) à Bordeaux. Mes premiers profs d'arts plastiques, je les ai eus là, pas avant, ni au collège, ni au lycée. Mon intérêt pour le spectacle vivant est arrivé après. Et, de par cette formation, je le regarde beaucoup sous son aspect plastique, autant que ce que ça raconte...

Comment tenir sur le fil avec tout ce désir ?



ENTRETIEN / ZAZ ROSNET,
COMPAGNIE LES CAILLOUX SAUVAGES

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / ZAZ ROSNET, COMPAGNIE LES CAILLOUX SAUVAGES

Le point de départ, c'est vraiment une envie d'aller à la rencontre de l'enfance, avec des formes reliées à l'imaginaire. J'avais une pratique amateur du théâtre. Et je suis arrivée au spectacle par la périphérie : formée en sciences sociales et politiques, sociologie et ethnologie, puis management culturel. Je suis d'abord allée vers le spectacle sans avoir l'audace de dire « je vais créer ». Parce que je n'étais pas mûre. Très vite, dedans, devant les pièces que je voyais, je pensais à comment j'aurais écrit autrement, joué autrement... Le révélateur a été lors d'un stage, étudiante à Sciences po, j'avais 20 ans, c'était la première édition d'un festival Jeune Public* à Cournon d'Auvergne. Là, j'ai découvert ce que pouvez être la création Jeune Public, avec des gens comme **Agnès Desfosses**, une grande dame de la création pour l'enfance... Ça n'a pas fait sens immédiatement. Mais j'ai un rapport à l'enfance en fil continu. J'étais animatrice quand j'étais étudiante et je prenais beaucoup de plaisir à être en contact avec les enfants. Mon premier emploi salarié était pour le festival **Le Chainon manquant**. Les bureaux étaient alors à Moissac* et quand je n'étais pas au travail, je me suis copieusement ennuyée. J'arrivais de Paris où j'étais une étudiante très entourée et soudain je n'avais plus mes repères. Ce sont les enfants qui m'ont accueillie, cela m'a permis de contacter en moi quelque chose de très fort, l'enfance. Et j'ai commencé par écrire, dans la solitude du face à face avec moi-même, avec gratitude pour les enfants qui m'inspiraient. Je n'idéalise pas, mais les enfants ont une posture d'accueil qui m'étonne toujours, une curiosité pour l'autre si on veut bien laisser la place. Donc en 2002, quand j'ai créé la compagnie, c'était pour travailler pour l'enfance.

Les premières années j'étais en auto-formation dans la compagnie, je faisais régulièrement des stages, j'avais beaucoup de choses à apprendre. J'ai commencé par le conte parce qu'on peut y entrer avec ce qu'on est. Progressivement, je me suis constituée une boîte à outils, j'ai acquis des techniques, le terrain m'a formée, je suis allée faire des stages avec des artistes qui naviguaient entre mouvement et objets. J'allais régulièrement en stage à **Regards et mouvement**, à Pontempeyrat. J'y ai rencontré des artistes superbes comme **Camille Boitel, Cécile Briand, Nicole Mossou, Jean-Pierre Larroche**.

“ **Aujourd'hui, il me reste du conte le rapport direct au public, mais je suis moins narrative, plus proche d'une écriture poétique. Il y a aussi une dimension plastique très forte dans ce que je crée.** ”

Pour mes premiers spectacles, j'ai travaillé avec une robe spectaculaire. C'était du conte avec des objets manipulés. J'ai créé la compagnie parce que j'avais ce projet de spectacle : aller à la rencontre avec une « robe à histoires » remplie de merveilles, comme ces petits riens qui deviennent trésors dans les poches

* Ce festival s'appelle aujourd'hui Puy de Môme

* Département du Tarn-et-Garonne

des enfants. Ces merveilles étaient autant des objets que des histoires. Je n'ai pas trouvé de structure pour m'accompagner, j'étais à Toulouse à ce moment-là, et j'ai créé une compagnie avec une structure associative derrière, mais j'étais un peu seule. De fil en aiguille, j'ai continué, c'était l'outil de ma formation et surtout l'outil de ma liberté, me permettant de créer, de faire ce que j'avais à faire, de dire, d'exprimer.

J'ai travaillé avec des robes, chaque robe constituant un spectacle à porter : la première a été créée par une costumière, pour du conte. La deuxième robe, je l'ai créée moi-même et elle s'adressait aux bébés ; une troisième était une adaptation avec marionnettes d'un album sur la maltraitance ; une quatrième est née d'une rencontre avec une élève costumière qui a réalisé cette robe pour son DMA* ; et encore une cinquième « Robe marine ». C'est comme un corpus avec différents objets « robes ».

L'une des robes a fait l'objet d'une re-création de mise en scène pour écrire un duo avec objets manipulés et langue des signes avec Bastien Authié. L'arrivée de Bastien dans la compagnie a ouvert un espace pour le théâtre de mouvement, et des recherches autour de la performance plastique et corporelle. Ensemble, nous avons créé Marabout de ficelle en 2010, qui a été joué plus de 200 fois. Et nous avons imaginé beaucoup de performances.

Si le corpus de « robes » est assimilé à une création, sans compter les multiples performances, Le silence attrapé par la manche serait le cinquième spectacle. Je suis assez lente... Et puis entre temps, j'ai eu mes enfants, ce qui a transformé mon rapport au travail. Pendant cette période, j'ai créé plutôt des performances, in situ, avec un recyclage de matières. Cette création arrive après quatre ans d'expérimentation de choses éphémères, de performances, mais pas quatre ans sans créer. Pour rencontrer des artistes et inventer des formes autour du principe de l'invitation, j'ai imaginé un dispositif à tiroirs : Abitabli. Il s'agit d'aller à la rencontre avec une table, et d'inviter autour de la table des artistes et du public. Cela m'a permis de collecter des récits, et en même temps de continuer à explorer des choses plastiques autour de la table, la couleur rouge, l'objet. Je me suis aussi entourée de complices, comme mon amie plasticienne Juliette Barbier rencontrée à Paris qui est beaucoup dans le lien entre le textile et l'écrit. Elle m'a accompagnée un moment, elle a quitté Paris, on s'est retrouvées à Lausanne. J'ai rebondi assez librement. Les médiathèques me sollicitaient pour des formes légères. Elles font confiance au bouche à oreille de leur réseau et on se rencontrait autour de la littérature jeunesse que j'aime beaucoup. Progressivement, j'ai collecté de la matière. À l'Espace JOB à Toulouse, la programmatrice Fabienne Leguevaque m'a donné une carte blanche pour 5 rendez-vous sur le quartier des Sept Deniers. J'ai rencontré des habitants avec des actes artistiques autour d'un bibliobus, dans la crèche, pendant le festival Le Vent se lève, et sur le marché. J'ai enregistré des paroles sur « être à table », ce qu'on peut et ne peut pas y faire. J'ai lu à ce moment-là un livre qui m'a bouleversée La domination adulte de Yves Bonnardel, qui scanne tous les pans de la société au regard de la très forte domination de l'adulte sur l'enfant.

“ L'endroit de la table peut être d'une grande violence : obliger l'enfant à manger ce qu'il a dans son assiette, à la finir, etc. Ça m'intéressait d'entendre ce que les gens avaient à dire là-dessus. Avec l'intuition que c'était assez transversal à des milieux et des générations. Cela a fait une matière...

* = Diplôme des Métiers d'Arts

* Directrice du centre culturel Simone Signoret, Canéjan. Lire son entretien.

J'en ai parlé avec Sophie Casteignau*. Elle m'avait déjà accueillie avec **Marabout bout de ficelle**. Je lui ai parlé d'**Abitabli**. J'ai senti que c'était compliqué de vendre cette forme tellement protéiforme, sans contour arrêté, pas vraiment un spectacle comme on est habitué à en voir... Virginie Fouché, ma chargée de production, une belle complice, m'a dit aussi que ce serait bien de penser à un format connu, rassurant, de spectacle. Quelque chose de plus lisible de l'extérieur. Sophie Casteignau était touchée par ma recherche, l'envie de travailler sur lien entre enfants et personnes âgées. Elle m'a dit : «Fais le tri dans ta matière». J'ai continué, en allant à la Maison de retraite de Canéjan, sous forme de résidence, avec un financement de l'Oara qu'elle a été chercher. Je peux la remercier, la création a commencé comme ça. Je n'ai pas abandonné **Abitabli**, cela demeure un laboratoire de recherche et d'exploration et de performances. Dans ce dispositif, j'ai invité des artistes aussi différents que Céline Kerrec*, danseuse ; Miles Siefriedt, danseur ; Estelle Coquin, musicienne ; Isabelle Florido, comédienne ; et je lance encore des invitations...

* De la cie La Collective. Lire l'entretien.

* Sur ce festival, lire l'entretien de Sarah Dechelotte, Pessac.

Le silence attrapé par la manche a été créé l'an dernier en décembre au Festival **Sur un petit nuage***, et programmé à Canéjan. La boucle était bouclée. J'ai invité les grand-mères qui m'avaient raconté leurs souvenirs d'enfance. C'était très émouvant. Il a été vu par pas mal de professionnels dans la journée pro de l'Oara, et présenté en visionnage pro dans le cadre de **Spectacles en hiver**, du réseau G19, en Charentes et au festival **Puy de Môme**. Les retours ne sont pas unanimes. Je m'y attendais, en travaillant sur cette question de la violence éducative ordinaire. Les enfants adhèrent, les adultes sont remués, déroutés, parfois dérangés. Au départ, je ne m'étais pas dit que je faisais un spectacle sur ce thème, mais la matière a fait ressortir des choses difficiles et violentes faites aux enfants.

“ J'ai voulu évoquer la résilience par l'imaginaire, tout ça dans une écriture assez plastique, comme un collage, de matières collectées, de littérature, de témoignages, d'images empruntées à la littérature jeunesse, de matière sonore, un assemblage construit avec Estelle Coquin la créatrice sonore, Hannah Daugreil la scénographe, et Isabelle Florido, la comédienne... Je suis très contente de l'endroit où nous sommes arrivées.

Sur la médiation, il y a matière à échanger... Au départ, j'ai créé cette compagnie en constituant une association. Il y avait un temps de transformation de mon métier, je venais de l'organisation du spectacle ; et de transformation de mon statut avant de devenir intermittente. À l'époque, j'ai donc monté un dossier emploi jeune en expliquant que j'aurais un emploi avec une forte dimension artistique au sein de l'association, j'ai dû argumenter. J'ai proposé de l'appeler **médiatrice de l'imaginaire**, ce qui a été accepté. Je voulais être conteuse, et par ma posture artistique, dans une médiation. C'était un peu du discours, mais en même temps, c'est la réalité d'un conteur, d'être passeur d'histoires dans un rapport direct au public. Pas forcément celle d'un comédien, qui est sur le plateau avec un quatrième mur. J'en ai rencontré pleins, acteurs ou musiciens, qui disent «La médiation, ce n'est pas mon endroit». Ils rencontrent parce qu'ils

incarnent, mais ils n'ont pas envie d'entrer en relation directe. Moi, c'est un endroit qui me touche, que j'aime beaucoup, par nature ma place est là, dans la rencontre.

“ Je ne sais si je ferai ce métier toute ma vie, mais ce qui est sûr, c'est que je serai toujours reliée à l'enfance, à la rencontre. Pour moi, c'est l'endroit juste. Travailler dans une qualité de relation à l'enfant. Cela passe aujourd'hui par une relation artistique, mais ma créativité je la mettrai peut-être au service de l'enfance d'une autre façon.

La médiation, c'est une évidence pour moi qu'il y en ait. Quand je crée une performance poétique et dansée dans une médiathèque, ce qui m'intéresse c'est de toucher aussi le personnel de la médiathèque. Je vais jouer dans les espaces de lecture, alors forcément cela va infuser autour. J'ai fait de très belles rencontres en jouant pour des bébés au sein d'une médiathèque, de gens qui passaient pour ramener un livre, qui se posent et ensuite viennent dire «Merci, je ne sais pas si j'avais le droit d'être là mais qu'est-ce que c'était plaisant d'y être.» C'est précieux. Ça aussi, c'est de la médiation. Dans les projets EAC, l'objectif c'est : comment se rencontrer autour de l'œuvre ? Le cadre est parfois trop contraignant pour moi. J'ai travaillé régulièrement avec le **pôle culture de l'Agglomération Sud Pays basque**, où j'étais accueillie la saison dernière en résidence de création pour **Le silence attrapé par la manche** dans le cadre d'une co-production. Ils font vraiment un très bon travail de médiation. J'ai animé un temps de formation pour des enseignants et je menais en parallèle un projet EAC au long cours dans une école avec un certain nombre d'heures de pratique artistique, autour de l'objet manipulé. Lors de la formation autour du **Silence attrapé par la manche** – que j'appelle plutôt un temps de transmission – j'ai mis les enseignants en situation d'expérimenter eux-mêmes le jeu avec les matières, leurs sensations, et les émotions, pour les inviter à mon endroit de travail, dans l'idée de partager ce qui m'anime. Une enseignante me propose : « Ça me touche tellement, j'aimerais que tu viennes dans ma classe ». Mais, elle avait une classe de CP, et le dispositif ne permettait pas d'aller à la rencontre dans sa classe. C'est absurde, elle avait vraiment du désir. Alors que les deux enseignantes de maternelle du projet EAC l'avaient tellement moins, pour des raisons circonstanciées. C'est super qu'il y ait un cadre, mais il faudrait 5% du projet qui laisserait la place de pouvoir s'ajuster, de faire entrer les imprévus. Comme **Le silence attrapé par la manche** est un spectacle qui parle de choses difficiles, cette enseignante trouvait que cela serait bénéfique à sa classe, où beaucoup d'enfants étaient en difficulté, non seulement de voir le spectacle mais aussi de continuer la rencontre, d'être dans une pratique qui permet l'expression. Un enfant en souffrance peut libérer des choses autrement que par la parole. Comme le dit **Marion Thiessard**, la psychologue avec laquelle je suis en formation autour des émotions en ce moment : « L'expression créatrice permet d'alchimiser les émotions. »

Aujourd'hui, je suis sur le CoTÉAC* Au fil de l'eau. J'ai rencontré quelques difficultés, dont j'ai parlé avec les opérateurs culturels. Pour une toute petite structure comme la mienne, c'est compliqué de répondre à la demande d'un tel CoTÉAC. Je porte seule le projet artistique. J'ai donc réfléchi, et choisi des complices pour animer les temps de

* Contrat territorial d'éducation artistique et culturelle. Lire les entretiens de Célia Sanchez et Christophe Azéma

médiation qui accompagnent la diffusion du spectacle. Cela m'a pris du temps et m'en prend encore, pour ajuster les contenus, les calendriers car chaque intervenant est choisi pour sa qualité d'artiste, et de ce fait il est engagé sur des projets de création. J'accepte d'inventer des temps de médiation parce que j'aime être en relation, j'aime rencontrer, accompagner le spectacle. Mais 120 heures de médiation, c'est beaucoup. Au-delà de la mise en oeuvre préalable, du dialogue avec les opérateurs et les intervenants, c'est aussi beaucoup d'ajustement d'aller à chaque fois dans un environnement différent, se remettre en disposition de rencontre, dans chaque classe, qui a ses spécificités, ses habitudes. J'ai eu la chance d'être accueillie en résidence en Bretagne, à Landivisiau et d'expérimenter d'autres modalités : j'avais complètement re-créé un atelier dans un Centre d'art pour une semaine. Je créais une robe de papier pour une performance, et tous les jours à 17h j'avais rendez-vous avec les enfants qui venaient s'immerger dans l'atelier, c'était impeccable. Pour le CoTÉAC **Au fil de l'eau**, j'ai accepté d'être en médiation avec un gros volume horaire sur une saison où je suis à nouveau en création, à la seule condition d'avoir des complices pour partager la charge de travail. J'ai demandé à travailler en demi-groupe, pour permettre aux enfants d'expérimenter les matières du spectacle : manipulations d'objets, langues et langages, questionnement philosophique. Donc, on est sur moins d'heures de pratique artistique par élève, 6 heures au lieu de 12 mais avec la qualité de relation qui m'importe. Il y aura 6 représentations, ce qui est peu finalement au regard de l'énergie déployée pour la mise en oeuvre de la médiation. J'avais déjà été accueillie par Célia Sanchez, donc il y avait l'envie réciproque. Avec les opérateurs du Sud-Réolais et de Convergence Garonne où se déroule ce CoTÉAC, la discussion a été possible.

* Lire les entretiens de Célia Sanchez et Christophe Azéma

“ Mais cela reste beaucoup de travail de mise en place. C'est nouveau et très engageant pour moi, car je n'ai pas fait le choix de le déléguer à une tierce personne, étrangère au processus de création.

Le prochain spectacle, **Petits silences**, s'adresse à la Petite Enfance : comment un comédien de théâtre du mouvement, Bastien Authié et une danseuse, Macha Léon peuvent se rencontrer, dans le silence, par le corps, la posture, les gestes, la communication non verbale et la langue des signes ? Comment ils peuvent dans ce silence rencontrer un public de bébés ? Pour **Le silence attrapé par la manche**, j'étais à la mise en scène. Là, à nouveau, je suis en bordure de plateau, ce que je trouve passionnant. Le Jeune Public nécessite la même exigence, la même qualité de propositions que le spectacle vivant dans son ensemble. Il mérite la même adresse.

Il y a néanmoins des différences : la Petite Enfance n'a pas encore les codes, donc on ne peut pas attendre des tout-petits des réactions de public averti. Depuis mes débuts, j'ai cheminé. Sur le premier spectacle avec une robe, Kaioudou, j'allais m'asseoir tout près des bébés. Quand cette forme est devenue un duo bilingue avec un Bastien Authié qui signait, Claire Le Michel, la metteuse en scène que j'avais choisie pour cette re-création m'a dit « Tu ne dois pas être perméable à tout ce qui se passe, tu dois mettre un quatrième mur sinon ce n'est pas du théâtre... » J'ai respecté sa demande mais ça a été un désastre, j'étais piégée dans quelque chose qui me contraignait trop et le public également. C'était trop

compliqué pour moi d'ignorer les réactions d'un bébé. On a arrêté de le tourner très vite parce que Bastien Authié et moi-même étions dans l'inconfort. La metteuse en scène était compétente pour ce travail de bilinguisme avec la langue des signes mais elle n'était pas au bon endroit avec les tout-petits. Les enfants ne peuvent pas être des spectateurs immobiles, c'est physiologiquement impossible. Il y a des âges où le second degré est compliqué, où la violence peut s'imprimer.

“ Il y a donc un principe de précaution, savoir comment on montre les choses et comment on les accompagne. Avec le public de bébés, il faut être humble. Ils ont une très grande capacité de compréhension, essentiellement sensorielle. Le tout-petit a déjà une perception de la complexité. C'est un équilibre entre ce qui va lui être connu et ce qui va l'ouvrir à l'inconnu.

Par exemple, dans **Abitabli comme une danse**, il y a de la poésie et de la danse. Le danseur Miles Sifriedt est dans une grande liberté de mouvements, qu'il improvise. Il est dans l'instant, dans une exploration qui parle vraiment au tout-petit. Là-dedans, j'amène la poésie qui va toucher l'adulte. L'enfant va sentir toutes les vibrations : la mienne, celle des adultes, celle du danseur. On crée aussi pour l'adulte qui accompagne. On ne peut pas faire comme s'il n'était pas là. Cela crée quelque chose de très sensible quand l'adulte est touché, il se pose, se dépose, il est bien, l'enfant le sent, dans les bras de son parent qui est bien, ou de la nounou qui l'accompagne. Il est à la fois dans son plaisir à lui et enveloppé dans le plaisir de l'adulte.

Par rapport à l'accueil dans les salles, parfois on m'a reproché en diffusion de travailler sur une petite jauge. **Le silence attrapé par la manche** est un spectacle qui tourne avec 3 personnes : la comédienne, la régisseuse-lumière qui doit suivre la comédienne, et la créatrice sonore qui fait son travail en direct : 3 personnes en tournée pour une jauge de 60 personnes. C'est un choix qui dérange certaines personnes. Mais c'est un spectacle où l'on entre par la sensorialité, il y a des odeurs, des images, de toutes petites choses à sentir. Devant 200 personnes, ça ne marche pas. Il faut être immergé, pour que ça enveloppe. Cela a été écrit autour d'une scénographie pensée pour accueillir une cinquantaine de personnes, j'ai accepté de monter à 60 pour avoir 2 classes entières en condition de représentations scolaires. Je refuse plus. Je sais que c'est un obstacle pour certains.

“ Mais est-ce qu'on doit tous faire le même format ? Pourquoi devrait-on regarder le coût fauteuil parce que c'est du Jeune Public ? Je défends cette position, mais je sais que c'est dommage pour les tournées, que ça ne fera pas 200 dates... Parfois en tant que spectatrice, en haut d'un gradin, je sens bien que ça décroche, tu es trop loin, tu ne ressens pas la vibration du plateau...

Sur le processus de création, j'aime citer Camille Boitel, avec qui j'avais fait un workshop, il disait « On fait des fouilles archéologiques. » Je m'y retrouve, il me faut du temps pour créer, pour chercher. Les rythmes qui sont donnés - je ne sais ni par qui ou quoi - sont rapides. Je m'adapte bien sûr, mais je réclame le droit à la

création-lente... Après **Le Silence attrapé par la manche**, il fallait que je digère : est-ce que je laisse partir ce spectacle sans moi puisque je ne suis pas dedans, comment j'accueille les critiques et les retours ?

Quand **Florence Lavaud** m'a appelée pour un travail d'accompagnement par le **réseau Jeune Public Dordogne** pour le nouveau projet **Petits silences**, j'ai dit Oui. Elle m'avait accueillie au **Lieu** en résidence de création, elle me manifestait sa confiance et celle d'un réseau. Ça ne se refuse pas une invitation pareille, mais en fait c'était trop tôt. Heureusement, elle est aussi metteuse en scène, elle a compris et le réseau a bien entendu. J'accompagnais à la fois les premiers pas du **Silence attrapé par la manche**, j'animais les projets de médiation enclenchés, je jouais dans **Abitabli comme une danse**, j'avais très peu de disponibilité pour travailler à cette nouvelle production. Et quand je trouvais le temps d'appeler des gens sincèrement intéressés pour parler du nouveau projet, on me disait « C'est intéressant mais trop tôt, on vient à peine de voir la précédente création ». J'ai accepté qu'il ne fallait pas se précipiter et faire la création sur la saison suivante. La sortie de création sera en novembre 2019, à **l'Odysée, à Périgueux**. Parfois, tout sur le fil...

Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Je n'allais pas fréquemment au spectacle avec mes parents, nous vivions en banlieue, de Tours, puis de Clermont-Ferrand. Je me souviens de quelques spectacles de contes et j'ai un souvenir très fort d'un conteur d'origine africaine, **Gabriel Kinsa**. Je l'ai recroisé dans un festival de conte à Lyon, c'était très émouvant. Je me souviens très bien de lui, comment il bougeait sur le plateau, il était là, incarné. Par contre, enfant j'ai fréquenté assidûment les médiathèques et les centres de loisirs. J'ai eu une pratique artistique dès l'enfance, musique, danse, arts plastiques. Ma mère, qui était éducatrice de jeunes enfants, nous proposait beaucoup de moments d'expression plastique à la maison. Nous allions voir des expos. J'ai découvert le théâtre au lycée avec une toute jeune comédienne Marielle Coubaillon, du Théâtre du Pélican, à Clermont-Ferrand, puis la danse contemporaine à l'université.

En CE1, j'ai eu une enseignante qui, en fin d'après-midi, baissait les stores et, dans la pénombre, elle nous lisait des histoires à voix haute. Ça me fait une belle émotion d'y penser. Il y avait tout ce plaisir, de la classe entière. Je me souviens d'un titre, **Les larmes de crocodile...** Cette dame m'avait aussi offert un cahier, en me disant : « Tu pourras écrire ta poésie dedans. »



ET SI LE QUARTIER ÉTAIT UN ESPACE D'INVENTION ?



ENTRETIEN/ ÉLISABETH SANSON, DIRECTRICE, ET AUDREY BRISSE,
CHARGÉE DE L'ACTION CULTURELLE, ASSOCIATION CHAHUTS
BORDEAUX

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / ÉLISABETH SANSON, DIRECTRICE, ET AUDREY BRISSE, CHARGÉE DE L'ACTION CULTURELLE, ASSOCIATION CHAHUTS ET SON FESTIVAL DES ARTS DE LA PAROLE, BORDEAUX

ÉLISABETH S.

Chahuts est une association des arts de la parole. C'est notre matériau de travail : comment accéder à sa parole, l'échanger, débattre, aiguïser son point de vue et son imaginaire, à travers le récit, le conte, le slam, la poésie, la chanson, certaines formes de théâtre et aussi comment imaginer des lieux de rencontres et de paroles. Le fait d'être installé dans le centre d'animation du quartier Saint-Michel au milieu des animateurs et des enfants qui viennent ici quotidiennement et pendant le festival, nous permet de travailler avec eux. Ce programme à destination du Jeune public vient naturellement, nous avons des partenariats avec les écoles* dans notre quartier et celles des quartiers de la Benaugue et des Aubiers. La question arrive très tôt quand on invente la nouvelle édition du festival : que fait-on avec les enfants et les familles ? Pareil pour les résidences d'artistes. C'est important dans notre rôle à la fois d'animateur de quartier et d'opérateur culturel de se mettre à hauteur des enfants, au sens de l'exigence. Ils sont nos interlocuteurs premiers, aussi importants pour moi que les adultes. Ce qui nous intéresse à **Chahuts**, ce sont aussi les croisements entre les gens, de proposer des formes artistiques, d'expériences où se rencontrent enfants et adultes. Je suis arrivée à la direction de **Chahuts** depuis deux ans. J'ai eu envie de poursuivre dans ce sens et de donner une place importante à des artistes qui ont une grande exigence dans l'adresse aux enfants.

* Les Menuts et Henri IV

AUDREY B..

Chahuts a été créé par les structures sociales et les animateurs du centre de loisirs, qui travaillent en lien avec l'école des Menuts. Le projet de **Chahuts**, dès le début, a été pensé autour du conte, donc il s'adressait principalement aux enfants et aux familles. C'est dans l'histoire de **Chahuts** de travailler avec les enfants, dans un panel assez large parce que ce ne sont pas seulement des spectacles, mais tout un travail avec les animateurs, l'organisation d'une journée entière pour les enfants, avec d'autres centres d'animation, avec les écoles, on imagine des expériences, des pratiques amateurs....

ÉLISABETH S.

Il y a ce que nous proposons aux enfants, et aussi ce que les enfants ont à nous dire. Les projets participatifs se font autour de ça : qu'est-ce qu'ils ont à nous dire, comment ils regardent le monde, comment leur point de vue sur ce qui les entoure vient nous bousculer, nous interroger ? Depuis que je suis arrivée, tous les projets donnent une place à la parole des enfants, qu'elle puisse être entendue.

“ Pour la construction du festival, une partie des projets est impulsée par les artistes qu'Audrey ou moi avons rencontrés, et une autre partie est impulsée par les animateurs et les enseignants.

* 50 mètres, légende provisoire, par l'Agence de géographie affective

Par exemple, nous avons invité **Olivier Villanove** en résidence toute la durée du festival. Son sujet de création* porte sur l'enfant dans l'espace public. Il a proposé des expériences à des enfants de l'école, à des enfants complices qu'il a rencontrés sur place pendant la résidence, et donc il y avait un va et vient entre son propos artistique et les enfants rencontrés.

Nous avons aussi le projet **Keep calm**, porté par **Michel Schweizer**, avec des enfants de 11 à 13 ans à qui le chorégraphe-metteur en scène a demandé de produire un discours adressé directement aux adultes. Ce projet existait avant **Chahuts**, mais quand nous avons rencontré Michel Schweizer cela nous a intéressés parce que nous étions en capacité de construire un groupe d'enfants d'horizons différents.

AUDREY B..

Ce qui est singulier dans nos propositions aux enfants, c'est que nous les invitons à des représentations scolaires pendant le festival seulement si nous avons travaillé avec eux pendant l'année, à travers des ateliers avec les artistes, des échanges, des sorties. Ils ne viennent pas par hasard pour voir une représentation, c'est toujours à la suite d'un projet plus long. C'est un tissage. Avec les enseignants aussi. Nous travaillons à partir de ce qu'ils ont envie de faire, de leurs élèves.

“ Venir à Chahuts en Juin, c'est plutôt la suite logique d'un travail à l'année qui les a impliqués.

ÉLISABETH S.

Cela nous différencie d'une structure de diffusion. Nous sommes un festival et un opérateur de proximité. Le festival, c'est ce que les gens voient. Sa programmation est toujours en connexion avec les sujets abordés, les résidences, tout ce travail pendant l'année...

AUDREY B..

* Depuis que le festival dure 10 jours, il y a deux mercredis journées des enfants

L'an dernier, le centre d'animation a fait des ateliers de théâtre avec Cécile Maurice et autour de la poésie, avec **Nathalie Man**. Ils ont commencé en janvier. En juin, pendant la grande journée des enfants*, les autres centres d'animation viennent voir un spectacle, participer à des ateliers, et montrer ce qu'ils ont fait aux autres. On installe un grand jeu sur la place St-Michel. Nous avons passé l'après-midi entière sur la place avec une centaine d'enfants, et les animateurs. Ils ont vu un spectacle, fait des ateliers, dessiné une fresque géante à la craie, ils ont fabriqué des pains au chocolat pour leur propre goûter, ils ont joué une petite pièce de théâtre pour les passants.

“ C'est une journée un peu dingue qu'on leur propose, hors normes, un peu chahuts.

ÉLISABETH S.

Notre terrain de jeu, c'est le quartier. Nous n'avons pas de salle. Cela permet d'avoir une grande liberté. Nous choisissons les lieux où vont se passer les spectacles, les ateliers, les rencontres en fonction de ce qu'on veut. Nous avons de nombreux partenaires chez qui nous sommes les bienvenus, qui nous aident à co-produire si c'est un spectacle ou à organiser un processus de rencontre entre les artistes et les familles. Cela apporte une grande souplesse.

Le lien avec nos voisins de l'école des Menuts est ancien, 27 ans depuis la première édition ! Avec l'école Henri IV, c'est plus récent, 5 ans. Il y a aussi un projet avec le collège de Lestonnac et le collège Goya. Comme nous travaillons maintenant avec deux autres quartiers, il y a les écoles de La Benauges et des Aubiers. On arrive à la limite de ce qu'on peut construire en terme de qualité. Avec les écoles, nous nous voyons toute l'année, on échange sur les envies, des artistes qu'ils auraient repérés, les besoins de leurs élèves aussi. Ce sont des écoles où beaucoup d'enfants ne parlent pas très bien le français donc on réfléchit à comment adapter les ateliers pour tout le monde. L'envie de l'école Henri IV, lors de notre première rencontre, c'était un grand projet d'école, que tout le monde participe, les enfants, les enseignants, les dames de cantine et de ménage, tout le monde. Ce qui faisait environ 150 personnes. **Comment faire un projet artistique avec autant de personnes ?** Nous avons travaillé avec eux, autour de la création de groupe d'enfants en dehors de la répartition par classe, ce qui n'est pas anecdotique car cela demande de bouger leurs emplois du temps, que les classes ne soient pas ensemble, des petits de 6 ans avec des grands de 10 ans, que les petits voient les grands qui savent lire, les grands qui aident les petits. Ça a modifié tout leur fonctionnement, à leur demande.

Au moment de la rencontre avec le partenaire, le protocole n'est pas gravé. Il y a ces échanges, les envies, les artistes auxquels on pense, comment tout ça se rencontre. Ensuite, on écrit la manière de travailler ensemble. Les règles du jeu ne sont pas écrites d'avance.

Je vais aussi voir beaucoup de choses, dans les festivals, à Avignon, Mythos à Rennes, des festivals de conte. C'est un travail de repérage classique de programmeurs. À Bordeaux, les artistes nous sollicitent aussi, il y a un fort désir – **réci-proque !** - de travailler avec **Chahuts**. C'est compliqué de faire des choix.

La question de l'échelle est importante, **Chahuts** se développe, mais on sent qu'il ne faut pas dépasser une certaine échelle pour garder cette qualité dans le rapport aux enfants. Audrey les connaît presque tous !

“ **Comment recréer ça dans un autre quartier ? C'est un vrai challenge, difficile à résoudre, parce qu'on sent aussi cet appel, l'envie de Chahuts dans d'autres quartiers... L'équation est difficile à résoudre parce que c'est vraiment dans une action au quotidien, en étant là, qu'une relation de qualité se tisse.**

Avec les artistes, c'est pareil. **Olivier Villanove** était venu d'abord avec son spectacle, **Dormeuse**, joué dans l'espace public. Il y avait une interaction avec les enfants. On s'est rencontrés comme ça, et on l'a invité ensuite pour un projet plus large. Avec **la cie Les cailloux sauvages**, la rencontre s'est faite : ça nous intéresse ce qu'elle crée pour les tout-petits, à cheval entre l'artistique et la médiation. Cela rejoint notre désir de faire une place aux tout-petits, en crèche, en maternelle. Dans nos axes pour l'an prochain, il y aura des propositions pour eux. **Rachid Akbal** propose des spectacles familiaux à partir de 6 ans. **Ma mère l'Algérie** fonctionne à tous les âges, ce n'est pas spécifique Jeune Public, j'aime

bien ça. En temps scolaire, nous adaptions davantage aux tranches d'âge mais sinon nous préférons des propositions familiales. Le Jeune Public, ce sont aussi les adolescents. Avec ceux qui viennent au centre d'animation, je mets un point d'honneur à leur trouver au moins un spectacle qui les intéresse. Il faut presque aller les chercher un par un... C'est dans notre cahier des charges adressés à nous-mêmes. Ils avaient adoré celui sur Mohammed Ali*, ça nous a fait tellement plaisir qu'ils viennent. L'an dernier, il y a eu une belle rencontre avec **Souleymane Diamanka**, et ils sont venus au spectacle **One Poet Show**.

* Ali 74, Le combat du siècle de Nicolas Bonneau

AUDREY B..

On essaie d'inventer des choses qui sont inhabituelles, en invitant dans les écoles des artistes qui ne travaillent pas forcément habituellement avec le Jeune Public. Ou avec des formes, comme par exemple un spectacle pour les parents et pendant ce temps une animation pour les enfants avec des conteurs, ou le yoga conte parents-enfants, des formes autres, pas seulement venir voir un spectacle.

“ Comme la création artistique et l'action culturelle sont pensées en même temps, à la même échelle, cela crée quelque chose d'un peu différent, également dans la manière de construire.

ÉLISABETH S.

Nous sommes vraiment dans un autre processus que celui d'une salle de spectacle par exemple. La programmation est en juin, à la toute fin du parcours. Nous choisissons presque les spectacles en fonction de ce qui est travaillé pendant l'année. Il y a toujours une cohérence. Depuis deux ans, nous travaillons autour de la thématique de l'utopie. Les enfants vont construire leur île-utopie, vont rêver comment ils organiseraient la société s'ils arrivaient en bateau sur une île et qu'il n'y avait rien, ils vont mettre en question avec des outils de philosophie et de dessin, et en juin, ils verront des spectacles en écho. C'est sans hiérarchie entre l'artistique et la médiation. Ce qu'on appelle habituellement de la médiation est ici considéré comme un acte artistique. Parfois, on sait assez tôt que nous programmons tel spectacle, donc ce qu'on va dérouler en amont, ou ce qu'on va construire, va aller avec le processus de l'artiste. C'est très imbriqué. Le projet de **Chahuts** n'est pas seulement un projet de programmation, c'est un projet d'interactions entre le social et l'artistique. On est dans ces interstices, et c'est essentiel que la programmation ne soit pas déconnectée de notre réalité qui est que nous sommes dans un lieu de vie. Dans Chahuts, ce qui m'intéresse, c'est cette porosité entre ce que nous faisons et ce que les gens vivent, qu'on se laisse bousculer et orienter par les rencontres. C'est cet inconfort-là qui fait **Chahuts**. Je parle ici d'un inconfort créatif. On n'a pas de schéma écrit d'avance ou de méthodes d'accès à la culture. L'accès à l'art, c'est l'une de nos missions, mais la pratique d'aller au spectacle n'est pas la seule pratique culturelle, il y en a d'autres qui permettent aussi l'émancipation, cela dépend des personnes. On cherche, on essaie, ça ne marche pas, on recommence, cela demande du temps... C'est difficile à valoriser.

“ Nous rentrons un peu mieux dans les cases maintenant, parce que ce que finalement ce que fait **Chahuts** depuis longtemps dans le quartier avec ses habitants rejoint ce qu'on demande aux lieux de faire avec leur territoire.

AUDREY B..

Dans les projets avec les enfants, nous cherchons toujours à faire le lien avec l'endroit où ils habitent, avec leur quartier, leur environnement, à leur faire découvrir des nouveaux lieux, les faire entrer où ils ne sont jamais allés, et à créer un groupe entre eux... Ce sont les thématiques qui nous animent tout le temps. Il faut aussi que cela ait un sens dans leur vie quotidienne, que ça soit ancré à un endroit qu'ils connaissent et qu'ils comprennent, pour faire bouger leur manière de regarder. Même si les enfants ont un regard assez neuf tout le temps. Avec **Chahuts**, on essaie d'être au-delà des frontières culturelles et socio-culturelles. Le fait de travailler avec des animateurs qui vivent avec les enfants tous les jours crée un lien fort sur tout un tas de pratique. Une petite chose comme un goûter, pour être tous ensemble, va nous intéresser aussi.

ÉLISABETH S.

Chahuts revendique une façon de faire artisanale. Dans la dynamique actuelle de l'EAC, je ne sais pas si nous, on arriverait à faire la même chose à une échelle plus large sans cette relation longue, de proximité. Mais c'est intéressant que les deux ministères, éducation et culture, aient pris conscience de ce qui se joue d'important entre les artistes et les enfants. Il faut pourtant continuer à réfléchir : À quoi cela sert ? Pourquoi ? Ce que je trouve le plus intéressant dans ces programmes EAC, ce sont les résidences d'artistes dans les écoles, d'inviter les artistes à rester et à créer dans l'école, à inventer des processus avec les enfants, quand le projet s'inscrit dans la durée. Depuis 10 ans, les créations pour le Jeune Public ont gagné en qualité, en moyens et en reconnaissance. Se mettre à hauteur des enfants, c'est passionnant : ils ont des questions, des regards, ils peuvent être très sensibles à des esthétiques fortes et radicales. La recherche artistique dans ce champ est maintenant exigeante. L'adulte va prendre autant de plaisir que l'enfant, ce qui va favoriser leurs échanges.

“ **Au-delà du spectacle, ce qui nous intéresse, c'est ce que ça produit entre les enfants et les parents, l'artiste et les enfants. Comment ce qu'on a vu va être re-discuté, interrogé. Tout ce champ en train de se développer est réjouissant.**

AUDREY B..

Je rejoins Elisabeth sur toute l'évolution pour le Jeune Public. C'est positif. Parce qu'un spectacle raté, devant une classe entière, ça peut produire l'effet inverse... Il faut, encore plus qu'avec les adultes, faire attention à la qualité du spectacle, sur la forme mais aussi sur ce qui est dit, comment. On peut aimer certaines choses ou pas, mais il y a un niveau artistique que l'on doit revendiquer pour les enfants. Éviter de penser que, parce que c'est pour les enfants, ce n'est pas grave, ça passera quand même, ils ne comprendront rien mais c'est joli... C'est faux.

ÉLISABETH S.

C'est le public d'aujourd'hui qui m'intéresse, les enfants, là maintenant. Comment ils se construisent à partir de ce qu'ils voient, comment le spectacle aide l'enfant dans son parcours de vie. Pas d'en faire un spectateur de demain. Plutôt ce qu'ils vont faire de ça. Voir ce spectacle va peut-être les aider à comprendre quelque chose d'eux-mêmes... Je trouve ça plus intéressant que de se dire qu'on fabrique un futur spectateur.

AUDREY B..

C'est pour cela que nous prenons le parti du temps long dans la rencontre. Le collectif de danseurs **Ussé Inné** a travaillé toute l'année avec les enfants de l'école. Pendant leur résidence à **Chahuts**, ils ont habité dans une cahute sur la place Saint-Michel. Les enfants venaient les voir, demander ce qu'ils avaient fait la journée. Ils amenaient leurs parents, ils leur expliquaient ce qu'ils avaient fait avec les danseurs.

“ **Ce n'était pas juste un spectacle, c'était une rencontre avec des humains, cela devenait des repères. Cette rencontre avec la personne - derrière l'artiste - est très importante pour les enfants.**

ÉLISABETH S.

Nous sommes attentives autant aux qualités artistiques qu'aux interactions que les artistes vont avoir avec les autres, comment ils sont avec les enfants. Et pendant le festival, ils sont logés chez l'habitant, c'est une aventure collective...

AUDREY B..

Nous aimerions que la parole des enfants soit plus entendue. Nous travaillons là-dessus avec les deux derniers projets que l'on a menés. Par exemple, pour **Keep calm**, quand on leur demande « Qu'est-ce que vous voulez dire aux adultes ? », on voit bien qu'ils n'ont pas l'habitude de cette parole. Dans ce dispositif, protégé, où l'adulte ne peut pas le couper, l'enfant dit ce qu'il veut, développe sa pensée, ses arguments... Bien sûr, ça peut nous choquer ou nous gêner d'entendre ce qu'ils ont à dire, parce que souvent ce sont des choses oubliées, ou que nous faisons mal, ou qui nous rappellent que nous avons changé nos priorités. Dans le projet de **l'île utopique**, il s'agit de réfléchir et d'inventer leur île, comment on y entre, qu'est-ce qui s'y passe, qui devient chef, comment on se met d'accord ? Les adultes qui y assistent peuvent se dire : « On peut penser ça » ou « J'avais oublié qu'on pouvait penser ça ».

ÉLISABETH S.

Dans les projets EAC, c'est important d'apporter des choses aux enfants, mais c'est important aussi de les laisser s'exprimer... De réfléchir à la place laissée à leur créativité. Il ne faudrait pas que l'éducation artistique calque sur les procédés de l'éducation scolaire, que ça ne devienne pas un autre volet d'enseignement. Du point de vue artistique, qu'est-ce qu'on leur propose ? Et eux, qu'est-ce qu'ils nous proposent ?

“ **Ça peut être un espace d'invention, inspiré pourquoi pas des pédagogies alternatives, où l'enfant peut être au centre, sans être dans une position passive, assigné à une place, mais au contraire un espace où il peut trouver son propre chemin d'apprentissage et d'accès à l'imaginaire.**

Peut-être qu'il faudrait sortir du schéma de pensée «c'est moins bien parce que ce sont des enfants qui l'ont fait». Il faudrait valoriser davantage. On a vu sur plusieurs projets des adultes – qui n'étaient pas les parents – être bouleversés par le travail artistique d'un enfant. Il y a aussi une pépite à cet endroit.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

AUDREY BRISSE

Mes parents, j'avais 5 ans, m'ont emmenée à l'Opéra Garnier. J'étais bluffée par le plafond, **le plafond peint de Chagall**. J'étais transportée, je ne le quittais pas des yeux, quelle idée de peindre un plafond ! Je n'ai pas regardé le spectacle.

Vers 14 ans, j'ai vu deux comédiens de rue, **Mazout et Neutron**, dans un spectacle incroyable. Les acteurs avaient vraiment vécu dans la rue avant. C'était grinçant et drôle mais basé sur cette peur qu'ont les gens de ceux qui vivent dans la rue. Ça m'a marquée.

ÉLISABETH SANSON

Je viens d'une famille nombreuse et je ne suis pas allée au théâtre enfant. J'étais dans une école de campagne, au Nord de la France, et on n'allait pas non plus au théâtre avec la classe. J'en ai d'abord fait, avant d'en voir. Dans l'enfance, on lisait les pièces à voix haute, on jouait et on faisait du théâtre avec mes frères et mes cousines, c'était très joyeux cette pratique du théâtre.

Donc c'est assez tard, en 1993. Un souvenir très précis. **L'homme qui** de Peter Brook, d'après L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau, d'Oliver Sacks, joué au TNB à Rennes, où je commençais mes études. J'étais au premier rang, je m'en souviens comme si c'était hier. Le « choc esthétique », à la Vilar. J'étais bouleversée. Après, j'ai pris un abonnement et j'allais tout voir...

Comment
faire de la

dentelle

?



ENTRETIEN / MAGALI GODART,
DIRECTRICE DE LA CARAVELLE, MARCHEPRIME

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



ENTRETIEN / MAGALI GODART,
DIRECTRICE DE LA CARAVELLE,
MARCHEPRIME

Je suis arrivée à La Caravelle en janvier 2008, quasiment à la création de l'équipement qui date de septembre 2007. Dès 2008, nous avons accueilli des spectacles Jeune Public. Cette volonté se trouve dans le cahier des charges de la mairie : « De la pluridisciplinarité pour une pluralité de publics ».

Progressivement, l'offre s'est étoffée. D'abord car notre territoire est assez jeune, ensuite parce que notre offre a probablement créé une demande. Le Jeune Public est présent dans la dimension spécifique « Jeune Public » et dans la dimension « Famille », que nous fléchons comme du « Tout public » en précisant à partir de tel âge.

Il y a deux ans, à l'occasion des dix ans de La Caravelle, nous avons ré-interrogé notre projet culturel. Nous avons proposé à d'autres communes du Bassin d'Arcachon et du Val de l'Éyre un travail de réflexion sur le Jeune Public. Cela s'est concrétisé par la création d'un festival, **Le Bazar des mômes**, dont la première édition a eu lieu en mars 2018 sur six communes.* La dimension Jeune Public et Famille nous paraissait fédératrice pour les autres communes qui sont elles aussi des territoires avec beaucoup de familles, de nouveaux arrivants, des ouvertures de classe comme à Mios : les communes impliquées ont pour la plupart un bassin de population très dynamique...

* = Le Barp, Mios, Marcheprime, Le Teich, Audenge, Lanton

“ **Nous avons envie de travailler sur le territoire, et de faire le lien entre communes par la porte d'entrée du Jeune public, plutôt qu'une discipline : c'est un choix qui faisait consensus car toutes les communes ont des familles et développent une politique à l'égard de la jeunesse.** ”

À l'origine, la programmation Jeune Public de La Caravelle était un peu brute, sans programme de médiation formalisé. Au fur et à mesure, cela s'est structuré, notamment grâce au partenariat mené avec l'Inspection de l'Éducation nationale et l'action des conseillères pédagogiques depuis 7 ans. Jusque-là, sans poste de médiateur culturel, nous menions des projets plus modestes. Grâce à leurs compétences et nos connaissances complémentaires, nous avons pu développer des projets beaucoup plus forts, plus en profondeur, avec des ateliers, des venues en famille, des visites du côté coulisses et des formations pour les enseignants. D'année en année, nous avons pu étoffer notre offre, accueillir davantage de classes.

Nous accueillons aussi depuis deux ans, le projet « Vivre le théâtre Jeunesse » porté par la **Ligue de l'enseignement**, avec la **cie du Réfectoire**. Cela fait suite à l'Atelier du regard, proposé par Betty Heurtebise*.

* cie La petite fabrique

Progressivement, nous nous sommes adressés aux écoles primaires, à la Petite Enfance avec des séances spécifiques en temps dit « scolaire ». Avec les collègues, nous développons des projets en lien avec les parcours du département/iddac : **À la découverte de**. Ce sont des projets construits avec les enseignants, avec des venues au spectacle, des projets hors temps scolaire et des ateliers de pratique artistique. Pour l'instant, nous ne touchons pas les lycées d'Arcachon et d'Andernos.

Au début, lorsque nous organisons des spectacles en temps scolaire, nous avons l'impression de forcer un peu la main aux écoles de la commune. Aujourd'hui, nous avons inversé la tendance, vraiment. Cela a pris quelques années. Pour ça, le travail mené avec l'Éducation nationale a été bénéfique. Il y a eu une émulation car les conseillères pédagogiques connaissent les enseignants, elles savent aller vers ceux qui vont savoir ou pouvoir porter les projets, elles leur expliquent les atouts, les contraintes, ce que ça implique, et leur demandent un projet autour de ça.

“ **Cela fait le lien avec un centre culturel comme le nôtre.**

Nous n'avons pas de médiateur – et je ne suis pas sûre qu'un médiateur ait cette connaissance aussi fine de tous les enseignants d'un si vaste territoire, de leurs parcours et des formations qui leur sont proposées via la D.S.D.E.N*. Les conseillères pédagogiques ont souvent été enseignantes sur le territoire, viennent de communes proches, et connaissent les enjeux, les budgets... Pour nous, c'est une incroyable ressource. À partir du moment où nous avons travaillé avec elles, cela a tout changé. Cela a permis d'aller plus en profondeur et de structurer davantage notre offre. Nous n'aurions probablement pas proposé des formations aux enseignants alors que c'est une base importante, car ils sont prescripteurs. La conseillère pédagogique* de notre territoire est un moteur pour nous, vraiment. Elle a une très bonne méthodologie et elle a beaucoup d'idées nouvelles.

Pour la formation aux enseignants, nous demandons à une compagnie, en lien avec le projet qu'on mène, d'intervenir auprès d'eux. Depuis deux ans, ce sont des ateliers de lecture de textes et de mise en voix. C'est une entrée dans le théâtre contemporain ou l'écriture Jeunesse. Parce que nos projets sont principalement sur du théâtre contemporain avec du texte pour la Jeunesse. L'année dernière nous avons travaillé avec la **cie du Réfectoire**. Cette année, c'est **Laurent Rogero** qui assurera cette rencontre, puis la conseillère pédagogique poursuivra la formation avec un contenu spécifique sur un thème lié au théâtre.

“ **En général, les enseignants participent à ce dispositif pendant plusieurs années. L'idée étant qu'ils soient ensuite en mesure de mener ce type de projet en autonomie. C'est très intéressant.**

* = Direction
des Services
Départementaux
de l'Éducation
Nationale

* Sarah Clarens

*La 2ème édition
du festival Le
Bazar des mômes
aura lieu en mars
2019

Dans la programmation hors festival, en moyenne, nous avons 5 à 10 représentations Jeune Public par saison. Sur notre programme, nous précisons « Jeune Public » uniquement pour la Petite Enfance – 6 mois à 3 ans -. Chaque spectacle n'est pas systématiquement rattaché à un parcours mais nous proposons toujours un dossier pédagogique. Dans le cadre des parcours, nous essayons de mobiliser les parents pour qu'ils viennent avec les enfants, une sortie famille dans le cadre de l'école. C'est une initiative qu'on mène ici.

Le festival* est venu densifier la programmation. Lors de la phase de conception, j'ai rapidement échangé avec la conseillère pédagogique pour aboutir à une construction commune et cohérente. Le volet médiation était très ambitieux lors de la première édition, 24 classes des 6 communes ont participé, et plus de 400 élèves ont bénéficié d'ateliers. Cette année, nous visons la même chose, avec la volonté de ne pas être seulement dans la consommation du spectacle, et de proposer d'autres temps de partage, de rencontre, de pratique, afin d'appréhender le spectacle différemment.

Pour construire la programmation, je vais voir beaucoup de spectacles. Et détail pratique non négligeable, les spectacles pour le Jeune Public sont plus faciles à aller voir parce qu'ils jouent généralement en journée. C'est important de voir les spectacles pour pouvoir en parler et pouvoir imaginer ce qu'on peut faire autour, sinon c'est difficile à appréhender. Je me suis formée ici, en voyant énormément de choses. J'ai une formation initiale en Histoire de l'art, à l'École du Louvre. Au début, j'allais voir ce qui avait été créé avant, mais essayer de rattraper le temps est vain.

“ À présent, je me focalise sur les créations actuelles.

Le choix est guidé par la pluridisciplinarité ; par la disponibilité des compagnies évidemment, pour certains nous avons attendu 4 ans avant de les avoir ; par le budget... Et par la jauge aussi... Parce qu'il faut que je puisse accueillir tant d'élèves de 0 à 6 ans, tant d'élèves de 6 à 12...

Parfois, j'ai un coup de cœur, et cela ne cadre pas avec la jauge, ou quelquefois ce sont des détails techniques, ou je vais avoir deux spectacles coup de cœur mais qui se chevauchent sur la jauge et alors, je n'ai rien pour les 6 ans... Parfois, c'est pragmatique. Je ne peux pas dire aux classes de CP : Ah non, je n'ai rien pour vous.

“ La programmation, c'est de la dentelle.

En médiation, avec l'expérience, j'ai des référents sur le territoire qui peuvent prendre le relais pour mener des ateliers, en danse par exemple. Cela va être le cas, cette année, avec une compagnie du Nord de la France, les intervenants vont s'inspirer du travail chorégraphique mais ce ne sont pas les artistes eux-mêmes qui interviennent. On ne s'interdit rien. Il y a suffisamment de ressources autour de nous pour pouvoir associer un projet de médiation.

“ Sur le Jeune Public, la demande de médiation est forte.

Au niveau des budgets, progressivement nous arrivons à l'intégrer. Mais une compagnie qui vient de l'autre bout de la France va coûter plus cher en transport et en hébergement. C'est aussi pour cette raison qu'on privilégie des intervenants du territoire.

À l'occasion du festival, les communes qui participent font elles-mêmes le choix des équipes artistiques parmi notre sélection. Elles choisissent généralement des compagnies de Gironde, limitant ainsi les transports et les hébergements. Il y a aussi une réflexion à mener pour que la dynamique de festival se déploie dans les services municipaux des communes participantes, auprès du public, et entre les communes. Le projet du festival, c'est d'aller à la rencontre des publics donc que chaque commune accueille un spectacle dans des lieux dédiés ou non dédiés. Salles des fêtes, plein air, salles polyvalentes.

“ L'accueil en résidence – cette année, nous avons dégagé 6 semaines pour 5 compagnies – à la Caravelle correspond à une mise à disposition du plateau et de l'équipe technique, avec une fois par an la possibilité d'un petit budget pour une co-production.

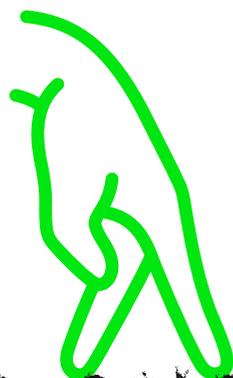
Avec les services Petite Enfance, nous travaillons encore. Je pense qu'il faut les impliquer dès le début. Ils viennent voir les spectacles mais nous devons ajouter un aspect projet commun, une construction.

Pour qu'un projet prenne corps, et s'installe dans le territoire, il faut les bonnes ressources. Le Pôle Territorial Jeunesse du département en est une à développer. C'est vraiment riche.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

Mon souvenir le plus ancien d'un spectacle, c'est à la maternelle et je me souviens seulement que j'étais effrayée !
J'habitais à Paris, et j'ai d'abord rencontré l'art dans les musées avec mes parents. On allait au Louvre, au musée d'Orsay.
Et aussi beaucoup de sorties au cinéma...



QUELS CHEMINS
EMPRUNTER
POUR SORTIR
D'UNE BOÎTE ?



ENTRETIEN/ ESTELLE MARTINET, CO-RESPONSABLE,
THÉÂTRE LA BOÎTE À JOUER, BORDEAUX

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



Avec **Gwenaëlle Lescaillet**, nous sommes toutes les deux responsables de **La Boîte à Jouer**. Mon profil me porte vers la programmation, l'accueil des compagnies en résidence, la relation aux compagnies. Gwenaëlle s'occupe davantage de la médiation et de la communication. Nous réfléchissons ensemble la programmation, la décision des spectacles. Tous les projets sont mis en commun. Dans la lignée de ce qu'ont fait Laurent Guyot et Jean-Pierre Pacheco pendant 30 années, La Boîte à Jouer est maintenant sur un nouveau projet, nourri de notre sang à toutes les deux. Notre point de départ est de travailler avec les publics qu'on dit éloignés. Éloignés pour des raisons économiques, sociales, ou qui n'ont pas eu la possibilité de cette rencontre avec le théâtre et le spectacle vivant. Donc, pour nous, s'adresser au Jeune Public va dans ce sens. Cela fait partie de ce même point de départ. C'est un cheminement qu'on suit, qui nous caractérise à La Boîte à Jouer, être sur un accompagnement : dans la relation aux compagnies de la production à la diffusion et avec le public, comment concevoir différents rendez-vous pour le faire venir à une représentation ?

“ Cette représentation a l'air d'être la finalité, mais en fait c'est tout le fil qui nous intéresse. Avec le Jeune Public comme avec le Tout public. Comme pour l'instant on est dans un principe de « nomadisme »*, le côté tout terrain va bien avec le Jeune Public.

* BAJ = La Boîte à Jouer

La règle générale des spectacles de La BAJ*, c'est d'être ouvert à la famille. On propose aussi des séances spécifiques Jeune Public et Petite enfance. En direction des adolescents, on commence tout juste, c'est un encore un peu mystérieux pour nous... Depuis qu'on a repris la BAJ, nous avons gardé **Les Grenadines givrées**, temps fort qui prend différents formats selon les années. Nous avons commencé avec deux compagnies pendant un mois, sur des séries longues. Le nomadisme nous a empêchés de poursuivre. On a ensuite décliné des temps forts par quartier, deux semaines à Bacalan, deux semaines au Grand-Parc. Cette année, **Les Grenadines givrées** ont une forme plutôt festival avec dix jours au Grand-Parc. Ce sera un festival familial. Pour nous le Jeune public, c'est vraiment la famille. Que toute la fratrie puisse passer une journée, que tout le monde puisse voir un spectacle, les plus petits, les moyens, les parents... À chaque fois, l'idée c'est de proposer des spectacles : en journée par tranches d'âge, et en soirée un Tout public en famille. L'an dernier, Joseph et Agnès Doherty jouaient sur les deux temps. Nous essayons de combiner, le matin pour les tout-petits, l'après-midi pour des scolaires et des centres de loisirs. Les prochaines **Grenadines givrées** en 2019 seront sur ce principe.

Comme nous occupons la salle des fêtes, un espace assez grand, l'intérieur sera organisé en espaces plus petits, comme des bulles, avec de l'audio-théâtre, une ludothèque, un coin vinyles... Que toute la famille puisse rester avant ou au-delà du spectacle.

“ **Ne pas avoir de lieu a généré ce nomadisme. Et nous a obligé à intégrer la médiation, elle fait partie du cœur de notre activité.**

Quand on s'implante quelque part, on se met en lien avec la bibliothèque, avec le centre d'animation, le centre social, avec la personne qui s'occupe de la médiation à la Salle des fêtes, avec nos partenaires comme le **Collectif Bordonor**... À chaque fois qu'on intervient sur ce territoire (Grand-Parc, Aubiers, Bordeaux maritime), nous travaillons avec le partenaire du lieu. Et systématiquement, avec le Collectif Bordonor* qui est un partenaire associé. La programmation est pensée avec eux. Le collectif permet une aide à la billetterie sur certains spectacles Jeune Public et Tout public dans certaines structures, c'est précieux. Avec le nomadisme nous sommes allés ailleurs, en centre-ville, on va essayer aussi d'aller sur la rive droite. Même quand on aura retrouvé un lieu principal, un QG, nous garderons des opérations de nomadisme pour le Jeune Public et le Tout public, avec ces partenaires-là. On se rend compte que sans ce travail de médiation et de terrain, on ne pourrait pas faire venir les gens. Il y a des territoires où les habitudes de venir au spectacle n'existent pas, et ces structures-relais sont indispensables. La faiblesse du départ, de perdre notre lieu, est devenue une force, d'inventer ce nomadisme et de s'associer avec d'autres structures. Cela nous a permis de nous rapprocher encore plus de ce public, de comprendre comment travailler vers lui... Par exemple, les retours de parents qui nous disaient On peut pas venir parce que le spectacle est pas adapté au plus petit, on aimerait pouvoir venir tous ensemble font que au Grand-Parc, nous avons été attentives à ça. Pour la programmation, nous sommes assez ouvertes, surtout à la jeune création, débutante, émergente. Mais on aime aussi travailler avec les moins jeunes ! Et puis, il y a les compagnies de cœur que la Boîte à Jouer suit.

Dans l'émergence, il y a différents degrés d'accompagnement : des compagnies qui ont besoin d'un coup de pouce sur un premier spectacle, comme **La tendresse du gravier** qui montre un premier projet* ; d'autres avec qui on a déjà travaillé qui ont encore besoin de ce coup de pouce, comme la **cie Entresols**. On a envie qu'elle puisse montrer encore sa dernière création. En Tout public, on se permet davantage d'alterner entre jeune création et des compagnies plus rôdées comme **Tombés du ciel** ou **Les Lubies**.

En nomadisme, nous ne travaillons qu'avec des compagnies locales. Comme nous ne pouvons plus héberger, nous sommes souvent en co-réalisation. Mais on aimerait bien faire revenir des compagnies de Toulouse et de Nouvelle-Aquitaine. Pour l'instant, c'est mis de côté. Et pour une compagnie qui vient de Toulouse par exemple, il n'y aura pas d'aide de l'iddac ou de l'Oara, donc un plus grand risque financier pour nous qu'on ne peut pas prendre. Hors département, c'est plus compliqué pour nous.

Pour revenir au festival **Les Grenadines givrées**, cela va durer du samedi 16 février 2019 au samedi 23 février. Cela représente une dizaine de spectacles. Trois compagnies vont jouer

* Le Collectif de ressources culturelles Bordonor est une structure associative créée en 1998. En 2018, il regroupe les structures suivantes : le Centre Social Bordeaux Nord, le Théâtre La Boîte à Jouer, le Cerisier - Cie Apsaras Théâtre, l'association Ricochet Sonore, le Centre Social et Culturel du Grand Parc GP IntenCité

* Fragile, présenté le 16 octobre 2018

plusieurs fois, **Opéra Pagai** va jouer deux fois, et **Révolution** va faire un seul bal. Là, on est sur un format plus festival. **Les Grenadines givrées** n'ont pas de concept pré-conçu, on les fait évoluer. Sur l'année, nous recevons certaines compagnies en fil rouge. L'an dernier, il y en avait deux, cette année une seule. Cette compagnie va jouer dans tous les lieux traversés en nomadisme, les mercredis ou les samedis. En général, ce sont des compagnies en création qui ont besoin de plusieurs dates, cela va jouer à La Halle des Chartrons, au Théâtre de La Rousselle, au Cerisier...

“ **Nous proposons moins de séries longues, ce qui est pourtant notre ADN, nous reprendrons ce principe de séries de représentations, c'est important pour le public et pour les compagnies.**

* l'adresse du Théâtre La Boîte à jouer pendant 30 ans

La médiation a toujours été associée. À l'époque de la rue Lombard*, cela se passait avec les écoles de proximité et le centre d'animation de Bordeaux-Nord. Là, nous allons sur des territoires sur lesquels on n'a pas d'habitude. Donc la médiation se pense au tout début : comment créer des rendez-vous autour du spectacle ? Ces rendez-vous peuvent être des lectures liées à la thématique du spectacle, un travail de proximité et de rencontres avec les adultes, prendre du temps avec les enseignants en salle de cours pour leur parler des projets, pareil avec les centres sociaux ou les centres de loisirs. C'est aussi créer des temps avec les compagnies qui ont envie ou besoin de mettre en place des rencontres avant les représentations. Notre médiation se fait toujours en amont. Pour que tout le fil se déroule, il faut que ça soit vraiment avant. Nous avons des formules qui vont d'ateliers classiques faits auprès des écoles à des ateliers parents-enfants dans les centres sociaux. On n'impose pas de médiation aux compagnies. Cette dimension est trop différente pour chacune d'elle. On travaille en aller-retour, ce qui prend du temps. Avec trois compagnies, pour mettre en place le processus, nous avons multiplié les rdv, aller dans une bibliothèque et faire ça, aller dans un centre social et faire ça... Si la compagnie a envie, on le fait ensemble. Sinon, on s'en empare avec le Collectif Bordonor. C'est vrai que souvent cette dimension de médiation compte pour les compagnies qu'on programme. Une jeune compagnie sur son premier spectacle va plutôt penser à comment se diffuser. Elle ne va pas penser que la médiation est précieuse. Nous sommes là aussi pour leur dire de ne pas oublier cette dimension, de la penser peut-être dès le début de leur projet. Aujourd'hui, une compagnie va être sollicitée là-dessus aussi, est-ce que vous faites de la médiation, la question va se poser. Mais cela peut aussi les aider à porter leur projet.

“ **Avec certaines compagnies, nous avons inventé des outils, nous aussi, ça nous amène ailleurs que la médiation classique. J'aime bien toujours, là encore, cette idée de cheminement, de construction. J'ai vraiment appris à penser la médiation au sein de la BAJ, et avec le collectif, avec les structures... C'est au cœur de leur métier, la proximité, la rencontre. En se rapprochant pour travailler avec eux, on inclue la médiation naturellement à nos projets.**

Il y a des fidèles de la BAJ, dans le public et dans les professionnels, des personnes qui ont des habitudes d'aller au spectacle, de prendre des abonnements dans des théâtres. Ceux-là, nous ne les avons pas perdus. Mais ce qui nous importe aussi, c'est quand on joue dans un centre social, que les gens du quartier soient intéressés par ce qu'on est en train de faire. Quelquefois le spectacle ne les intéresse pas plus que ça, par contre tout ce qu'on fait avant, les rencontres, oui. Dans notre programmation, nous pensons aux thématiques, et certaines vont être plus adaptées pour créer du lien. Un spectacle sur l'immigration, l'alimentation, va ouvrir un accès. Ou sur le bouleversement amoureux. Quand on sélectionne un spectacle, on y pense, à comment s'en saisir pour la médiation. Mais j'aime aussi avoir un coup de cœur sans y penser ! C'est un savant mélange... Il y a une réalité sur la médiation pour les compagnies. Il faut aider celles qui en ont envie d'intégrer et penser cette dimension. Certaines ont un travail artistique qui ne s'y prêtent pas. Mais aujourd'hui, les spectacles doivent être accompagnés de quelque chose, c'est une demande qui devient systématique... Pourtant, cela ne devrait pas être une obligation. Nous, quand la compagnie en a le désir, nous aimons beaucoup les accompagner là-dessus. Quand une compagnie travaille sur un nouveau projet, elle est à fond sur sa création, la tête un peu dans le guidon. Nous pouvons prendre le relais sur la médiation. Quand on connaît la matière de leur spectacle, après, comme nous sommes intermédiaires des structures, c'est plus facile pour nous de l'inventer peut-être.

“ **Les compagnies vont se sentir plus libres si, après une série d'ateliers, il n'y a pas l'objectif de faire un spectacle ou une restitution avec les enfants... Ce n'est pas forcément nécessaire. Les temps hors scolaire sur des ateliers avec les enfants et les parents créent un partage qui permet pour une famille de vivre un moment à part, de traverser ensemble quelque chose d'autre.**

Avec les adolescents, cela reste une difficulté. Mais je pense que c'est un âge où ça décroche du théâtre. À part ceux qui le pratiquent. Peut-être que cela tient aux sujets ? Je ne sais pas... Peut-être qu'il faudrait travailler avec un groupe d'adolescents, tester le principe des ambassadeurs, d'adolescents qui parlent à des adolescents. Ou être plutôt sur un parcours dans lequel le théâtre fait partie d'un ensemble de découvertes, sur une même thématique, film, musique, et du théâtre ? Et que la construction de ce parcours parte d'eux. Nous en avons parlé avec Sarah Dechelotte*. Peut-être qu'on pourrait inventer des temps forts avec plusieurs structures dédiés aux adolescents ? Et y associer la jeune création. les jeunes artistes qui sortent du conservatoire ont une autre adresse aux adolescents. Comment combiner la jeune création et ce public-là ? Peut-être qu'il faudrait qu'on y réfléchisse à plusieurs structures... Un spectacle Tout public qui s'adresse aussi à des adolescents va être vu en temps scolaire. Le même spectacle programmé en soirée aura surtout un public d'adultes, sauf les adolescents accompagnés par leur établissement. Et sans doute que le soir, les ados n'ont pas envie de sortir avec leurs parents, et comme ils ne viennent pas tout seul... **Le cheminement est ce qui compte.** Comment créer du lien en amont de la programmation entre les habitants d'un quartier et le spectacle ? Cette question concerne

* du service culture Mairie de Pessac. Lire aussi son entretien.

le Jeune public et le Tout public. Quand La BAJ était rue Lombard, ce travail se faisait avec les voisins autour.

“ En nomadisme, à chaque fois que nous arrivons quelque part, nous essayons de recréer ce lien avec les voisins. Les structures partenaires sont là pour nous aider. Si on veut se rapprocher du public, il faut se rapprocher de ceux avec qui les gens du quartier ont le plus de contacts. Peut-être qu'on a tendance à l'oublier, à s'éloigner, quand on est trop dans sa réalité, dans sa programmation, son budget...

Nous aimons beaucoup les actions de proximité. Par exemple, à la sortie de l'école, nous allons offrir un café aux parents et discuter avec eux des spectacles. On aime bien faire ce travail de terrain. Nous sommes sur une dimension humaine, avec La BAJ, par rapport à nos jauges, dans nos relations avec les compagnies, et donc avec le public aussi. Cela correspond à nos proportions. C'est un travail de fourmi. Là, d'installer **les Grenadines givrées** à la salle des fêtes du Grand-Parc, c'est waouh, mais à l'intérieur, on a re-créé des petites bulles. On veut fonctionner partout comme ça.



Le souvenir de votre rencontre avec l'art

J'ai plutôt évolué dans un univers sportif, et proche de la nature, à la découverte de l'environnement. L'école primaire nous faisait plutôt découvrir le jardin, le potager. De toute façon, il n'y avait pas toutes ces propositions... Aujourd'hui, à La Réole, avec les propositions de la Communauté de communes, ça a beaucoup changé.

Donc la rencontre est arrivée plus tard, jeune adulte.

Néanmoins, à La Réole, il y avait une forte présence théâtrale dans la ville, avec une troupe d'amateurs portée par un professeur de français Monsieur Paul Esquinance. Et au collège, dans ses cours, il avait cette dimension théâtrale : chaque élève devenait le personnage d'une pièce de théâtre. Il donnait à chacun une place, un rôle à jouer. Il nous embarquait. Je n'ai jamais fait de théâtre, ni vu de théâtre enfant, mais pendant son cours, j'y étais. Des amis de l'époque qui étaient dans cette troupe en ont fait leur métier et j'ai même travaillé avec eux ensuite.

C'EST QUI
UNE
EXPERIENCE
POUR VOUS ?



ENTRETIEN / MICHEL SCHWEIZER, CONCEPTION, DIRECTION
ET SCÉNOGRAPHIE, COMPAGNIE LA COMA, BORDEAUX

25 entretiens sur la question du Jeune Public en Gironde /
Une conversation menée par l'**iddac**, agence culturelle du Département de la Gironde / 2018-2019



Je produis des spectacles et cela nécessite de réunir des petites communautés humaines sur un temps donné et de faire en sorte que les singularités humaines qui les constituent fraternisent sur la durée. C'est le résumé de mon activité professionnelle... C'est aussi une activité privilégiée qui m'apporte des bénéfices humains et participe à remplir de façon positive ma quotidienneté. La particularité de mes projets scéniques porte sur le fait que j'aime laisser les gens au plus près de ce qu'ils sont, je ne mène pas une entreprise de transformation, c'est d'ailleurs pour cela que j'ai beaucoup de mal à travailler avec des professionnels de la scène car pour moi, ce sont des techniciens, des personnalités souvent transformées par des croyances et des savoir-faire qui dénaturent ce qui les constitue...

Quand je m'explique sur cette démarche auprès des jeunes avec qui j'ai collaboré pour les projets **Fauves** et **Cheptel**, ils s'interrogent très vite sur ce que le public va penser de rencontrer en scène des personnalités qui n'incarnent pas des rôles. Je leur réponds que je ne sais pas, mais que je suis convaincu pourtant, projet après projet, de la nécessité de restituer sur scène un degré de vivant et d'authenticité incarné par des mondes qui parfois ignorent tout du milieu dans lequel je les invite. Je leur dis aussi que, dans cet espace assez particulier que représente un plateau de théâtre, inscrit dans un lieu public qu'on appelle un théâtre, les conditions pour observer et réfléchir au vivant sont exceptionnelles. Ils me questionnent alors sur l'intérêt pour le public d'assister à un tel degré de vérité exposé sur scène. Je leur rappelle qu'une nécessité vitale pour l'être humain est de s'intéresser à l'autre, faire avec l'autre, l'autre comme figure d'Altérité. Nous sommes programmés pour cela, ne pas se priver de l'autre, ne pas être en séparation... Et paradoxalement les formats de sociétés qui se dessinent aujourd'hui cultivent la séparation avec l'Autre. Le lieu dans lequel je travaille permet que le vivant soit vraiment là, de le rencontrer, de l'appréhender, de le vivre dans de bonnes conditions, isolé de la rumeur du monde. Ce qu'offre difficilement l'extérieur où les humanités sont prises dans des flux, des tensions, des formes d'accélération. Je leur dis que la forme et la nature de ce spectacle augmenteront la perception et l'écoute du spectateur car la reconnaissance des deux mondes en présence sera immédiate... Pas de délai à identifier, dans le vis-à-vis scène/salle, les humanités en présence. Une autre question les occupe parfois et porte sur ce que peut apprendre le spectacle aux publics présents.

“ Je pense qu'il n'y a rien à apprendre au public. Il n'y a qu'à être, et le spectateur, en termes de miroir et d'identification, va faire son propre cheminement, sur ce qu'il a été, ce qu'il n'est plus, le deuil de certaines choses, sur sa faiblesse éducative peut-être etc.

Il se demandent aussi si cela aura une teneur suffisamment spectaculaire pour être séduisant, satisfaisant et accessible, pour le regard du spectateur. Je m'explique auprès d'eux en leur disant que je ne suis pas quelqu'un qui a une vision de la jeunesse et qui dirige une fabrique dédiée à la production du spectaculaire. De ma place d'artiste, de parent, dans ma situation d'adulte et dans la confusion dans laquelle nous sommes à présent, j'essaie d'y voir clair, donc loin d'être en capacité de projeter une vision sur cette jeunesse, sur ce qu'ils sont, sur ce qu'ils pensent, sur ce qu'ils devraient être etc.

“ Je peux juste constater de ma place d'adulte par quoi leur conscience est prise en charge, c'est-à-dire par des réalités qui n'existaient pas à mon époque et qui existent à présent, en l'occurrence les machines et une logique de marché qui fait de cette jeunesse une cible privilégiée.

Pour moi, le changement a été trop rapide, je suis obligé de nommer que je suis heurté par la rapidité du changement et l'adaptation qu'il nécessite pour bien intégrer les réalités contemporaines. Ma jeunesse se vivait dans un vide et une quiétude sidérale, qui me donnaient la possibilité de cheminer librement et intensément dans ma tête... Je ne peux pas aller plus loin dans mon explication. Ils ont leur propre dynamique et leur propre compréhension des choses. Le lieu commun, c'est de dire que les enfants connaissent mieux la machine que moi, ce qui est le cas. J'ai une proximité affective et éducative avec mes deux enfants dans mon espace privé. Mais les machines se sont insensiblement glissées dans notre quotidienneté partagée. Au quotidien, je vois ce que cela produit. J'ai aussi le regard encombré par tout ce que je peux lire à ce sujet, je réfléchis souvent, à l'altération du vivant aujourd'hui, le rapport à l'altérité, le rapport à l'expérience véritable. Ce sont des champs qu'il m'intéresse de questionner avec des jeunes dans mes récentes productions.

Par exemple, je mène depuis quelques années une expérience performative intitulée **Keep Calm** avec des jeunes de 11/12 ans. La première performance a eu lieu en 2014. Mes deux filles fréquentaient La maison des enfants*, dirigée à l'époque par une directrice ouverte, curieuse et pas indifférente à la question de l'art. Pour la traditionnelle journée portes ouvertes de sa structure, elle m'avait proposé de réfléchir à un petit événement avec des enfants fréquentant les ateliers de pratiques artistiques. Je lui ai donc proposé de réunir une quinzaine d'enfants et de mener avec eux un travail d'écriture portant sur leur vision de monde adulte à travers l'élaboration de listes particulières, et plus généralement, comment ils voyaient le monde autour d'eux. La première performance **Keep Calm** faisait donc le choix de mettre des enfants face à des adultes, et, pour une fois, inviter les adultes à se taire... Faire en sorte qu'ils ne soient pas en capacité de tenter d'engager une relation avec l'enfant. Ils recevaient une parole d'enfant, sur la façon dont il se situe par rapport à l'adulte, comment il voit l'adulte, comment il se situe dans le monde dessiné par l'adulte... Et pour protéger le vis-à-vis, j'individualisais l'adresse : un enfant et un adulte, un micro pour l'enfant et des écouteurs pour l'adulte, et une autonomie de choix dans ce que l'enfant souhaitait adresser sans pression quelconque à l'adulte. Et si, par réflexe, l'adulte cherchait à établir une connivence ou un début de relation, l'enfant quittait le vis-à-vis sans précaution aucune.

* = lieu d'accueil périscolaire, situé 64 rue Magendie, à Bordeaux

“ Au cours de cette première expérience, j’ai bien observé ce qui se passait, écouté ce que les parents disaient en sortant de ce singulier face-à-face qui durait une dizaine de minutes. Je me suis dit : c’est pas mal de créer une respiration comme ça pour ces adultes-parents qui viennent, non pas pour voir un spectacle, mais pour vivre une expérience dans un vis-à-vis assez inattendu et entendre des choses souvent troublantes à leur endroit. C’est une expérience que j’ai beaucoup renouvelée depuis et que je poursuis encore aujourd’hui.

L’idée de **Cheptel** vient de ce que j’avais déjà pu expérimenter dans la pièce **Fauves** avec des adolescents. L’idée est simple : choisir de convoquer des pré-adolescents pour créer une forme, avec toujours cette idée dominante d’inventer avec eux des conditions qui les amènent à être les plus libres possible sur un plateau, tout en valorisant leur pratique artistique amateur et leur singulière personnalité... Nous travaillons dans un lieu qui a, malheureusement selon moi, une grande capacité d’altérer le vivant au fil de la répétition des choses. Les fois où j’ai réussi à échapper à ça, c’est quand j’ai mis en scène des animaux dressés ou ces fameux ados dans **Fauves**. Le reste du temps, il vaut mieux profiter des premières fois... Mais pour le public, l’illusion de vérité a malgré tout lieu, il n’y a pas de problème, mais pour moi, au bout d’un moment, je ne sais plus ce que je regarde... Les ados de **Fauves** avaient bien pris en compte cette dimension, ils l’avaient bien intégrée. Sur trois ans d’exploitation du spectacle, j’ai vu des jeunes progressivement libres, en capacité de prendre parfois des libertés impressionnantes. **Comme par exemple lors d’une représentation au Théâtre national de Chaillot, ils avaient invité sur scène un ami à eux, sans me prévenir. Une stimulante initiative, en somme...** La représentation commence... Et là, au lieu d’être dix sur scène, ils se retrouvent donc à onze ! Je me dis c’est génial ! L’invité, en bon ado décontracté, est très content d’être présent sur scène plutôt que dans la salle, au début du moins... Au bout d’un moment l’euphorie s’estompe et il donne quelques signes d’inquiétude. Je viens lui parler, voir où il en est. Il m’explique timidement qu’il estime avoir consommé cette situation, qu’il est désormais mal à l’aise et qu’il aimerait quitter la scène et retourner parmi le public mais il ne sait pas comment faire.... Je lui dis simplement qu’ici, c’est comme dans la vie, que je vais le raccompagner au bon endroit. Et je le raccompagne dans la salle. Cette action et la proximité que nous avons à cet instant fait naturellement partie de ce degré de vérité que je recherche...

“ Le public qui observe la situation peut se demander si c’est écrit ou pas. Il n’aura pas la réponse. Un événement comme ça que je valide avec plaisir apporte la preuve pour ces jeunes de ce que je recherche avec eux, à travers l’invitation que je leur fais.

Réinstaller sur scène une dimension brute et vivante, sans se priver de l'accidentel qui est souhaitable durant une représentation... Mais il y a tout de même, dans cette façon d'envisager la production du vivant sur scène, la nécessité d'instaurer des règles structurantes qui participent à établir une sorte de cadre souple.

Cette forme de liberté et d'authenticité sur scène doit s'exercer finement parce que cela peut facilement devenir de la provocation. Cet ensemble de règles dessinent des limites, toucher à ces limites peut altérer la qualité du vivant présent en scène et conduire le spectateur à prendre une distance face à ce qu'il regarde.

Dans **Fauves**, avec les ados sur scène, il y avait aussi deux quinquagénaires avec eux, un faux DJ et moi-même. Au cours du spectacle, il y avait des moments d'échanges entre nous, non écrits et donc non répétés, que j'appelais des interstices. C'était un peu vertigineux pour eux et pour nous. Le spectacle se suspendait. Tout d'un coup, il y avait une relation entre les adultes et eux qui portaient sur des pistes de discussion peu confortables puisque non préparées... Il m'est arrivé que, en public, un adolescent me pose une question à laquelle je ne pouvais pas répondre. Là, je fais quoi ? J'ai suffisamment de métier pour jouer et me sortir de cette situation. Ou alors, je me re-situe dans le réel, je me dis que là, face à ce jeune, je ne peux rien répondre. Donc spontanément, j'éclate de rire. Une réaction que je choisis de ne pas contrôler... Le public assiste à un moment de pure vérité. J'explique au jeune : tu vois, j'aurais très bien pu me sortir de ta question avec une pirouette d'acteur, dans la séduction, mais je n'ai pas envie, je veux juste sentir ce que ça fait de ne pas répondre parce que la pensée n'est pas en ordre, parce que la question est peut-être un peu alambiquée ou parce que ce n'est pas le bon endroit. Je préfère cette option plutôt que tout d'un coup user du métier, du pseudo-métier qui fait qu'on peut simuler tellement la vie... Pourquoi je recherche à ce point à cultiver un degré d'authenticité sur un plateau avec différentes communautés ? C'est comme si je voulais me réconcilier avec le genre humain... Je suis assez clivé dans mon rapport au monde.

“ Je passe une grande partie de mon temps dans une boîte noire (le théâtre), à l'écart de la rumeur du monde et je m'aperçois que j'y ai des espérances que je ne peux plus tellement avoir au dehors. Souvent, elles ont lieu et se confirment, parfois elles sont décevantes... C'est compliqué pour moi le monde.

Face à ces spectacles produits par des jeunes, certains spectateurs du même âge disent parfois qu'ils se sentent capable de faire ce qu'ils observent sur scène, qu'ils pourraient facilement remplacer certains jeunes présents sur scène. En gros, cela signifie qu'il ne voit pas où est le travail... Parce qu'ils ignorent ce que c'est que d'être sur un plateau. Quand des jeunes le formulent ainsi, je leur réponds que ce phénomène d'identification qu'ils vivent est naturel car leur semblable présent sur scène ne joue aucun rôle. La reconnaissance est donc immédiate et l'exercice paraît accessible tellement il semble naturel...

Certaines réactions de programmeurs, qui n'adhèrent pas trop à la forme, n'échappent pas non plus à ce genre de remarques et me conduisent donc à expliquer que justement c'est un travail complexe d'amener ces jeunes à ce degré de vérité dans une situation aussi

particulière face à un public d'étrangers. Et c'est un travail de faire tenir ces adolescents dans cet espace, les questionner souvent sur les bénéfices et les intérêts qu'ils ont à se retrouver dans ce degré de présence et ce type d'activité pendant 1 heure et demie et qui va les occuper de longs mois lorsque le spectacle sera en tournée...

Une autre question posée est : qu'est-ce que cela raconte ? En creux, cela signifie qu'on attend de l'auteur-metteur en scène qu'il ait un point de vue sur les sujets qu'il aborde et c'est naturel. J'ai sûrement beaucoup de points de vue, mais je ne me sens pas en capacité ou je n'ai pas une intelligence suffisamment vive pour formuler un point de vue sur l'état du monde suivant les projets et les communautés humaines que je convoque. À travers une jeunesse ou des danseurs classiques comme j'ai pu faire, ou encore des dresseurs de chiens professionnels... Je m'arrête juste avant. Par déficit peut-être. Je dis cela maintenant, je ne parlais pas ainsi il y a dix ou quinze ans... J'accordais alors à la figure du metteur en scène la puissance lucide du visionnaire doté d'un esprit d'analyse critique sur le monde. À présent, la complexité du monde a largement anéanti pour moi les qualités du visionnaire...

Rencontrer des auteurs qui prétendent me donner leur point de vue sur le monde me laisse souvent sceptique... Aujourd'hui, quand je rencontre une forme spectaculaire dans un théâtre, je n'ai aucun désir à avoir des pensées de l'auteur. Je ne viens pas pour ça, je viens juste pour reconnaître un semblable, m'interroger sur en quoi cette rencontre m'est utile, qu'est-ce qu'elle restaure chez moi de ma présence au monde etc. Quand je travaille avec un ancien danseur étoile de 75 ans dans le spectacle **Cartel**, je lui dis avant tout qu'il faut créer des conditions pour que chaque spectateur le reconnaisse comme un semblable et qu'ensuite chacun s'interroge sur les particularités de son métier et le parcours de vie associé à celui-ci. C'est tout.

“ En somme, un témoignage existentiel dans lequel je trouve ma place. L'auteur est bien loin.

Tout à l'heure, je vais retrouver les jeunes du projet **Cheptel**, au **Carré-Colonnes**, à Blanquefort. Cela fait sept mois que l'on ne s'est pas vus. Des représentations reprennent à partir de janvier 2019, ce sera leur deuxième saison. C'est passionnant. Parce que je sais bien qu'après cette longue interruption, à l'âge qu'ils ont, ils vont être métamorphosés. C'est passionnant pour moi de voir, malgré la matière très écrite de la pièce, quels arrangements nous allons devoir trouver ensemble pour ces prochaines représentations pour qu'ils soient pleinement eux, au plus près de là où ils en sont... **Je fais ce travail parce que j'aime être humainement dans des formes d'inconfort.** Si je ne les rencontre pas à l'extérieur, alors c'est moi qui crée les contextes pour que cela adienne et j'ai très tôt compris que ce métier me permettrait cela. Cette réunion, cet après-midi, avec eux pourrait me créer une petite zone d'inconfort, donc je suis plus que stimulé ! Nous n'allons pas avoir le temps de faire une révolution par rapport à ce qui a été écrit, il y a un an et demi maintenant, et en même temps, je suis obligé de tenir compte de là où ils en sont... Et ils vont me découvrir comme ils m'ont toujours rencontré, très calme, ouvert, curieux, aucun degré d'inquiétude par rapport à ces prochaines représentations, cela va se faire, s'ajuster tranquillement.

“ J’aime bien cette suspension de sept mois dans un projet comme celui-ci, c’est un temps régénérateur qui permet de re-questionner beaucoup d’aspects de cette aventure humaine et artistique.

Je l’affirme, la rencontre me stimule et me rend curieux de vérifier souvent comment la relation entre deux personnes étrangères est aujourd’hui devenue complexe, inquiétante parfois, contraignante d’autres fois.

Pour le projet **Cartel**, j’avais choisi d’aller rencontrer la directrice de l’Opéra Garnier pour lui raconter mon souhait d’inviter des anciens danseurs étoiles de grande renommée pour développer une création. Étant un parfait inconnu à ses yeux, elle s’était rapidement inquiétée pour mon entreprise, car n’étant pas du sérail et ne connaissant rien de la danse classique, elle m’annonçait que c’était risqué et qu’il me serait difficile d’approcher ces danseurs étoiles. Que par ailleurs la rémunération que je prévoyais à leur endroit était bien inférieure à ce qu’ils pouvaient prétendre, que ces personnalités avaient une culture de la rémunération bien inscrite par leur longue carrière et que leur âge avancé ne les rendait pas différent là-dessus. Je lui avais répondu que cela était vrai, que j’abordais ce projet dans un grand « dénuement » et que j’avais tout à apprendre de ce milieu. Mais elle ignorait que c’était mon moteur d’aborder un monde sans préparation, sans à priori, sans la maîtrise d’un savoir rassurant, seulement avec mes dispositions humaines, claires et honnêtes, à aller à la rencontre de l’autre, à me frotter véritablement à la figure de l’altérité donc à tout me permettre dans le champ des relations et de mes futures éventuelles collaborations... Quand je me dispose comme ça, je suis sur le terrain de l’expérience pure et véritable liée à la rencontre, c’est pour ça que je continue à être dans cet endroit-là pour me sentir profondément humain car c’est sans risque... J’ai convaincu deux grands danseurs de renommée à m’accompagner dans ce projet. Et cela reste une expérience mémorable dans mon parcours...

“ Produire des spectacles dans des théâtres reste pour moi une entreprise complexe car je ne peux entretenir une relation longue avec le vivant tout s’y mécanise assez vite, se formate, se norme... C’est très troublant.

Je me souviens par exemple du spectacle **Bleib** où à travers le projet de chorégraphe des chiens dressés, j’avais aussi invité en scène **Dany-Robert Dufour**, philosophe et **Jean-Pierre Lebrun**, psychanalyste, dont les réflexions nourrissaient la genèse de mon projet. Ils devaient mener quatre échanges dialogués au cours du spectacle, au milieu d’une meute de chiens en exercice de dressage. Leurs échanges portaient sur la domestication, le conditionnement du sujet contemporain, les mutations que ce dernier traverse et les atteintes psychiques qui parfois l’accompagnent. Les premières fois, c’était très très bien, ils dialoguaient véritablement sans garde-fou. Au bout de trois ans, c’était devenu ennuyeux. Ils avaient fini par m’avouer qu’ils ne comprenaient plus très bien dans quoi les avait amenés la répétition de cette expérience. Je leur avais répondu que ce n’était pas une surprise pour moi, qu’effectivement ils

répétaient des propos très anciens alors qu'ils avaient, depuis notre première rencontre, publié de nouveaux ouvrages, partagé de nombreuses conférences, rencontres, preuves de leur cheminement réflexif, mais que malgré tout ils revenaient à la mémoire de leurs premiers échanges, marqués émotionnellement par les expériences premières des publics rencontrés. Et pourquoi revenaient-ils sur ces pistes anciennes ? Pourquoi n'arrivaient-ils pas à actualiser leurs propos ?

“ Et bien parce que ce lieu travaille avec le temps contre le vivant, que peu à peu se créent des arrangements, que les connaissances acquises par l'expérience renouvelée altèrent à terme tout élan d'authenticité, de nouveauté et de prise de risque.

Depuis des années, je fais beaucoup d'interventions pédagogiques et d'actions culturelles. J'aime beaucoup aller vers des publics compliqués, non volontaires. Durant l'année scolaire 16/17, je me suis déplacé dans deux établissements assez tendus en Seine-Saint-Denis, notamment un où se formaient des futurs peintres, maçons et carrossiers... La rencontre n'était pas simple, ces élèves comprenaient difficilement ma présence auprès d'eux. C'est une situation qui, malgré sa complexité, m'intéresse. Évidemment, je ne leur parle pas d'art. Je leur signifie que j'ai besoin de connaître et comprendre pourquoi ils sont là : qu'est-ce qui les tient dans cet établissement qui coûte beaucoup d'argent à la collectivité, est-ce qu'ils en profitent ou pas, qu'est-ce qu'ils règlent là-dedans qu'ils n'arrivent pas à régler dehors ? Et puis, je ne perds pas de vue que j'ai besoin de leur faire vivre une expérience sensible et artistique, mais aussi, assez exigeante d'un point de vue humain. La dernière fois, dans ce Lycée Ledoux, ils avaient beaucoup de mal... Sur trois heures, on passait à peine une heure effective, les profs étaient là avec leur arrêt maladie sous le coude. C'était dur. Je leur ai dit que, comme ils allaient quitter l'établissement car c'était leur dernière année de formation, ce serait bien de laisser quelque chose pour les nouveaux élèves. Je leur ai donc proposé de trouver des lieux de planque dans l'établissement. Un moyen, finalement, de présenter l'établissement aux futurs élèves. L'intérêt a été total. Ils avaient l'autorisation d'aller partout dans l'établissement, ils étaient ravis, le proviseur un peu moins. Ma demande était que par binôme, ils trouvent des lieux de planque, qu'ils expliquent la technique pour se planquer, se dissimuler et la raison pour laquelle on se cache aujourd'hui. La saisie vidéo de tout cela a abouti à créer un objet, un LEG, destiné à présenter les espaces de l'établissement aux nouveaux élèves.

“ Le résultat était très soigné et l'investissement de ces élèves globalement positif. C'était vraiment pas mal, on a filmé, photographié. Mais c'est toujours cette donnée humaine qui m'intéresse, sans prétention artistique.

Quand j'ai rencontré des élèves en formation d'horticulture à Orléans, je ne sais pas la présentation qu'on leur avait faite, mais ils m'attendaient les bras croisés derrière les tables. On m'avait dit que cette classe d'élèves était très dure, qu'on ne pouvait rien en faire. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire. J'essaie de m'interdire tout à priori. Donc, je leur signifie qu'on a la chance de se rencontrer pendant cinq jours, que je suis curieux de ce qu'ils sont, j'espère qu'ils vont devenir curieux de ce que je suis, que je suis curieux de leur métier, j'espère qu'ils vont devenir curieux du mien. Je veux qu'ils m'expliquent leur métier à venir, leur lieu de formation et j'expliquerai le mien. À partir de là, ça se défait. Ils m'expliquent les serres, les cultures, l'aménagement des espaces verts... Je leur dis « Vous voyez, grâce à vous, j'apprends des choses, vous m'apportez une connaissance. Et on peut peut-être se rejoindre à un endroit. Je vais tracer un rectangle blanc sur le parking des profs, à l'extérieur. Dans ce rectangle blanc, essayez d'imaginer une maquette de ville à partir de matériaux disponibles sur le site. » Ils ramènent des arbustes, des bouts de pavés et ils font une immense maquette de ville. Je leur fais remarquer qu'elle est bien organisée. Ils se sous-estiment tellement qu'ils réagissent en disant que c'est sans intérêt, qu'ils n'ont rien fait de valable. Moi, je ne pense pas comme eux, donc je leur dis. Je leur propose de la défaire et de la refaire à l'identique. « Vous allez vous organiser, trouver une méthode, vous parler un peu plus que d'habitude. » Ils y arrivent, en s'organisant, ils reconstruisent la maquette à l'identique et sont satisfaits. Je leur propose alors d'imaginer reconstruire cette maquette sur le plateau de théâtre de la Scène nationale d'Orléans... Leur refus est catégorique, ils n'iront jamais faire cela sur scène, ils n'en comprennent pas l'utilité. Je leur dis de ne pas refuser l'expérience, elle sera unique, ne se reproduira plus jamais. Que c'est l'occasion pour eux de parler de leur futur métier, en occurrence l'aménagement des espaces verts au sein d'une ville. Ils finissent par accepter l'idée, ils découvrent sur scène un rectangle lumineux qui attend la maquette. Ils refont la maquette avec méthode, à l'identique.

“ Ils constatent alors qu'une scène de théâtre, c'est un espace qui sert à bien voir les choses... ”

Je leur pose ensuite la question de ce qui manque dans la maquette. Qu'est-ce qui manque dans cette ville ? Ils constatent que c'est une maquette de ville sans publicité. Leurs machines (smartphones, tablettes) se transforment alors en panneaux publicitaires qu'ils disposent dans la maquette. Ils s'inquiètent alors du public : que va-t-il voir à la distance à laquelle certains spectateurs se trouvent ? Compliqué certes, sauf si une caméra manipulée comme une sorte de drone filme la maquette et les pubs, et que l'image soit vidéo-projetée sur un immense écran en fond de scène. Je donne la caméra à l'élève le plus rejeté de la classe. Il prend son rôle de pilote de drone à cœur, filme en direct. Il comprend alors l'importance de son rôle : permettre à un public de 600 personnes d'apprécier l'élaboration de la maquette et de la richesse de ses détails. Très valorisant pour lui. Ensuite, je leur fais remarquer que je les ai entendus parler de ce qui était déficitaire en terme d'espaces verts à Orléans. Je les invite à porter des commentaires sur ce qu'on pourrait améliorer. Ils le font par écrit. Je leur propose de le dire au micro, de façon protégée dans une zone de pénombre à la périphérie de la maquette.

“ Et c’est ainsi que s’est construite cette petite performance présentée dans une soirée de restitution d’ateliers menés par des artistes auprès de plusieurs établissements scolaires. Le résultat et l’accueil du public les ont impressionnés et surpris. L’expérience « artistique » était réussie pour ces élèves.

Par rapport aux jeunes, c’est la question du langage qui m’apparaît compliquée aujourd’hui. Très souvent, ils sont dans un langage de surface où les choses plus profondes ne trouvent pas de place à être dites, sans risque d’interprétation ou de dépossession de la chose qui va être exposée collectivement, et parfois plus brutalement avec les machines. C’est comme s’il y avait une certaine crainte à dire des pensées sensibles, d’une manière un peu protégée, sans trop d’inquiétude, sachant que pourtant ça fait du bien. Je trouve que c’est très perverti par les machines. Les jeunes sont convaincus qu’ils parlent beaucoup, qu’ils disent beaucoup, qu’ils partagent beaucoup. Mais, parfois, ils sont rattrapés parce que c’est trop partagé ou mal interprété ou ce n’est pas vraiment ce qu’ils voudraient dire. C’est amplifié peut-être par un périmètre familial, aussi encombré avec le langage. Et à l’extérieur, c’est une mayonnaise permanente... Sitôt que le travail commence à utiliser le langage au service d’une expression sensible profonde, on voit bien que ça se complique sévèrement.

“ Je crois que le spectacle peut participer à quelque chose. Il faut rassurer, en leur proposant de la bienveillance, du respect, de l’intérêt véritable et de l’amour. Il y a un gros déficit d’amour quand même...

Le souvenir de votre rencontre avec l’art

J’avais 10 ans quand j’ai vécu un drame, la mort violente de mon père d’un cancer foudroyant. C’est un évènement qui m’a beaucoup perturbé. Je n’étais pas très brillant à l’école, et cette douloureuse disparition m’a mis dans un tel désarroi que je me suis mis à l’écart du monde, scolairement et socialement, je me suis senti très différent brutalement et je me suis mis en retrait, dans une forme de solitude. Ce qui m’a sauvé, c’est ma curiosité pour l’art et la peinture en particulier car très jeune je peignais et je dessinais. Je m’apercevais que dans la banalité de mon quotidien, cette activité me procurait une respiration. L’acte solitaire de peindre une idée m’occupait avec une certaine permanence, c’est le souvenir diffus que j’en ai encore aujourd’hui. Il m’arrivait de m’endormir avec mon idée ou ma toile en chantier, de me réveiller avec, c’était de l’huile donc ça ne séchait pas rapidement, il y avait cette odeur tout le temps... Adolescent, j’ai intégré des cours de peintre amateur et dans ce cadre, il y avait deux salons annuels où je pouvais montrer certaines de mes productions. Et on finissait par

m'acheter quelques toiles. Je réalisais que cette activité continuait à me faire du bien, elle me permettait de m'estimer un peu mieux et d'avoir dans un espace social particulier la chance de montrer mes productions et d'avoir en retour des avis, des critiques, des encouragements... J'ai senti alors que pour ma survie, il faudrait que je m'arrange à continuer à faire cela dans la vie.

Ma chance alors est que Bordeaux bénéficiait d'un Musée d'art contemporain réputé, le CAPC reconnu internationalement et dirigé à l'époque par un directeur exceptionnel. J'ai peu à peu beaucoup fréquenté cet endroit, j'y passais mes journées à visiter les expositions, profitais du service de documentation et de la bibliothèque. Mon éducation artistique solitaire s'est donc principalement faite au sein ce lieu.

Un jour dans ce musée, j'ai visité une exposition mémorable sur **Simon Hantai** et vu une vidéo particulière de cet artiste qui se glissait sous une immense toile, préparée en une succession de carrés, formés par des nœuds, et peinte dans sa totalité. L'artiste sous la toile peinte et par l'action de son corps défaisait progressivement les nœuds et faisait éclater le motif... C'était incroyable comment son implication corporelle révélait la peinture... Cela a été une expérience mémorable pour moi : l'action du corps dans une situation performative comme acte artistique.

Peu à peu, j'ai abandonné la peinture et me suis investi dans d'autres pratiques plus ouvertes, plus collectives, plus en lien avec le monde, avec l'autre... J'ai alors traversé l'école des Beaux-Arts et le Conservatoire de Région en art dramatique. Ces institutions ne m'ont pas intéressé très longtemps, l'intuition d'y recevoir des apprentissages un peu académiques et surtout la hantise d'être formaté dans un champ disciplinaire précis m'effrayait. Je préférais rester seul et tracer une trajectoire dont j'ignorais le dessin. Une position iconoclaste en somme qui avec le temps a confirmé mon atypisme. J'ai multiplié avec audace et détermination des expériences à la croisée de différents champs disciplinaires. J'ai tout le temps analysé ce que je mettais en œuvre en m'efforçant de ne jamais répéter la même expérience. J'ai ainsi duré dans un milieu qu'il m'arrivait de critiquer et surtout aujourd'hui.

Je fais quelques interventions auprès d'étudiants en danse ou en théâtre, j'ai aussi fait passer des auditions parfois et mon constat est le suivant : j'ai souvent rencontré de très bons techniciens mais dont la personnalité s'avérait terne, sans dessin particulier. Je leur dis souvent qu'il faut être ouvert au monde, s'intéresser à beaucoup de domaines, être curieux de tout ce que l'art en général peut produire, avoir un regard critique et politique sur ce que la culture véhicule. Et se méfier des enseignements artistiques puisqu'il y a même aujourd'hui des formations de metteur en scène !

Un grand merci pour leur participation à

Lottie Amouroux, Mathilde Avignon, Christophe Azéma, Audrey Brisse,
Géraldine Buisson, Emma Carpe, Sophie Casteignau, Hélène Debacker,
Sarah Dechelotte, Lili Dieu, Monique Garcia, Magali Godart, Sophie Grelié,
Stéphane Guignard, Karine Hernandez, Thibaud Keller, Julie Laderach,
Céline Lekerrec, Chris Martineau, Estelle Martinet, Anne Raynaud-Postel,
Valentin Rebillard, Laurence Renaud, Zaz Rosnet, Lise Saladain,
Sébastien Sampietro, Célia Sanchez, Élisabeth Sanson,
Michel Schweizer, Delphine Tausin.



Réalisation des entretiens
et conception éditoriale
Sophie Poirier

Conception graphique des couvertures
Studio Palace

Retrouvez l'ensemble des entretiens sur iddac.net

